

L'APÔTRE



Vue de la Rivière des Français, Ontario

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

JUILLET 1928

TEXTE

Pages	
481 —	Doute calculé THOMAS POULIN.
482 —	L'abeille paresseuse
485 —	L'ours polaire : Mœurs et habitudes. ÉMILE LAVOIE, I. C. (<i>La Forêt et la Ferme</i>)
487 —	Souvenir de ma onzième année VICTORIN GERMAIN, ptre. (<i>La Semaine religieuse de Québec</i>).
491 —	Chronique littéraire : <i>Patrie intime</i> FERDINAND BÉLANGER.
494 —	Éphémérides canadiennes.
498 —	La machine humaine et ses ennemis : Les moustiques. LE VIEUX DOCTEUR.
500 —	Conjonctivites et kératites DR PIERVAL. (<i>La Maison</i>).
501 —	L'épargne, vertu sociale PIERRE LÉPINE.
503 —	Les anges par nos campagnes. JEANNE LE FRANC.
503 —	Boîte aux lettres. JEANNE LE FRANC.
504 —	La femme, la mode, les mœurs (<i>poésie</i>). X X X (<i>Le Messenger</i>).
505 —	Pour s'amuser.
506 —	Le Coureur des Bois (<i>feuilleton</i>). GABRIEL FERRY.

ILLUSTRATIONS

490 —	Paysage des Mille-Iles, Ontario.
495 —	Vue du nouveau Collège Jean-de-Brébeuf
496 —	Vue du Collège de Lévis
497 —	Le "Duchess of Bedford"
527 —	Le port de Québec

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00

"L'Apôtre" est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, JUILLET 1928

N° 11

Doute calculé

SIGNALANT, il y a quelques semaines dans notre "Chronique ouvrière" de l'*Action Catholique*, la situation difficile dans laquelle se trouve la population besogneuse des villes de la Nouvelle-Angleterre, nous disions que ce n'est pas le temps de partir pour les États-Unis ; mais plutôt celui d'aller chercher nos Canadiens qui connaissent la culture de la terre et qui rêvent de revenir.

Cette petite chronique a fait son tour de presse anglaise comme française. Le *Chronicle-Telegraph* de Québec, la reproduisant, ajoutait ces mots révélateurs :

" Nous avons déjà fait remarquer qu'il entre un élément spéculatif dans le rapatriement de ceux qui sont aisément influencés par les fluctuations de l'emploi et des échelles de salaires. Il est probable que ces gens ont d'abord quitté le Canada à cause d'avantages temporaires que leur offraient les conditions américaines, et que s'ils nous reviennent maintenant, nous ne possédons aucune garantie qu'à la première occasion favorable ils ne traverseront pas à nouveau la frontière."

En d'autres termes : Ces Canadiens sont partis pour améliorer leur sort. Ils veulent nous revenir pour la même raison et repartiront dès que l'occasion se présentera.

Ce qui invite à tirer la conclusion suivante : Ne perdons donc pas notre temps à rapatrier ces Canadiens.

* * *

L'opinion nous paraît franchement extraordinaire.

Personne ne niera sans doute que si, d'une manière générale, nos expatriés avaient trouvé la fortune aux États-Unis, ils ne chercheraient pas à revenir ; cependant que nous connaissons personnellement un grand nombre de familles qui ont couru au pays voisin s'amasser l'argent suffisant pour racheter leur terre.

N'avons-nous pas eu, à Québec, il y a deux ans, l'occasion d'entendre le président d'alors de l'Union Catholique des cultivateurs faire semblable confession. On venait de faire devant lui une magnifique conférence sur nos belles et grandes maisons de campagne. En remerciant le conférencier, il nous apprit que sa maison était petite ; mais que si petite qu'elle fut elle avait été construite avec de l'argent gagné aux États-Unis.

D'autre part, nous en connaissons aussi qui, étant revenus bien décidés à mourir dans leur pays, ont dû reprendre la route de l'exil, parce qu'une fois encore ils se trouvaient dans la triste situation de ne pouvoir plus faire vivre leur famille. Ces derniers cas se présentent, cependant, chez ceux qui sont revenus exercer des métiers. Ceux qui sont revenus cultiver la terre ne sont pas retournés aux États-Unis.

Et c'est ici que le journal anglais de la vieille capitale fait preuve de confusion.

Les efforts consacrés au rapatriement ne sont pas donnés pour assurer le retour de travailleurs industriels ; mais bien de ceux qui veulent revenir à la culture de la terre. Ce ne sont pas des menuisiers, des peintres ou des gens d'autres métiers que nous invitons particulièrement à revenir dans notre campagne actuelle de rapatriement, mais des agriculteurs.

Sans doute que nous aimerions bien voir revenir tous les autres, mais nous comprenons

que ce sont aujourd'hui gens de ville, et que nos villes étant elles-mêmes encombrées, il ne serait pas sage de les inviter à venir partager le chômage des nôtres.

Ayons du travail à offrir et ces hommes de métier reviendront bien d'eux-mêmes s'ils en ont le désir.

L'occasion est propice et nous pourrions rapatrier un grand nombre de Canadiens. Il se trouve dans les villes américaines des milliers de familles canadiennes qui n'ont pas encore oublié la culture du sol, et qui regrettent le jour où elles ont dû abandonner ce métier de roi.

Ces familles ont goûté à la tromperie des villes, elles sentent encore l'aiguillon de la nostalgie, et pourraient facilement être rapatriées, et à demeure.

Il suffirait d'ailleurs de se renseigner aux bureaux de rapatriement pour constater jusqu'à quel point ils sont actuellement visités. Si on était outillé pour suffire à la besogne, ce n'est pas cent familles, mais des milliers que nous pourrions redonner à la terre canadienne.

Mais nous ne sommes pas outillés en conséquence. Nous avons rencontré trop d'opinions ressemblant à celle du *Telegraph* qui n'ont foi qu'en l'immigration.

Cependant, en fin de compte, les doutes que l'on veut bien, sans raison, exprimer sur la constance des rapatriés, peuvent facilement être mis au compte des immigrants.

Des statistiques ont été fournies et ont établi que depuis un certain nombre d'années, il est parti plus de monde que l'immigration nous en a apporté. C'est donc qu'en faisant venir ces derniers nous avons joué au hasard.

Ce hasard devrait être beaucoup moins grave avec des Canadiens qui, déjà, aiment leur pays, et l'aiment assez pour vouloir y revenir.

On dit souvent que celui qui veut tuer son chat en trouve toujours le moyen. Pourquoi ne dirions-nous pas aussi que les adversaires du rapatriement trouveront toujours quelque chose à redire contre toute organisation capable d'assurer le retour d'un bon nombre des nôtres.

Leurs raisons peuvent n'avoir aucune valeur intrinsèque, mais elles seront souvent lumineuses aux yeux des ignorants ou des préjugés.

Thomas POULIN.

L'Abeille paresseuse



Il y avait une fois dans une ruche une abeille qui ne voulait pas travailler. C'est-à-dire qu'elle parcourait les arbres l'un après l'autre pour y prendre le suc des fleurs ; mais au lieu de le conserver pour le convertir en miel, elle le prenait tout pour elle.

C'était donc une abeille paresseuse. Tous les matins, à peine le soleil réchauffait-il l'air, l'abeille se mettait à la porte de la ruche regardait s'il faisait beau temps, faisait sa toilette avec ses pattes, à la manière des mouches, et s'envolait alors très contente de la beauté du jour. Morte de plaisir, elle bourdonnait de fleur en fleur, entraînait dans la ruche, ressortait, et tout le jour s'écoulait ainsi, tandis que les autres abeilles se tuaient de travail pour remplir la ruche de miel, parce que le miel est l'aliment des abeilles nouvelles-nées.

Comme les abeilles sont très sérieuses, elles se mirent à trouver fort déplaisant le procédé de leur sœur paresseuse. A la porte des ruches, il y a toujours quelques abeilles de garde, pour empêcher qu'il entre aucune bête.

Un jour, donc, elles arrêtaient l'abeille paresseuse au moment où elle allait entrer :

— Camarade, lui dirent-elles : il faut que tu travailles, parce que, nous autres abeilles, nous devons toutes travailler.

La petite abeille répondit :

— Je vole toute la journée, et je me fatigue beaucoup !

— Il n'est pas question que tu te fatigues beaucoup, lui répliquèrent-elles, mais que tu travailles un peu. C'est le premier avertissement que nous te donnons.

Ayant ainsi parlé, elles la laissèrent passer.

Mais la paresseuse ne se corrigeait pas. De sorte que, le soir suivant, les abeilles qui étaient de garde lui dirent :

— Il faut travailler, ma sœur !

Elle répliqua aussitôt :

— Je vais le faire un de ces jours !

— Il n'est pas question que tu le fasses un de ces jours, lui répondirent-elles, mais demain même. Souviens-t'en.

Et elles la laissèrent passer.

Le lendemain soir, la même scène se répéta. Avant qu'on lui eût rien dit, la petite abeille s'écria :

— Oui, oui, mes sœurs. Je me souviens de ce que j'ai promis.

— Il n'est pas question que tu te souviennes de ta promesse, lui répondirent-elles, mais que tu travailles. C'est aujourd'hui le 19 avril, eh bien ! il s'agit que demain, le 20, tu aies rapporté une goutte seulement de miel. Maintenant, tu peux passer.

Et elles s'écartèrent pour lui permettre de rentrer.

Mais le 20 avril s'écoula en vain comme tous les autres jours. Avec cette différence que, au coucher du soleil, le temps se gâta, et qu'il se mit à souffler un vent froid.

La petite abeille paresseuse volait en toute hâte à sa ruche, pensant à la bonne chaleur qu'elle allait trouver dedans. Mais quand elle voulut entrer, les gardiennes l'en empêchèrent.

— On n'entre pas ! lui dirent-elles froidement.

— Je veux entrer ! s'écria la petite abeille. C'est ma ruche.

— C'est la ruche des pauvres abeilles travailleuses, lui répondirent les autres. Il n'y a pas d'entrée pour les paresseuses.

— Demain, sans faute, je vais travailler ! insista la petite.

— Il n'y a pas de demain pour celles qui ne travaillent pas ! répliquèrent les abeilles, qui savaient beaucoup de philosophie.

Et ce disant, elles la poussèrent dehors.

La petite abeille, ne sachant plus que faire, voleta encore un moment ; mais la nuit tombait déjà, et l'on n'y voyait plus qu'à peine. Elle voulut s'accrocher à une feuille, et elle tomba sur le sol. Son corps était tout gonflé à cause de l'air froid, et elle ne pouvait plus voler.

Alors, se traînant sur le sol, grimpant et redescendant les bouts de bois et les cailloux, qui lui semblaient des montagnes, elle parvient à la porte de la ruche, au moment où commençaient à tomber de froides gouttes de pluie.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, désespérée. Il va pleuvoir, et je m'en vais mourir de froid !

Et elle essaya d'entrer dans la ruche.

Mais on lui barra de nouveau le passage.

— Pardon ! gémissait-elle. Laissez-moi entrer.

— Il est trop tard ! lui répondit-on.

— De grâce, mes sœurs ! J'ai sommeil !

— Il est plus tard encore.

— Camarades, par pitié ! j'ai froid.

— Impossible.

— Pour la dernière fois ! Je vais mourir !

Alors elles lui dirent :

— Non, tu ne mourras pas. Tu apprendras en une seule nuit ce que c'est que le repos gagné par le travail. Va-t'en !

Et elles la chassèrent.

Alors, tremblant de froid, les ailes mouillées et trébuchant, l'abeille se traîna, jusqu'à ce que, tout à coup, elle roula par une fissure — ou pour mieux dire elle tomba en roulant, au fond d'une caverne.

Elle crut qu'elle n'en finirait jamais de descendre. Enfin, elle toucha le fond, et se trouva brusquement devant un serpent, une couleuvre verte au dos couleur de brique, qui, roulée, et toute prête à s'élaner sur elle, la regardait.

De fait, cette caverne était le creux d'un arbre qu'on avait transplanté là depuis longtemps, et que la couleuvre avait choisi comme repaire.

Les couleuvres mangent les abeilles, qu'elles aiment beaucoup. C'est pour cela que la petite, en se trouvant devant son ennemie, murmura en fermant les yeux :

— Adieu, ma vie ! C'est la dernière heure que je vois la lumière.

Mais, à sa grande surprise, la couleuvre, non seulement ne la dévora point, mais elle lui dit :

— Comment va petite abeille ? Tu n'as pas dû beaucoup travailler pour être ici à cette heure-là.

— Bien sûr ! murmura l'autre, je ne travaille pas, et j'ai tort.

— Puisque c'est comme ça, continua la couleuvre en se moquant, je vais ôter de ce monde une mauvaise bête comme toi. Je vais te manger, abeille.

L'abeille, tremblante, alors s'écria :

— Ce n'est pas juste, ça, ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste que vous me mangiez parce que vous êtes plus forte que moi. Les hommes, eux, savent ce que c'est que la justice.

— Ah ! ah ! dit la couleuvre, en s'enroulant vite. Tu connais bien les hommes ? Tu crois que les hommes qui vous volent le miel sont plus justes, grande sotte ?...

— Non, ce n'est pour ça qu'ils nous prennent le miel, répondit l'abeille.

— Et pourquoi, alors ?

— Parce qu'ils sont plus intelligents.

Ainsi parla la petite abeille. Mais la couleuvre se mit à rire, en s'écriant :

— C'est bon. Juste ou pas juste, je vais te manger. Prépare-toi.

Et elle se recula pour s'élaner sur l'abeille. Mais celle-ci riposta :

— Vous faites ça, parce que vous êtes moins intelligente que moi.

— Moi, moins intelligente que toi, morveuse ? se moqua la couleuvre.

— Mais oui ! affirma l'abeille.

— Eh bien ! nous allons voir. Nous allons faire deux épreuves. Celle qui fera la plus extraordinaire aura gagné. Si c'est moi qui gagne, je te mange.

— Et si c'est moi ?

— Si c'est toi, tu auras le droit de passer la nuit ici, jusqu'à ce qu'il fasse jour. Ça te va-t-il ?

— Entendu !

La couleuvre se mit à rire de nouveau, parce qu'il lui était venu à l'idée une chose que jamais ne pourrait faire une abeille. Et voici ce qu'elle fit.

Elle sortit un instant, si vite que l'abeille n'eût le temps de rien. Et elle revint, portant une gousse de graines d'eucalyptus, d'un euca-

lyptus qui était à côté de la ruche, et qui lui donnait de l'ombre.

Les petits garçons font valser ces gousses comme des toupies, et ils les appellent des toupies d'eucalyptus.

— Voici ce que je vais faire, dit la couleuvre. Regarde bien. Attention !

Et, enroulant vivement sa queue autour de la gousse comme une ficelle, elle la déroula à toute vitesse, tellement que la toupie se mit à danser, et à ronfler comme une folle.

La couleuvre riait, et avec raison, parce que jamais une abeille n'a fait ni ne pourra faire valser une toupie.

Mais quand la toupie, qui s'était endormie en ronflant, comme il arrive aux toupies de bois d'oranger, tomba enfin sur le sol, l'abeille dit :

— Cette épreuve est très jolie, et je ne pourrai jamais la réussir.

— Alors, je te mange ! s'écria la couleuvre.

— Un moment ! je ne puis pas faire ça ; mais je fais une chose que personne ne fait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Disparaître.

— Comment ? s'écria la couleuvre, en faisant un bond de surprise. Disparaître sans sortir d'ici ?

— Sans sortir d'ici.

— Et sans te cacher sous terre ?

— Sans me cacher sous terre.

— Eh bien ! Fais-le. Et si tu ne le fais pas, je te mange aussitôt, dit la couleuvre.

Le fait est que pendant la valse de la toupie, l'abeille avait eu le temps d'examiner la caverne, et elle avait vu une petite plante qui poussait là. C'était un tout petit arbuste, presque une herbe, avec de grandes feuilles de la dimension d'une pièce de deux sous.

L'abeille vint se placer contre cette petite plante, en ayant soin de ne pas la toucher, puis elle dit :

— Maintenant, à mon tour, madame la couleuvre. Faites-moi le plaisir de vous retourner, et de compter jusqu'à trois. Quand j'aurai dit : "trois", vous pourrez me chercher partout. Je n'y serai plus.

Et c'est ce qui arriva, en effet. La couleuvre dit, très vite : "un... deux... trois", se retourna, et ouvrit la bouche aussi grande qu'elle put de surprise : il n'y avait plus personne. Elle regarda en haut, en bas, de tous les côtés. Elle examina les coins, la petite plante, tâta toutes choses avec la langue. Inutile : l'abeille avait disparu.

La couleuvre comprit alors que si son épreuve de la toupie était très bonne, l'épreuve de l'abeille était simplement extraordinaire. Qu'avait-elle fait ? Où était-elle ?

Il n'y avait pas moyen de la trouver.

— C'est bon ! s'écria-t-elle enfin. Je m'avoue vaincue. Où es-tu ?

Une voix qu'on entendait à peine — la voix de la petite abeille — sortit du milieu de la caverne :

— Tu ne vas rien me faire ? Je puis compter sur ton serment ?

— Oui, je te le jure. Où es-tu ?

— Ici ! répondit l'abeille, apparaissant subitement d'entre une feuille fermée de la petite plante.

Que s'était-il passé ? Une chose bien simple. La plante en question était une sensitive, plante curieuse, mais commune en certains climats, qui a la particularité de refermer ses feuilles au moindre contact. C'est pourquoi, au contact de l'abeille, la feuille s'était refermée, cachant complètement l'insecte.

L'intelligence de la couleuvre n'était jamais arrivée à se rendre compte de ce phénomène ; mais l'abeille l'avait observé, et en avait profité pour sauver sa vie.

La couleuvre ne dit rien, mais elle resta fort irritée de sa défaite, tant et si bien que l'abeille passa toute la nuit à rappeler à son ennemie la promesse qu'elle lui avait faite de la respecter.

Ce fut une nuit longue, interminable, qu'elles passèrent toutes deux accrochées contre la paroi la plus haute de la caverne, parce que l'orage s'était déchaîné, et que l'eau pénétrait là-dedans comme un fleuve.

Il faisait très froid, en outre, et l'obscurité la plus complète. De temps en temps, la couleuvre éprouvait l'envie de se jeter sur l'abeille, et celle-ci alors croyait sa dernière heure arrivée.

Jamais, jamais, l'abeille n'aurait cru qu'une nuit pût être si froide, si longue, si horrible. Elle se rappelait sa vie de naguère, où elle dormait toutes les nuits dans la ruche bien chaude, et alors elle pleurait en silence.

Quand vint le jour et que le soleil se leva, car le temps s'était remis, elle s'envola, et, de nouveau, pleura en silence devant la porte de la ruche, œuvre de l'effort de sa tribu. Les abeilles de garde la laissèrent passer sans rien lui dire, parce qu'elles comprirent que celle qui revenait n'était plus la promeneuse fainéante d'avant, mais une abeille qui, en une seule nuit, avait fait le dur apprentissage de la vie.

C'était cela, en effet. Désormais, nulle d'entre elles ne recueillit autant de pollen ni ne fabriqua tant de miel. Et quand l'automne arriva, avec le terme de ses jours, elle eut encore le temps de donner une dernière leçon, avant de mourir, aux jeunes abeilles qui l'entouraient :

— Ce n'est pas notre intelligence, mais notre travail, qui nous rend si fortes. Je ne me suis servi qu'une seule fois de mon intelligence, et ce fut pour sauver ma vie. Je n'aurais pas eu besoin de cet effort, si j'avais travaillé comme toutes les autres. Je me fatiguais autant à voler de ci de là que si j'eusse travaillé

Ce qui me manquait, c'était la notion du devoir, que j'ai acquise cette nuit-là.

Travaillez, mes camarades, en pensant que le but de nos efforts — le bonheur de tous — est bien supérieur à la fatigue de chacun. C'est cela que les hommes appellent l'idéal, et ils ont raison. Il n'y a pas d'autre philosophie dans la vie d'un homme ni dans celle d'une abeille.

L'ours polaire

MŒURS ET HABITUDES

LES mœurs et les habitudes de l'ours polaire diffèrent complètement de celles de ses congénères noirs, bruns ou gris. Il vit presque exclusivement de chasse et de pêche. Jamais il n'abandonne le littoral de l'Océan Arctique et ne s'enfonce dans les terres. Des centaines et des centaines vus, observés ou chassés par l'auteur, quatre-vingt-dix-neuf pour cent furent rencontrés sur les glaces, à des distances variant de un à vingt milles des côtes. Si quelques-uns furent aperçus sur le rivage des îles, jamais ils ne furent rencontrés à l'intérieur des terres même à la plus faible distance. Fait digne de remarque, l'ours surpris et chassé cherche le salut dans la fuite, mais toujours du côté de la mer où il peut se dissimuler sur la banquise, ou plonger, car il est autant à l'aise dans l'eau que sur l'isbrède, et peut même échapper plus facilement au danger en faisant de longs plongeurs et en nageant entre deux eaux. Les côtes abruptes et découpées, les ravins sombres et étroits, les éboulis de rochers, lui offrirait pourtant des abris sûrs et des repaires inexpugnables, mais il les dédaigne. Probablement que la crainte nerveuse qu'il a du loup lui fait préférer l'élément liquide, car ce carnassier craignant l'eau autant qu'un chat, ne s'aventure même pas sur les glaces pour y chasser.

Exception faite de la femelle enceinte, l'ours polaire ne se terre pas l'hiver. Il n'est pas sujet à l'engourdissement hivernal de l'ours de nos forêts, quoiqu'il subisse une nuit polaire de deux à trois mois.

Dès que les grands froids se font sentir et gèlent la surface des mers à des distances de 25 ou 30 milles des rives, il abandonne les côtes et cherche au large les espaces ouverts où il peut continuer la chasse au phoque. Cela lui est relativement facile, car vu la force des courants à travers les longs couloirs encerclant les nombreuses îles de l'archipel arctique, même les rochers les plus rigoureux ne parviennent pas à

congeler les surfaces où se produisent des remous incessants.

La femelle met bas au cours des mois de février ou de mars. Aux derniers jours d'octobre elle se choisit un endroit abrité près de la côte, à l'abri d'un éboulis, où elle établit son repaire, que les tempêtes de neige auront tôt fait de recouvrir de deux ou trois pieds de névés. En cette prison d'où elle prépare son nid, agrandit sa grotte au besoin, et y maintient un soupirail nécessaire à la respiration. Elle demeure couchée en cet endroit mais ne s'engourdit pas comme l'ours des forêts. Afin qu'il n'y ait pas une déperdition trop prononcée des forces vitales, les Esquimaux prétendent qu'elle se ferme l'anus d'un bouchon de mousse, qu'elle évite tout mouvement inutile, et que dans un farniente voulu elle attend la venue de sa progéniture, qui est presque toujours de deux oursons, d'un blanc d'argent. Elle les lèche, les cajole et les nourrit dans son repaire à peu près deux mois avant d'abandonner son gîte. Les petits ont alors la grosseur d'un airdale mais sont beaucoup plus élancés. Ils sont agiles, vifs et tout à fait développés. La mère les conduit au loin sur la banquise où les fissures des glaces lui permettent une chasse fructueuse au loup-marin. L'épaisse couche de lard qui à l'automne la recouvrait est pratiquement disparue. Elle s'en est nourrie par absorption pendant son jeûne prolongé. Il n'en reste qu'un résidu blanc très ferme, d'un pouce d'épaisseur, duquel le gras fondant est dissous. Affamée et affaiblie elle poursuit le phoque avec entrain pour se sustenter et nourrir en même temps sa famille. Les nouveaux-nés suivront leur mère pendant deux ans, et ce n'est que lorsqu'elle deviendra de nouveau enceinte qu'elle les éloignera d'elle.

Au cours de l'hiver les mâles et les femelles non prégnantes ne s'engourdisent pas et continuent à vagabonder au large sur les glaces, en quête de nourriture. Au printemps, lors de la débâcle, ils se rapprocheront des côtes. Quelques-uns en quête d'aventure se laisseront entraîner au large sur la banquise en dérive. C'est ainsi que nous en avons rencontré à quarante milles des côtes sur de minuscules champs de glace qu'ils n'abandonneront que lorsqu'ils ont été tellement diminués par des bris successifs qu'ils n'offrent plus de sécurité. L'ours se jette alors à l'eau et se dirige vers la terre ferme. Il a été donné à l'auteur d'en observer un ainsi, à 20 nœuds des côtes, dans une mer absolument libre de glaces. Il nageait à une vitesse de cinq à six milles à l'heure, la tête seule hors de l'eau. Il nous fut impossible de l'abattre. La première balle de nos carabines ne l'ayant pas atteint, il poursuivit sa course en faisant de longs plongeurs, de sorte que ses subites immersions suivies de courtes apparitions à la surface pour

y respirer ne nous donnait pas le temps de l'ajuster.

L'ours polaire est surtout un carnassier. Si en mai il se rend à la côte et semble se nourrir de mousses et de lichens, c'est plutôt dans un but hygiénique, car, comme tous les animaux sauvages, il doit avoir sa purgation annuelle, et ce changement de nourriture a probablement l'effet voulu.

Son odorat est très développé et sa vue très perçante. Il se nourrit surtout des différentes espèces de phoques qui peuplent les mers du Nord. Il s'en saisit toujours par ruse. Dès qu'il en aperçoit un se prélassant sur les glaces il se glisse lentement à l'eau et gagne une position à l'opposé du vent, d'où, par des plongeon répétés, il s'en approche sans bruit. Il calcule si bien ses distances qu'à son dernier plongeon il apparaît juste en avant de sa proie. De toute manière, les jours du phoque sont comptés. Il lui est impossible de fuir sur la glace, et s'il se jette à l'eau, son ennemi le reçoit entre ses bras puissants et a tôt fait de lui rompre la colonne vertébrale à la naissance du cou, d'un puissant coup de mâchoire.

Si, en hiver, l'étendue gelée des mers est tellement grande qu'il ne peut atteindre les larges crevasses où les loups-marins viennent respirer par centaines, son odorat lui fait découvrir ces élévations imperceptibles sur la banquise, formées d'une mince couche de glace, sous lesquelles les phoques viennent se reposer. Il s'en approche alors sournoisement et procède comme l'Esquimau. Il s'étend paresseusement auprès de la cachette, et, l'oreille au guet retient sa respiration. Dès qu'il s'est assuré, par le clapotis de l'eau que la proie convoitée s'est hissée sur les glaces, il attend patiemment pour ne pas donner l'éveil. Il se lève sans bruit et d'un bond s'élance sur le mince toit de glace. Celui-ci cède sous son poids et ses griffes s'enfoncent dans les chairs du phoque qui est bel et bien pris.

Aux mois de juin et juillet, après le réveil des nombreuses rivières asséchées par les froids intenses de l'hiver, il se rend à leurs embouchures où il s'amuse à pêcher le saumon, qui, en bancs serrés, en remonte le courant pour frayer. D'un vigoureux coup de patte il les jette à la grève où il les dévore.

A défaut de viande fraîche, l'ours polaire se nourrit aussi de tous les déchets marins jetés à la côte. Les baleiniers en tuent un grand nombre attirés par l'odeur qui se dégage du dépeçage des baleines dont de nombreux détritiques flottent à la surface des eaux.

Malgré sa lourdeur apparente, il est très vif et alerte. C'est un ambleur dont la course égale celle d'un cheval au galop, et à moins d'une rencontre inopinée, la chasse à ce superbe animal serait pratiquement impossible sans chiens. Quoiqu'il ne craigne aucun ani-

mal de la steppe glacée, jamais il ne s'attaque au morse, dont le poids imposant de deux tonnes et plus en impose à sa valeur. Ce puissant mammifère à des défenses acérées et meurtrières dont il a probablement appris à se méfier. Dans l'eau, cet amphibie a un pouvoir d'immersion plus prolongé que l'ours, et, dans un combat aquatique il y aurait alors danger d'une noyade. La vie est un bien précieux mieux vaut ne pas prendre de risques inutiles et laisser à l'homme ces émotions psychiques que le roi de la banquise dédaigne vu les résultats aléatoires qu'il en retirerait.

La curiosité de l'ours polaire est très souvent la cause de sa perte. C'est un trait qu'il a de commun avec notre pauvre humanité, jamais satisfaite de son sort, cherchant des dieux qu'un jour il adore et qu'un autre fois il brûlera. Ce grand animal des Régions Arctiques n'agit pas autrement. S'il a été conduit par son instinct tout primitif et irraisonné à découvrir ce qui flatte son goût, il l'adore en le dévorant. Si, au contraire, sa trouvaille ne lui agrée pas, il la détruit, et l'éparpille aux quatre vents, la piétine et grogne de rage.

L'ours polaire, au cours de ses pérégrinations le long des rivages de l'archipel boréal a fini par en connaître la topographie. Toute construction, toute protubérance érigée à la côte qu'il aperçoit pour la première fois excite son ire et l'incite à une exploration détaillée de l'objet de sa convoitise. Il s'en approche lentement, observe bien les alentours et ne sera heureux que lorsque sa curiosité aura été satisfaite. Tous les explorateurs du Nord ont remarqué cette particularité de l'ours et ont eu à en souffrir. Chaque fois qu'ils érigèrent des cairns près des rives de la mer ils furent détruits ; mais si ces amas de pierres qui servent de jalons aux hardis navigateurs des mers boréales sont érigés sur les plus hautes cimes des pics ils y demeureront des siècles à venir, car jamais cet animal n'a été vu escaladant une montagne.

L'animal ne s'attaque pas ouvertement à l'homme, mais ne s'en éloigne pas non plus, à moins qu'il ne soit accompagné de chiens. En ces rencontres il arrive quelques accidents mortels dus à la témérité des Esquimaux qui l'attaqueront sans carabines et sans chiens quelquefois seuls, d'autres fois deux ou trois chasseurs ensemble. Chez l'ours, c'est surtout la ruse qui prédomine. Un navigateur Anglais du 18^e siècle dont le nom échappe à l'auteur raconte qu'ayant jeté l'ancre dans un des nombreux havres qui découpent les côtes du Groenland, il permit à son équipage de se rendre à terre. Deux matelots s'éloignèrent un peu de leurs compagnons, attirés sans doute par les appâts d'une petite plaine bien abritée et recouverte d'un épais tapis de lichens. Ils s'y étendirent paresseusement et furent bientôt

au pays des songes. Un ours maigre et affamé qu'ils n'avaient pas remarqué les observait se promettant un régal inusité. S'avançant avec circonspection, il ne fut bientôt qu'à quelques pieds des imprudents dormeurs. Il saisit par le cou le plus rapproché et s'enfuit avec lui. Ses cris désespérés réveillèrent son compagnon qui, réalisant le drame qui se déroulait à ses regards horrifiés, se mit à appeler au secours. Ses cris désespérés attirèrent l'attention de vingt matelots qui se trouvaient sur le rivage à une faible distance. Tous s'élançèrent à la poursuite de l'ours qui à cause de sa capture ne pouvait fuir très vite. Se voyant poursuivi de près, celui-ci lâcha sa proie, fit face aux hommes qui le poursuivaient, s'élança sur eux, en saisit un et se remit à fuir. Ce ne fut qu'après une troisième décharge de l'unique carabine qu'ils avaient que l'animal commença à faiblir et vint s'abattre dans les affres de l'agonie après avoir traîné sa victime encore une certaine distance.

Émile LAVOIE, I. C.

(*La Forêt et la Ferme*)

Souvenir de ma onzième année

LE grand bonheur de faire ma première communion m'échut le 9 mai 1901 ; je n'en revois jamais l'anniversaire sans évoquer le grave problème qu'à cette occasion je fus obligé de résoudre en ma caboche d'enfant...

Nous habitons à Québec, rue de la Canoterie, sous les remparts, et je fréquentais l'École du Palais. (1)

La première communion se faisait encore à dix ans et le grand jour approchait. Quoique gamins, nous avions cependant fait le sérieux effort d'apprendre et de comprendre le Catéchisme diocésain ; la fièvre de la préparation de l'examen était passée ; monsieur le Vicaire (2) avait été plus indulgent qu'on ne nous l'avait fait ; nous avions connu le grand soulagement de l'admission et c'était désormais la joie intéressante des derniers et menus préparatifs.

Pour un pareil événement, chacun faisait toilette neuve : habillés de noir, nous portions souliers vernis et chapeau melon, chemise à plastron, faux-col droit et cravate blanche ; les plus fortunés étaient gantés de chevreau ; tous portaient l'insigne et le brassard à frange

(1) Rue Saint-Vallier, immeuble voisin de la maison P.-T. Légaré.

(2) M. l'abbé Benjamin Paradis.

d'or ; tous attireraient l'attention des passants par cette tenue de circonstance et faisaient l'orgueil des parents qui les accompagnaient soit à l'église, soit en visite, soit même chez le photographe.

Les religieuses recommandaient que tout fût acheté, ajusté, confectionné avant les trois derniers jours ; ceux-ci, en effet, étaient réservés à la préparation du cœur, à la retraite spirituelle.

Les enfants du Palais arrivaient à la chapelle Saint-Édouard — c'était au-dessus de la sacristie de la rue Buade, dans l'ancienne Basilique — prêts à figurer avec les enfants de la Haute-Ville qui passaient cependant pour instruits et distingués ; entraînés avec une patience rare, ils n'avaient pas encore oublié leur instruction religieuse ; ils savaient aussi par cœur les prières qui précèdent et qui suivent la réception des sacrements ; enfin, un programme leur avait été tracé pour la messe et l'action de grâces ; et le mot d'ordre était de soutenir, par la dignité de la tenue et du maintien, par l'assiduité, le recueillement et la piété, l'honneur de la modeste école d'un des plus modestes quartiers de la paroisse Notre-Dame.

Et chaque soir de la retraite, après le dernier exercice, nous descendions en peloton, deux par deux, à notre école où nous allions causer, un bon quart d'heure, avec nos maîtresses, des progrès de la journée ; nous y prenions aussi provision de fervents conseils et de minutieuses recommandations pour le jour suivant.

* * *

C'est ainsi que le dernier soir de la retraite, cette année-là, nous nous trouvions encore sept ou huit communiants à prendre congé des religieuses, lorsque la mère directrice — elle s'appelait Sœur Sainte Monique — se mit à distribuer, pour l'action de grâces du lendemain, des intentions particulières ; elle le faisait avec la simplicité et la franchise chères aux Sœurs de la Charité :

— D'abord, mes enfants, vous allez tous demander avec moi la conversion d'un grand pécheur qui va bientôt mourir... Vous allez demander au bon Dieu la santé pour Monsieur le Curé, (3) qui est si bon pour notre école et le même bienfait pour notre Révérende Mère... (4)

Vous n'oublierez pas chacun des membres de votre famille ; vous les nommerez un par un à Notre-Seigneur en lui demandant de les bénir...

Vous, Ernest, demandez que votre maman guérisse ; vous, Émile, demandez la grâce

(3) Mgr François-Xavier Faguy portait un intérêt extraordinaire aux écoles de sa paroisse et distribuait beaucoup de belles récompenses.

(4) La révérende Mère Sainte-Christine.

d'une bonne santé afin de ne plus tant manquer de classe ; vous, Albert, demandez la facilité pour apprendre vos leçons et vous instruire ; vous, que votre père se trouve une bonne place ; vous, de corriger votre paresse ; vous, la faveur d'un bon caractère ; vous, Aristide, la grâce de devenir un grand saint...

Un seul n'avait pas encore eu son lot. C'était le jeune doyen du groupe.

— Vous, dit-elle, écoutez-moi bien ; vous allez demander la grâce de la vocation religieuse ou sacerdotale. Vous comprenez ça ?...

Le garçon comprenait ; et l'heure était à la ferveur, aux beaux élans, aux preuves d'amour...

Mais le conseil était inattendu.

La religieuse insista :

— Comme ce serait beau si vous faisiez un bon religieux, un prêtre, un missionnaire ! N'est-ce pas, mes sœurs ?

Et toutes les compagnes d'acquiescer et de renchérir.

Et l'enfant d'hésiter, embarrassé soudain, n'osant récuser tout à coup un si bel idéal, n'osant pas non plus rendre les armes sans avoir tenté de se défendre avec déférence. Il s'était mis à réfléchir, tandis que l'éloge continuait, en phrases brèves, de la vocation, de l'apostolat, de la récompense...

Mais dans la tête de l'élève revenaient aussi, par association d'idées, la séparation d'une famille tendrement aimée, le renoncement à la liberté, même quand on serait grand, et la vie toute de sacrifice, de dévouement pour les autres... Toujours se lever à bonne heure... toujours manger ce qu'on présente... toujours obéir... toujours étudier... toujours prier ! Et puis les courses aux malades dans la tempête, ou pendant les épidémies ; l'enseignement à des élèves *malcommodes* ; la prédication à des sauvages pouilleux, à des chinois persécuteurs ; qui sait, peut-être le martyre, peut-être la cangue, peut-être le feu, peut-être l'écartèlement... Tout cela n'était-il pas décrit dans les *Annales de la Sainte-Enfance* ? Et en classe, et dans la famille, avait-on jamais présenté autrement que sous ce jour d'abnégation, d'héroïsme surnaturel et de sainteté la carrière des personnes consacrées à Dieu ?

D'autre part, les premiers communiant s'étaient laissé dire et l'interpellé était bien convaincu, que Notre-Seigneur ne saurait rien refuser à l'enfant qui lui donne pour la première fois l'hospitalité dans son cœur ; obéir au conseil de Mère Directrice, c'était donc demander une grâce redoutée ; autant valait immoler tout de suite, à dix ans, sa liberté de choisir et l'abondance des plus captivants rêves d'avenir. La fée de l'imagination lui avait souvent tenue discours :

— Tu seras capitaine au long cours, murmurait-elle, comme ton oncle Sylvio, et tu feras le tour des mers ; tu seras commandant et

victorieux comme le général Roberts ; (5) tu exploiteras des mines d'or au Klondyke, comme le gendre de votre voisin ; tu partiras à la recherche de diamants plus gros encore que ceux de Kimberley ; ou bien, peut-être deviendras-tu, comme Joseph, l'intendant favori de quelque Pharaon ; comme le berger David, le successeur de Saul... (6) Les grands hommes, eux aussi, ont d'abord été des petits garçons. Pourquoi les petits garçons n'aspire-raient-ils pas à devenir des grands hommes ?...

Et il eût fallu troquer tout-à-coup, à dix ans, et en plein matin de fête, tous ces beaux navires et l'île de Robinson, tous ces beaux uniformes et le fracas de la guerre, tout cet or, toute cette puissance, tous ces diamants, toute cette gloire de rêve pour la bure si austère et la cellule si étroite et les travaux si peu lucratifs du ministre de l'Évangile ! Décidément c'était trop demander pour qu'on dise oui ; mais l'invitation était si bien faite, si pressante aussi, et on avait tant de respect pour celle qui la faisait, qu'on ne pouvait pas non plus dire non.

Aussi, à la troisième exhortation, le rêveur de gloire pencha-t-il la tête en manière d'acquiescement ; il ne dit rien cependant, pour se réserver le droit de passer outre — tellement la difficulté lui paraissait insurmontable.

Puis ce fut la séparation affectueuse mais réservée ; les jeunes garçons furent admis à baiser la croix d'argent, la croix de profession de Mère Directrice et, selon le rite prescrit :

— Bonsoir, Mère, merci, Mère ! firent-ils en se dispersant chacun vers son foyer.

Le rêveur de gloire, léger, facile à la distraction, oublia vite, parmi les vains bruits du monde et le tapage des frères et sœurs qui n'étaient pas tenus au même recueillement la malencontreuse recommandation de Sœur Sainte Monique.

Il paraissait même n'y devoir plus revenir.

* * *

Le lendemain, à l'heure indiquée, tous les communiant et toutes les communiantes se trouvaient au rendez-vous. Ils entrèrent en procession, salués par les grandes orgues, sous les regards émus de leurs parents. La messe se déroula, solennelle, dans l'atmosphère spéciale que font à nos églises, les jours de fête, et la majesté de l'orgue, et la beauté touchante des cantiques et la grâce des décorations. A l'*Agnus Dei*, la table sainte se garnit, moitié par moitié, de garçons et de filles, affamés du pain du ciel, et Jésus descendit enfin dans tous leurs cœurs préparés et purifiés avec tant de soin. Tremblants d'émotion, les parents s'abandonnaient

(5) La guerre sud-africaine du Transvaal venait de finir.

(6) Notre maîtresse, sœur Saint François de Sales, excellait à dramatiser pour nous l'enseignement de l'Histoire Sainte.

à la douceur de pleurer de joie en voyant leurs fils ou leur fille, vivants ciboires, revenir de la divine rencontre. L'action de grâce commençait dans le plus impressionnant silence. Chacun, en son particulier, suivait le programme : Premièrement, adorer ; deuxièmement, remercier ; troisièmement, demander . . .

Tout allait pour le mieux et sa liste allait être épuisée, quand le jeune doyen de l'École du Palais se retrouva devant l'effroyable dilemme de la veille. Cette fois, c'était plus sérieux encore, puisque Notre-Seigneur lui-même assisterait au débat, ou plutôt au tournoi dont l'enjeu apparaissait tellement considérable.

Il luttait contre des questions :

— Demanderai-je la grâce de la vocation ? N'est-ce pas tôt ? N'est-ce pas trop coûteux ? Est-ce que cela me regarde, à mon âge ? Est-ce que ce parti me sourit ? Est-ce que j'aime cela ? Non ! Suis-je obligé de le faire ? Non ! Est-ce que je fais mieux de le demander ? En aurai-je le courage ? Voilà le problème. Et toutes les énergies encore inexercées de ce cerveau d'enfant se concentraient sur l'inévitable difficulté ; et toutes les énergies de sa volonté déjà facilement rebelle s'appliquaient à empêcher, à retarder du moins, aussi précoce don de soi.

Il pensait :

Si je demande la prêtrise, ou la vocation religieuse, je sais que je serai pris au mot. Notre-Seigneur ne refuse rien à ses premiers communians, mais la Mère Directrice ne sait rien de mes goûts, de mes projets, de mes ambitions ; je suis cependant décidé d'être un parfait chrétien, dans le monde, même si je deviens riche ou illustre. Non, je ne l'écouterai pas.

D'autre part, si je ne l'écoute pas, peut-être que, plus tard, le demandant, je ne serai pas exaucé. Le prédicateur nous a tant répété et sur tous les tons : Craignez le Seigneur qui passe avec ses pardons, avec ses grâces de toutes sortes, et qui ne revient pas. Ce serait plus prudent, bien sûr. Mais pourquoi demander ce qui ne m'attire point ? Pourquoi demander la prison, les travaux forcés, l'exil ? Je ne suis pas prêt à ce sacrifice ; je ne suis pas assez saint décidément. J'attendrai. Je ferai d'autres communions ferventes et il sera encore temps. Après tout, je n'ai que dix ans !

La méditation se poursuivait :

. . . Mais Notre Seigneur n'attend pas leur majorité pour parler à ses amis. Le conseil de Mère Sainte Monique, en définitive, est-ce qu'il ne venait pas du ciel ? Si c'était un message d'En-Haut pour moi et que je fisse la sourde oreille, à quoi bon tant lui dire que je l'aime ? S'il veut mon aide pour sauver les âmes et que je refuse de travailler pour lui ! . . . Assurément, il faudra me rendre au désir de la religieuse . . .

Oui, mais plus tard ; pas maintenant.

Et le combat jamais fini, recommençait toujours dans le champ clos de son cœur.

Immobile, à genoux, les mains jointes, la pointe des doigts enfoncée dans le coin des yeux pour y refouler des larmes qu'il n'aurait pas cru si brûlantes, l'enfant aux rêves d'or, assistait la gorge serrée, à l'évanouissement du brillant mirage qui l'avait séduit. Il avait en outre l'impression que toute l'assistance le voyait pleurer, lui, un homme, et se demandait l'objet de son chagrin. La gêne multipliait son malaise.

Pareil tourment, à vrai dire, était trop intense pour durer longtemps. Jésus eut pitié de son hôte aux abois. Il fit de la lumière dans son obscurité ; il mit de la générosité dans son égoïsme ; il lui suggéra l'humilité et surtout l'obéissance.

Dans son insécurité, l'éducatrice lui apparut soudain comme un guide et un refuge ; elle avait l'âge, elle avait l'expérience, elle avait les grâces voulues, et elle conseillait de demander le service de Dieu. Cela devrait régler la question. Honnêtement, il n'y avait point d'autre bonne issue.

Eh bien, soit ! On céderait, et tout de suite, et sincèrement, bien qu'avec un véritable brisement de cœur.

— O mon Jésus, je vous demande la grâce de faire un religieux ou un prêtre . . .

Le beau et bon moment ! Épuisé par l'effort, le lutteur éprouve tout de suite un bienheureux repos. Il voudrait que cet instant s'éternise. Il se sent fort ; il se sent aimé. L'exploit, s'il a coûté, et s'il a coûté cher, est fructueux. On a grandi, on est vainqueur ! On est fier, Jésus doit être content.

Et maintenant à la grâce de Dieu ! . . .

C'est la fin du quart d'heure. Chacun va rejoindre ses parents ; chacun s'en va aux agapes de famille.

Et personne dans la foule joyeuse, personne, pas même l'heureuse mère de l'ancien rêveur de gloire ne se doute du combat bref mais acharné qui vient de se livrer dans ce cœur de dix ans, personne ne sait que la raison a terrassé le sentiment, que la grâce a vaincu la nature, que l'obéissance du jugement a bridé les rébellions de la volonté, que l'esprit chrétien a dominé l'esprit du monde.

Mystère de la bonté divine : la demande a été exaucée. Le Sauveur a voulu de celui qui ne voulait pas de Lui.

Treize ans plus tard, l'ancien élève de l'École du Palais allait porter à sœur Sainte Monique une de ses premières bénédictions, tribut de sa reconnaissance. (7)

(7) Deux autres anciens élèves, Mgr Marois, vicaire général de Régina, et Mgr Michel Abraham, du patriarcat latin de Jérusalem, gardent la même gratitude émue pour leurs dévouées maîtresses de l'enseignement primaire.

Le pressentiment de 1901 était juste : en dépit de son indignité, Jésus ne devait rien refuser à son premier communiant.

V. GERMAIN, ptre.

(*La Semaine religieuse de Québec*)

RETRAITE FERMÉE

Au couvent des Dames de la Congrégation, à St-Romuald, près Lévis, l'endroit idéal pour vivre trois jours de recueillement et d'apaisante solitude.

Facile d'accès, tout en étant éloigné des bruits de la ville, depuis 7 ans déjà le petit pensionnat de St-Romuald est heureux de se transformer en Cénacle, chaque été, pour accueillir et hospitaliser les jeunes filles qui désirent retremper leur âme au sein de la retraite fermée.

Cette année, du 11 au 15 août prochain, ces pieux exercices seront sous la direction spirituelle du Rév. Père M. Lucien Dumont, O.P.

On peut donner son nom dès maintenant à
Mademoiselle DUMONT
12, rue Blanchette
N.-D. de Lévis.

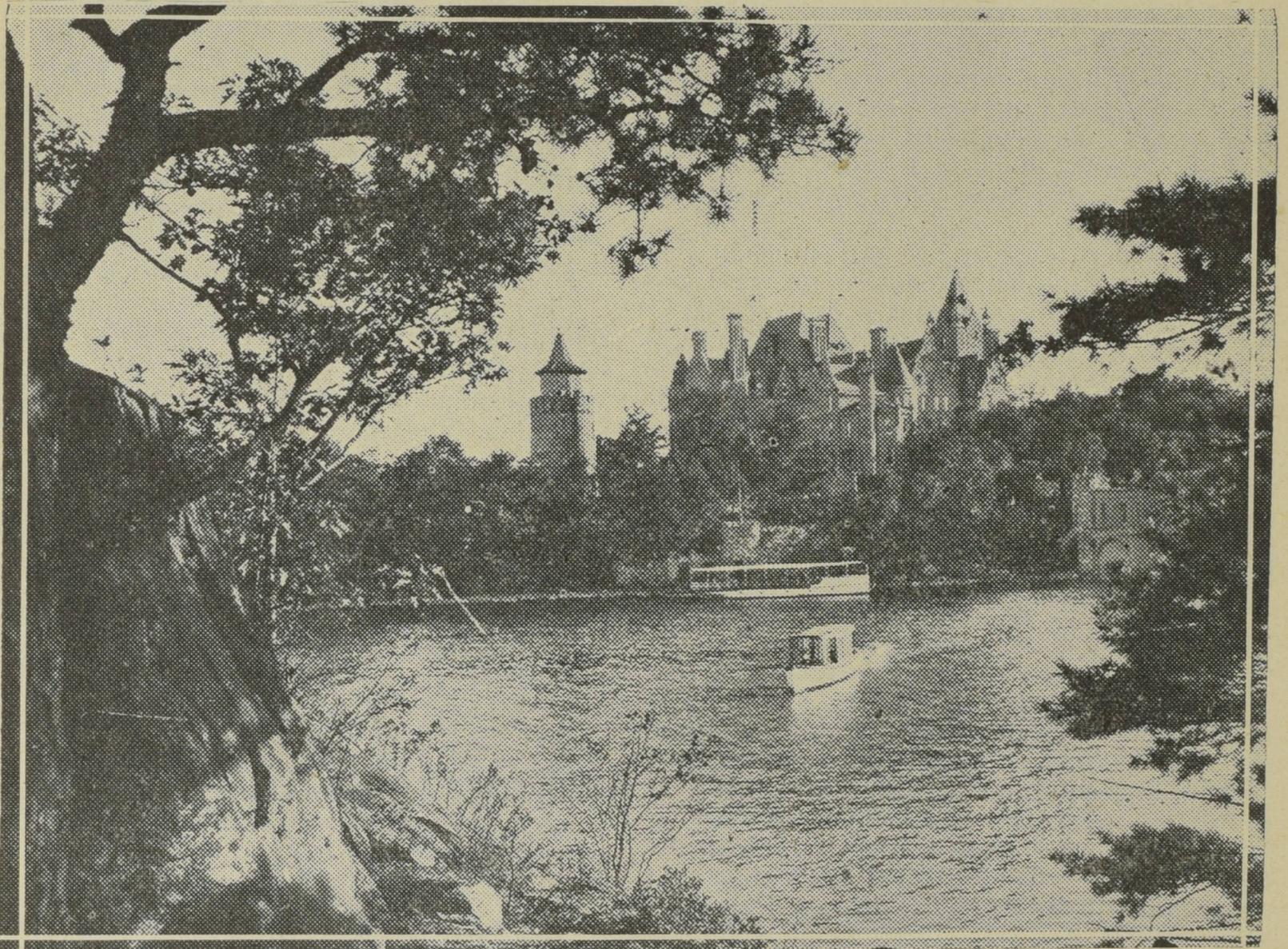
Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

QUEBEC



PAYSAGE DES MILLE-ILES, ONTARIO

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"PATRIE INTIME"

de M. NÉRÉE BEAUCHEMIN

MONSIEUR Nérée Beauchemin est médecin. Il exerce à Yamachiche, depuis cinquante-quatre ans. Il y est né en 1851.

C'est un modeste et un artiste.

Vers 1897, il publia un premier volume, *Floraisons matutinales*. Depuis, sauf erreur, il a gardé en ses cartons les chants dont la composition occupa ses loisirs.

L'été dernier, un ami de l'histoire, des arts et des lettres, fit enquête et nous apprit l'étonnante richesse qui dormait dans les tiroirs de l'auteur. Il jeta dans le public des bribes, des quatrains, des stances. Et cet indiscret réclama, avec une respectueuse sévérité, mais publiquement, que le poète nous donnât un second volume.

Il fallait cette violence à M. Beauchemin. Elle nous valut *Patrie intime*, que vient justement d'éditer la Librairie d'Action canadienne-française.

* * *

M. Beauchemin, dont on admirera la rare humilité, se complait aux murmures d'une muse très réservée :

Je me suis fait une raison
De me plier à la mesure
Du petit cercle d'horizon
Qu'un coin de ciel natal azure.

Mon rêve n'a jamais quitté
Le cloître obscur de la demeure
Où, dans le devoir, j'ai goûté
Toute la paix intérieure.

Je dis qu'il s'y complait, parce que je vois qu'il le dit.

Mais il suffit d'avoir fait le tour de son cœur et de son village pour connaître l'univers, pensait Jules Lemâtre.— Et il le prouvait non sans ironie à l'égard des grands voyageurs.

M. Beauchemin chante la patrie intime. Et cela le conduit très loin, comme vous l'allez apercevoir.

Le poète est doué d'une sensibilité musicale très vive. La campagne, certes, lui apparaît dans ses fruits et ses fleurs, et il nous le révèle, mais c'est au chant des oiseaux, du rossignol, du merle, du goglu qu'il s'arrête le plus ordinairement :

D'où vient cette roulade ailée
Dont la bise coupe le fil ?

.....
Tandis que le moineau goulu
S'abrite et couve à l'aventure,
C'est dans les fleurs et la verdure
Que niche et couve le goglu.

Rien n'imité le timbre clair
Des cris d'orgueil et d'allégresse
Que, dans son indicible ivresse
Son cœur éparpille dans l'air.

Il répète le mot du pinson des guérets :

Sa turelure est le thème
Tant de fois rossignolé :
" Sème, semeur, sème blé,
" Sème, semeur, sème ! "

De son enfance, c'est le chant des oiseaux qu'il nous cite le plus volontiers :

Oh ! c'est mon enfance éveillée,
Clair chanteur des prés, que j'entends,
Dans les sons de flûte éclatants
De ta radieuse envolée.

Il a, du reste, de pareilles ferveurs pour les cloches, *chanteuses d'angélus* :

Carillons sacrés, sur les fonts
Que le baptistère surplombe...

.....
Elles chantent sous les tuiles
Du clocher, depuis le temps
Où leurs bronzes palpitants
Ont reçu les saintes huiles.

.....
Leur sonnerie, en tous lieux,
Par l'âme et le cœur comprise,
S'élève, se vaporise
En musique, jusqu'aux cieux.

Et puis, remarquez tout ce que lui font entendre *La Montagne et la Plaine* :

Quelle musique d'or et de bronze accompagne
La prière que chante, au lointain, la montagne ?

Quels accords alternés, la colline et les champs
Modulent dans la pourpre et l'ombre des couchants ?

Le profane voit la plaine et la montagne.
Elles chantent peu ou prou pour lui. Mais cet
artiste les entend encore plus qu'il ne les voit.
A lire cette seule pièce, vous vous convaincrez
de son précieux privilège.

* * *

Attaché aux musiciennes du clocher natal,
ou aux petits chanteurs des bosquets de son
pays, M. Beauchemin a, cependant, de plus
hautes affections.

C'est pour la lointaine aïeule et les aïeux
d'outre-mer :

O mon cœur, jamais n'oublie
Le cher lien qui te lie
Par-dessus la mer jolie,
Aux bons pays, aux doux lieux,
D'où sont venus les Aïeux.

Pour la Canadienne :

Elle est bonne, franche, et telle
Que l'amoureux de chez nous
Ne courtise et n'aime qu'elle.

Pour l'enfant baptisé :

Gloire et fête au petit païen,
Qui, selon l'antique promesse,
Cœur et âme, devient chrétien !
.....

Viens entre les bras de ta mère,
Viens, tes beaux grands yeux dans les siens,
A son épaule, à ta manière,
Nouer tes doigts de rose. Viens !

Quand il en arrive à la mère, sa voix s'émeut :

Grande chrétienne, humble sainte,
Qui, forte divinement,
Monte au calvaire, et, sans plainte,
Souffre et meurt, ivre d'absinthe,
Sur la croix du dévouement !

De la grand'maman, il parle avec ce respect
et cette tendresse :

Auguste mère de ma mère,
O blanche aïeule, morte un soir
D'avoir vécu la vie amère !
.....

Petite vieille au cœur battant
Des allégresses du courage...

* * *

L'amour du sol, de la maison ; l'amour de la
race, du beau vieux parler ; l'amour de Dieu,
de son église, de son ministre font vibrer le
cœur du poète.

Il a observé la maison vide...

Petite maison basse, au grand chapeau pointu...

Et encore la maison solitaire

Avec sa porte close et ses carreaux en deuil...

Il répète, dans l'une de ses meilleures pièces,
le vœu du Semeur :

Lorsque mes terres assoiffées
Brûlent sous un soleil de feu,
Au lieu de m'adresser aux Fées,
A Sainte Anne je fais un vœu.

Plus loin il raconte la légende de l'eau de
Pâques, la prière ancestrale, le chapelet des
morts :

Sur les larmes-de-Job dont la chaîne de fer
Porte le crucifix de cuivre et la médaille,
Grand'mère, dans la chambre, égrené, maille à maille,
Le chapelet, pour ceux d'autrefois et d'hier...

Bref, il faudrait tout citer ; la pièce intitulée
Prière, l'Angélus lyrique, Liturgie :

Précédant les flambeaux et le thuriféraire,
Et, par les deux induts, en triomphe, escorté,
Le diacre, portant haut l'évangélaire,
Monte à l'ambon, parmi l'encens et la clarté...

Il y a, cependant, deux poèmes qui se suivent
et qui consacrés au vieux parler ne se peuvent
passer sous silence :

Ton idéal est assailli,
Enfant, la lutte recommence.
Garde la fière accoutumance
D'un parler qui n'a pas failli.
Garde ce pli
Noble et joli.

.....
 Le verbe du clocher natal
 A gardé toute sa puissance,
 Et le vieil esprit de la France
 Poursuit l'ancien chemin royal
 Vers les grands fonds de l'Idéal.

* * *

Enfin, que faut-il ajouter ?

Vous irez certainement vous abreuver à cette source d'eau vive et si pure.

M. Nérée Beauchemin, malgré qu'il en ait, exagère dans son avant-propos. Il réalise plus qu'il ne promet. Il chante — en vers de sept, huit, neuf ou douze pieds — son village, et la nature ; la maison et ses hôtes, les anciens, l'aïeule, la mère, l'enfant ; sa langue, et les nobles résistances à l'assimilation ; sa foi, le respect du prêtre, la prière à l'Esprit, au Verbe, à la Vierge.

M. Beauchemin sent l'âme des choses familières ; il comprend leurs caractères éternels.

Il sait ce que murmure, au cœur sensible et élevé, l'intimité de la famille rurale, la sévère douceur des mœurs chrétiennes.

Il sent, comprend, sait la musique des choses, des âmes qui passent dans la rayonnement de son âme, et il nous traduit cette musique amoureusement.

De son petit cercle d'horizon il embrasse justement tous les problèmes chers à un Canadien catholique et français.

Santé morale, santé intellectuelle, santé artistique ; on respire fort à l'aise, largement, en écoutant la musique de *Patrie intime*.

* * *

A l'époque des *Floraisons matutinales*, on reprochait à M. Beauchemin trop grand souci du détail, un certain maniérisme.

Le poète ne dédaigne pas le détail, en effet. C'est un artiste exigeant.

A cause de cela, vers 1897, on le rapprocha de Gautier.

Cette fois, non.

Il n'a rien perdu de son élégance, de sa grâce, mais il a gagné en sobriété, en robustesse.

Il m'est venu plutôt la curiosité de lire, pêle-mêle, des vers de M. Beauchemin et des vers de Louis Mercier, les uns et les autres soutenus par la même haute inspiration.

Le souffle chez Mercier est plus large ; l'allure d'une simplicité plus virile. Mais Mercier est le premier poète de langue française que nous ayons en ce siècle, s'il faut en croire certain critique français, — et mes préférences. Et M. Beauchemin soutient parfois la comparaison. Ce n'est pas un mince mérite.

Je vous conseille, en tous cas, de vous chanter *L'Eglise liturgique* de Beauchemin, et de suite *L'Eglise martyre* de Mercier. Vous aimerez mieux Mercier, plus simple et plus mâle, mais vous serez fier de notre artiste de Yamachiche.

Patrie intime ajoute un beau joyau à l'écrin de notre poésie canadienne-française. Je regrette n'avoir pas le loisir de le marquer avec plus de brièveté et de force.

Ferdinand BÉLANGER.

JETEZ LE BANDAGE

GRATIS --- Essai de Plapao --- GRATIS

Les **PLAPAO-PADS** de **STUART** diffèrent du bandage, étant applicateurs mécano-chimiques, faits **auto adhésifs** expressément pour maintenir les muscles détendus sûrement en place. **Ni courroies, ni boucles, ni ressort** attachés, ne peuvent glisser, ne peuvent ainsi ni frotter, ni presser contre l'os pubis. Des milliers se sont soignés chez eux sans être empêchés de travailler — cas des plus opiniâtres vaincus. **Souples comme du velours — faciles à appliquer — peu coûteux.** Grand Prix (Paris), Médaille d'Or (Rome). Procédé de guérison naturel dispensant de l'usage subséquent d'un bandage. Nous le prouvons en envoyant un essai de **PLAPAO** absolument **GRATIS**.
 Ecrivez votre nom ci-dessous et envoyez **AUJOURD'HUI**.

Plapao Co., 3695 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Nom.....

Adresse.....

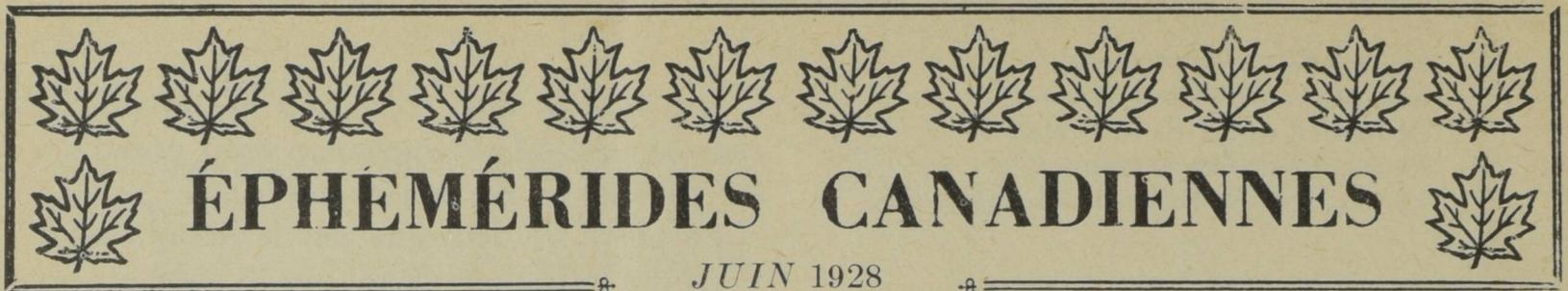
Essai de Plapao gratis par prochain courrier.

La suprême grandeur consiste à faire de grandes choses avec de petits moyens, à triompher de la force par la faiblesse, et surtout à surmonter les obstacles en respectant la vertu, le droit, la charité.

MONTALEMBERT.

La souffrance est un purgatoire de miséricorde en ce monde.

FENELON.



2 — On connaît ce matin les heureux gagnants du prix du Prince de Galles. Ce sont en Physique, M. Gérard Paré, du Collège de Ste-Anne, et en Rhétorique, M. Paul-Émile Gosselin, du Séminaire de Québec.

— S. G. Mgr O.-E. Mathieu, archevêque de Régina, célèbre le 50ème anniversaire de son ordination sacerdotale.

3 — Les anciens de l'Académie commerciale de N.-D. de Jacques-Cartier de Québec se réunissent en conventum pour commémorer le 20ème anniversaire de la fondation de leur Alma-Mater.

— La *Gazette* de Montréal célèbre le 150ème anniversaire de sa fondation. C'est le 3 juin 1778 que parut le premier numéro de ce journal.

6 — A Nicolet, décède subitement M. Louis Bellerose à l'âge de 104 ans. Le défunt était né en 1824, aux Trois-Rivières.

— A la séance de l'Académie Saint-Denys du Petit Séminaire de Québec, Mgr Amédée Gosselin, recteur de l'Université Laval, fait connaître les vainqueurs du prix Casgrain, pour un concours en histoire du Canada dans les différents collèges affiliés à l'Université Laval. Le premier prix est mérité par M. Lionel Audet, du Séminaire de Québec, et le deuxième, par M. Lucien Gaudet, du Séminaire de Nicolet.

7 — Au Château Frontenac de Québec, les membres des Chambres de Commerce du Canada tiennent leur troisième congrès annuel.

— On célèbre à St-Raymond de Portneuf le 60ème anniversaire de l'ordination sacerdotale de M. l'abbé F.-A. Bergeron, ancien curé de cette paroisse et doyen du clergé du diocèse de Québec. Le jubilaire est né le 20 juin 1843.

8 — Le "Duchess of Bedford", nouveau vapeur du Pacifique Canadien, passe devant Québec, à destination du port de Montréal. Cette nouvelle unité de la flotte du Pacifique Canadien jauge 20,000 tonnes et peut transporter 1,600 personnes. C'est le plus gros navire à se rendre jusqu'à Montréal.

— L'Association des Manufacturiers Canadiens termine ce soir, au Château Frontenac de Québec, par un banquet qui réunit 500 convives, son 57ème congrès annuel.

11 — La session fédérale prend fin après avoir duré plus de quatre mois et demi.

— A Sainte-Marie de Beauce on célèbre, par de grandes démonstrations, le 150ème anniversaire de fondation du pèlerinage à Ste-Anne de Beauce. L'hon. M. Taschereau, premier ministre de la Province de Québec, y dévoile deux plaques commémoratives données par la Commission des Monuments historiques, l'une sur la chapelle même de Ste-Anne, l'autre sur la maison natale du Cardinal Taschereau.

— Les agronomes canadiens entrent en congrès à Québec.

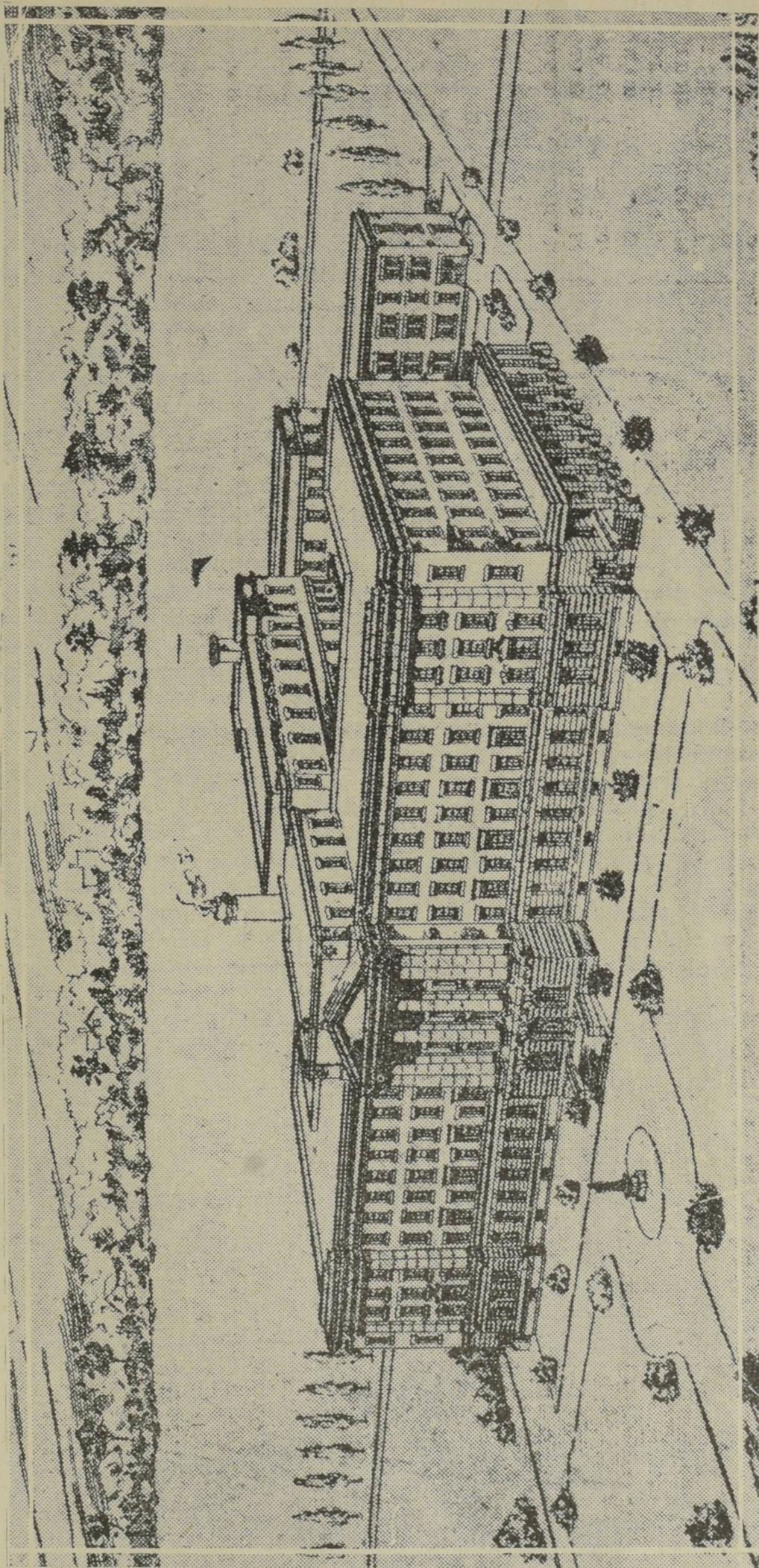
— L'École Supérieure de philosophie de l'Université Laval décerne son premier diplôme de docteur à M. Joseph Leblanc, un acadien, actuellement professeur à Philadelphie. C'est le second docteur en philosophie qu'admet l'Université Laval. Mgr Camille Roy a reçu le premier, en 1894, cette haute distinction.

12 — On apprend que le Conseil Privé de Londres vient de renvoyer l'appel des commissaires de l'école catholique de Tiny, Ontario. Le Conseil Privé a décidé que dans l'Ontario, les catholiques n'ont droit qu'à des écoles primaires. Ils doivent payer leur quote-part des contributions pour le soutien des écoles dites *High Schools et Collegiates institutes* neutres.

13 — Le Conseil des Ministres de Québec procède au choix de la Commission des Accidents du Travail. M. Robert Taschereau, avocat de Montréal, en est nommé président. Les autres commissaires sont : Mtre Simon Lapointe, C.R., de Québec, et M. O.-E. Sharpe, surintendant des Assurances pour le gouvernement provincial. Le secrétaire de la Commission sera M. O.-G. Molleur, de Montréal. Les aviseurs de la même Commission seront : M. Alphétus Mathieu, de Montréal, M. Thomas Poulin, de Québec, M. Thomas-A. McArthur, de Montréal, et M. Gaudiose Brousseau, de Québec.

14 — A l'Hôtel-Dieu de Montréal, décède Mgr L.-H. Cousineau, curé de St-Pascal Baylon, à l'âge de 72 ans. Le défunt fut quelques années supérieur du Séminaire de Ste-Thérèse.

15 — Mtre Roméo Langlais, C.R., est élu bâtonnier du Barreau de Québec, à la place de



VUE DU NOUVEAU COLLÈGE JEAN-DE-BRÉBEUF,
que les Jésuites font construire à la Côte-des-Neiges, Montréal.

Mtre Simon Lapointe, nommé récemment Commissaire au bureau des Accidents du Travail.

16 — Les travaux du Collège Jean-de-Brébeuf, nouvelle maison d'éducation que les Jésuites font construire à la Côte des Neiges, Montréal, avancent rapidement. On espère qu'on pourra y recevoir les élèves en septembre prochain.

18 — A la Salle des Promotions de l'Université Laval a lieu la collation des diplômes de fin d'année. Mgr le Recteur donne le diplôme de docteur à 45 médecins. M. l'abbé Rosario Benoit, professeur de physique à l'Université, y prononce l'éloge de feu l'abbé Henri Simard. Dans son rapport, Mgr Gosselin, recteur, annonce que l'Académie Commerciale de Québec a été affiliée à l'Université Laval.

20 — Un incendie se déclare dans le toit de l'École Polytechnique de Montréal et cause pour plusieurs milliers de piastres de dommages.

20 — Plus d'un millier d'anciens élèves du Collège de Lévis assistent à l'ouverture des fêtes commémorant le 75^e anniversaire de la fondation de leur Alma-Mater.

21 — Les fêtes se continuent à Lévis. Ce matin, S. G. Mgr J.-Alf. Langlois, évêque de Valleyfield, célèbre pontificalement dans l'église paroissiale et Mgr Joseph Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-Nord, prononce le sermon. Les fêtes se terminent ce midi par un banquet qui réunit tous les anciens élèves présents à cet anniversaire.

— Le Collège Bishop, de Lennoxville, accorde le diplôme de docteur en droit, *honoris causa*, à l'hon. Rodolphe Lemieux, président des

Communes du Canada, et à l'hon. sénateur Thomas Chapais.

— Les premiers voyageurs à faire le trajet de l'Abitibi à Québec en automobile arrivent en notre ville, après un trajet de plus de 800 milles. Cela veut dire que la route de colonisation : Makamik-Angliers d'une longueur de près de cent milles à travers la région minière de Rouyn, est désormais ouverte et passable.

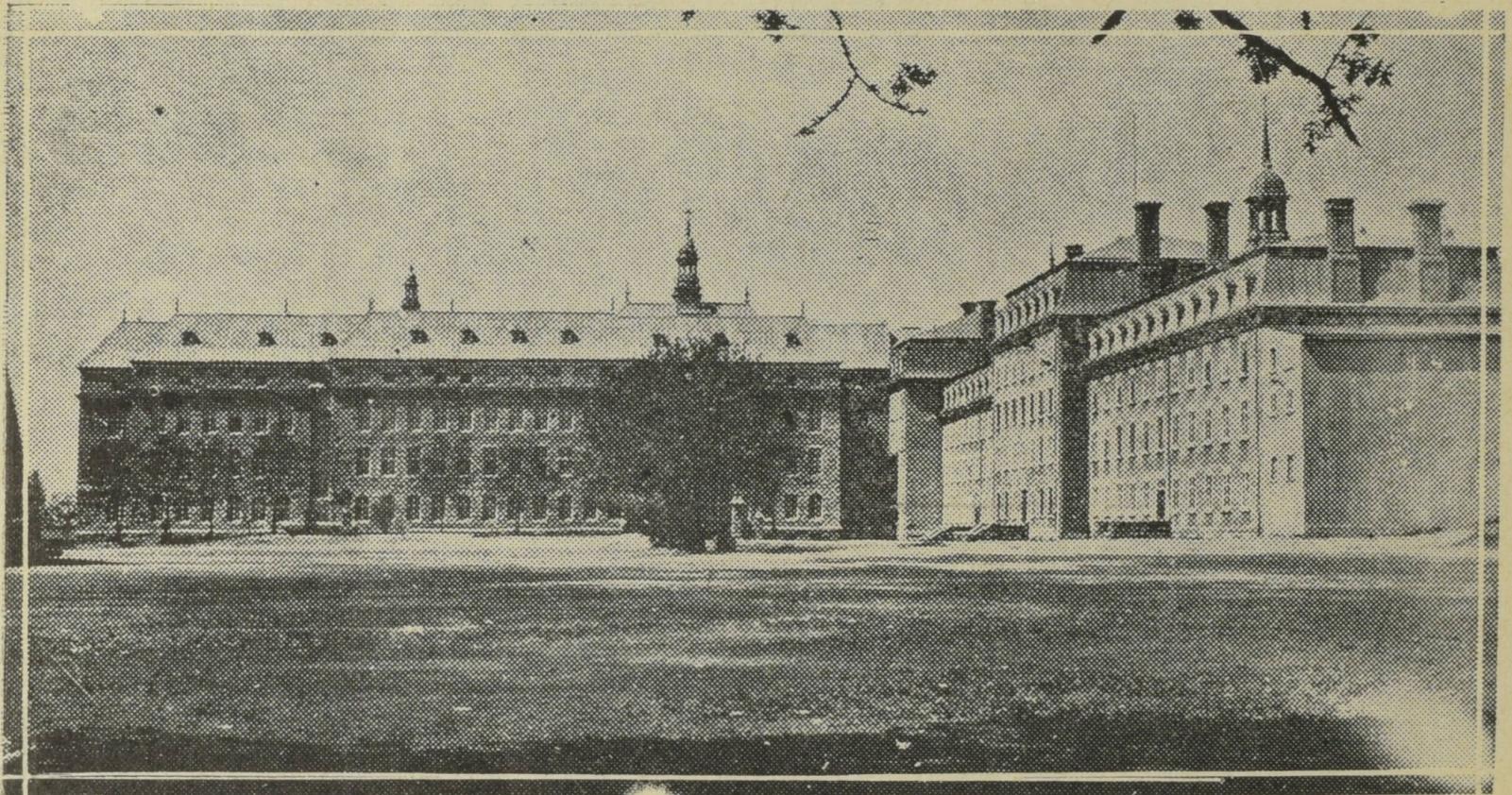
23 — Aujourd'hui commencent à l'Isle Verte Témiscouata, les fêtes qui marqueront le centenaire de cette paroisse. Le plus illustre enfant de l'Isle Verte, S. Ém. le Cardinal Rouleau, y assiste. Il remet à M. le chanoine J.-A. Verreau, curé de la paroisse centenaire, les insignes de Prélat de Sa Sainteté que Rome vient de lui accorder, et demain, il élèvera à la prêtrise deux enfants de la paroisse. Ces fêtes se termineront le lundi, 25 juin.

25 — A Québec, est chômée la fête de S.-Jean-Baptiste. Une belle procession, où figurent de nombreux chars allégoriques, se déroule dans les rues de la partie basse de Québec.

— Aujourd'hui, à bord du "Saint-Laurent" de la Canada Steamship Lines, s'ouvre la dixième convention de l'Union des Municipalités de la Province de Québec, sous la présidence de M. Joseph Beaubien, maire d'Outremont.

— L'aéroport du Cap de la Madeleine, qui a été béni par S. G. Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières, le samedi, 23 juin, est mis en service régulier aujourd'hui même par l'arrivée de l'aviatrice allemande Thea Rasche, avec son avion le "North Star".

26 — L'hon. Dr Tolmie, député fédéral de Victoria et ancien ministre à Ottawa, remet



VUE DU COLLÈGE DE LÉVIS

son mandat pour devenir chef du parti conservateur provincial en Colombie Britannique.

— S. G. Mgr G. Courchesne, évêque de Rimouski, nomme deux nouveaux chanoines titulaires de sa cathédrale : MM. les abbés David Michaud, curé de St-Octave de Métis, et Flavius D'Anjou, procureur du Séminaire diocésain.

— On vient de commencer à Pont-Viau, près Montréal, les travaux d'agrandissement du Séminaire des Missions Étrangères. On construira une chapelle et une aile nouvelle.

27 — L'Université Laval fait connaître les résultats du baccalauréat. Les premiers en Physique et en Rhétorique sont deux élèves du Collège de Ste-Anne de la Pocatière : M. Alphonse Asselin, qui conserve 76.1 sur 80, en Sciences, et M. André Lemay, qui obtient 88.4 sur 100, en Lettres. En Rhétorique M. Paul-Émile Gosselin, de Québec, conserve 28 points sur 30 en composition française, gagnant ainsi la médaille d'or du gouvernement français.

— Pour les collèges affiliés à l'Université de Montréal, le résultat vient aussi d'être connu. En Philosophie, le prix Collin est gagné par MM. Roland Desjardins, de Ste-Thérèse, et Jacques Trudel, de Montréal, ex-æquo. En Rhétorique, c'est M. Lucien Desmarais, du Collège de Montréal, qui remporte le prix Collin. M. Henri Boileau, de Joliette, gagne

le premier prix de composition française, une médaille d'or de la Confédération.

27 — Aux Trois-Rivières décède l'hon. Dr L.-P. Normand, ancien ministre dans le cabinet Meighen, à l'âge de 64 ans et 9 mois.

— Hier et aujourd'hui on célèbre à St-Charles de Bellechasse, le cinquantième anniversaire de la fondation du couvent de cette paroisse. Cette maison d'éducation est dirigée par les RR. Sœurs de la Charité.

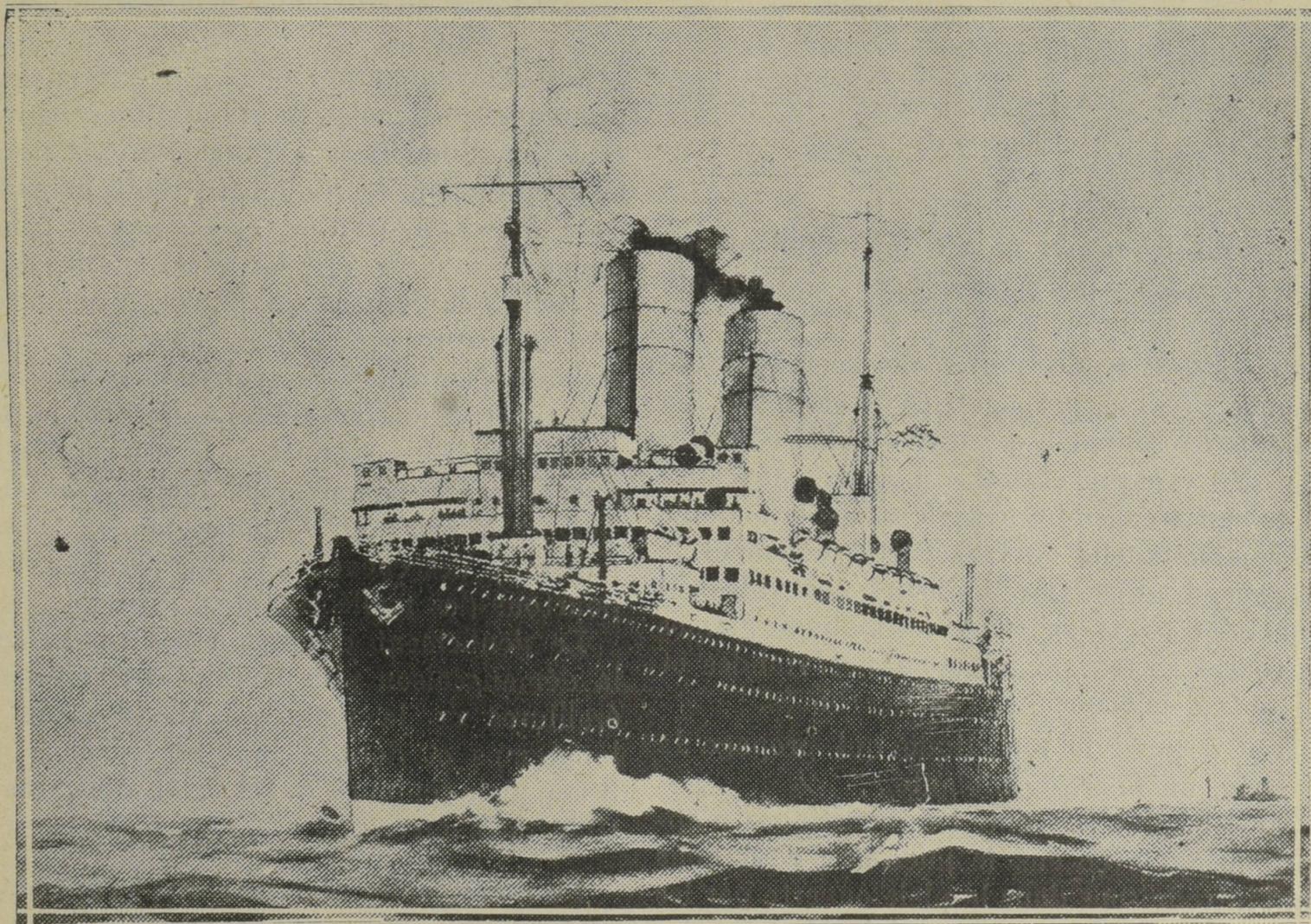
28 — On annonce que le gouvernement d'Ottawa paiera à l'automne, à même ses revenus, une échéance de près de 52 millions d'obligations de guerre.

— L'hon. M. Bennett, chef de l'opposition fédérale, en tournée politique à travers la province de Québec, arrive à Sherbrooke, où il est reçu triomphalement.

— Près de 600 Franco-Ontariens, dits pèlerins du "Souvenir", arrivent à Québec. Ils sont reçus par les autorités civiles à l'Hôtel de ville, et à l'Académie Commerciale où l'hon. M. Delâge les salue au nom du gouvernement provincial.

29 — A St-Joseph de Beauce s'ouvre le congrès eucharistique du diocèse de Québec. Ce congrès se terminera le 1er juillet par une grande procession du T.-Saint-Sacrement à travers les rues du village.

30 — *L'Événement* de Québec publie ce matin un numéro de cent pages.



LE "DUCHESS OF BEDFORD", le nouveau bateau du Pacifique Canadien.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

ET SES ENNEMIS.

LES MOUSTIQUES

QN ne peut appeler les moustiques une maladie, quoiqu'ils en causent parfois et de très graves ; mais ils n'en sont pas moins une nuisance, et sérieuse, pour la machine humaine, surtout à l'époque que nous traversons.

Tous ceux qui, à l'heure actuelle, ont à fréquenter les forêts ou les abords des lacs, en savent quelque chose. C'est l'époque où la truite, affamée par son jeûne relatif de l'hiver, est le plus vorace, et où les pêcheurs font les meilleures prises ; aussi fréquentent-ils en nombre les lacs et les rivières. Mais dans quel état nous reviennent-ils ? La figure le plus souvent tellement bouffie qu'on les dirait sortis d'un assaut de boxe ; et ils en ont pour des jours à se gratter, car si cela gonfle, cela démange aussi et cela brûle.

Les moustiques laissent des souvenirs qui durent.

* * *

Au vrai, les nôtres ne sont pas aussi redoutables que ceux des pays du sud, notamment de l'Afrique.

Qui n'a entendu parler de la redoutable mouche Tsé-Tsé, propagatrice de cette terrible maladie du sommeil, qui est en voie de dépeupler des cantons entiers du centre africain ? La tsé-tsé n'engendre pas elle-même la maladie du sommeil ; elle en transporte seulement le microbe, tout comme d'ailleurs nos vulgaires mouches d'été transportent les mauvais germes de toutes sortes qui infectent nos viandes et surtout le lait que boivent nos bébés.

Il y a aussi le moustique qui propage la malaria, ou fièvre tremblante.

Mais le plus souvent, les moustiques n'apportent pas avec eux le microbe ; c'est nous qui l'introduisons dans la plaie ouverte par les grattages répétés que nous faisons avec des

ongles pas du tout aseptiques. C'est là une complication qu'il ne faut pas perdre de vue. Assez souvent la plus vulgaire piqûre, insignifiante par elle-même, dégénère en abcès par infection secondaire, et peut rendre les gens impotents des jours et des semaines. Au lieu de s'en prendre alors uniquement aux moustiques, d'attribuer à l'un d'entre eux plus "venimeux" que les autres tout le mal, traitons-nous comme pour une infection ordinaire, et le mal cèdera vite.

* * *

Il n'en reste pas moins que le moustique est une bestiole bien désagréable.

Dans nos parages il y en a deux sortes principales, à qui je donnerai leur nom vulgaire : le brulôt et le maringouin, encore appelé cousin.

Le brûlot, ainsi nommé parce que sa pique provoque de la cuisson, est une mouche de la grosseur d'une tête d'épingle et qui ne fait en volant aucun bruit. Sa petite taille lui permet de s'introduire partout et de passer par les moindres fissures. Sa pique est aussi indolore de sorte que ce n'est qu'après son départ que l'on découvre son méfait, lorsque la partie atteinte commence à brûler, à gonfler et à démanger. L'instinct de la petite bête la porte à rechercher les endroits où la peau est la plus fine, par conséquent plus facile à entamer. Tel est le cas pour le pourtour des yeux, la naissance des cheveux, la saignée du bras, le pourtour des malléoles, etc.

Le gonflement diminue assez rapidement ; la démangeaison plus lentement ; ce sont les éraillures de la peau qui persistent le plus longtemps et dont il faut se méfier comme d'une plaie toujours ouverte, et donc susceptible de s'infecter.

Le maringouin, plus gros, haut sur patte et pourvu d'une trompe de grande dimension,

est aussi plus bruyant. Son vol s'accompagne d'une fanfare particulièrement désagréable à ceux qui le connaissent : dzz, dzz, dzzin. Il attaque brusquement car à peine posé sa piqure est faite, et même si on le chasse ou on l'écrase rapidement, les désagréments surviendront. Le gonflement est plus dût que celui produit par le brulôt, la démangeaison est aussi plus accentuée et dure plus longtemps.

* * *

D'où viennent cette démangeaison, ce gonflement ?

Tout simplement de ceci : Que le moustique, pour introduire sa trompe à travers la peau et sucer le sang qu'il convoite, distille un venin qui amollit l'épiderme, et facilite ainsi l'opération.

Ce venin est d'une extrême virulence. La quantité déversée dans chaque piqure est infinitésimale ; or, on sait les désordres qu'elle produit. Si le poison atteignait seulement quelques gouttes ordinaires, les effets seraient certainement désastreux.

* * *

Comment combattre ces malfaisantes bestioles ?

Il y a d'abord le moustiquaire, qui est resté la méthode de choix, pourvu que les mailles en soient suffisamment serrées.

On fait aussi usage d'un moyen plus commode, mais aussi plus désagréable avec les diverses pommades et huiles à base de pétrole, de citron, d'acide phénique, etc.

Un des meilleurs moyens de diminuer la démangeaison consiste à toucher les piqures avec une solution d'ammoniaque, de vinaigre ou de lait caillé.

"Vox populi,..." La popularité quasi universelle du Thé SALADA doit provenir de sa haute qualité. Vous ne sauriez donc trouver mieux que

LE THÉ
"SALADA" 277F

Mais une chose qu'il importe de ne pas oublier, c'est que chacune des piqures doit être considérée comme une plaie ordinaire, et mise à l'abri de l'infection secondaire possible.

LE VIEUX DOCTEUR.

Ayons un cœur d'enfant pour Dieu, un cœur de frère pour le prochain, un cœur de juge pour nous-même. C'est dans ce triple mouvement que le cœur du chrétien trouvera le sens, la forme et la règle de son activité.

Mgr BAUNARD.

AVIS IMPORTANT

POUR LES ÉTATS-UNIS

A PARTIR DU 10 MAI 1928

Nous avertissons tous nos lecteurs des États-Unis, qu'aucune personne (agence de collection ou collecteur particulier) n'est autorisée à percevoir des argents pour la revue "L'APÔTRE", soit pour abonnements nouveaux, soit pour renouvellements d'abonnements. Nous prions donc tous nos abonnés de traiter directement avec notre revue : L'APÔTRE, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Les maladies de l'enfance

CONJONCTIVITES ET KÉRATITES

LA confusion est fréquente entre conjonctivites et kératites ; elle provient de ce fait anatomique que la conjonctive et la cornée sont en rapport direct l'une avec l'autre, mais il ne s'ensuit pas pour cela que les deux affections se rencontrent simultan ement.

Elles ne sont, au contraire, nullement comparables, ni au point de vue des sympt omes ni au point de vue pronostic.

CONJONCTIVITES

La conjonctivite correspond strictement à l'inflammation de la conjonctive, c'est-à-dire de cette muqueuse extrêmement fine qui tapisse la face profonde des paup eres et forme à leur extrémité un repli ou cul-de-sac d'ailleurs plus profond en haut qu'en bas et où se cachent les corps étrangers.

On a coutume, dans le public, d'englober sous le nom de conjonctivite toute affection qui produit une rougeur de l'œil. C'est absolument faux, un œil rouge n'étant pas forcément un œil atteint de conjonctivite.

Dans bien des cas, il n'y a pas trace de conjonctivite, et cependant l'œil est très rouge, c'est que les inflammations de la cornée, de l'iris, des paup eres, etc., peuvent également déterminer de la rougeur de l'œil. Si donc un enfant présente de la rougeur de l'œil, méfiez-vous, ne dites pas immédiatement : " ce n'est rien, un peu de conjonctivite ", car bien des médecins, même instruits, s'y trompent ; appelez un médecin qualifié ou un spécialiste, qui, lui, verra si l'œil est rouge par suite de conjonctivite, iritis, kératite, blépharite, etc.

Le traitement, évidemment, diffère complètement suivant le diagnostic porté ; souvent un traitement d'urgence s'impose (en particulier lorsqu'il s'agit de glaucome), sous peine de troubles graves de la vision.

Ainsi donc, retenez qu'il n'existe pas de traitement omnibus pour soigner les yeux rouges, il n'existe pas de traitement applicable à tous les cas ; à chaque cas particulier convient un traitement spécial.

La conjonctivite est de beaucoup une des plus fréquentes parmi les affections des yeux.

Les causes qui la provoquent sont fort nombreuses ; généralement c'est une affection microbienne contagieuse, d'où la nécessité d'observer quelques précautions à l'occasion des pansements.

De tous les microbes, le gonococcus de Neisser est de beaucoup le plus dangereux ; c'est celui qui détermine la conjonctivite gonococcique des nouveau-nés, conjonctivite purulente

survenant dans les premiers jours qui suivent la naissance et qui, si elle n'est pas soignée, peut aboutir à la perte totale de la vision (une bonne partie d'aveugles le sont par conjonctivite gonococcique de l'enfance).

Le premier signe qui attire l'attention, c'est la rougeur de l'œil (au niveau de la conjonctive), principalement aux culs-de-sac, puis l'œil pleure et secrète, le matin le petit malade a les yeux collés, mais la vue n'est pas atteinte.

Des lavages de l'œil avec des solutions antiseptiques (du cyanure d'hydrargyre), des instillations de sels d'argent sont nécessaires sous peine de complications.

La cornée est proche de la conjonctive, et ce bain de pus pourrait à la longue occasionner des lésions infectieuses de la cornée, et même des ulcérations.

KÉRATITES

La kératite ou inflammation de la cornée est la grande complication des conjonctivites.

La cornée est une surface transparente dont le rôle est capital dans la vision pour la réception des rayons lumineux. Vienne le moindre dépoli sur cette surface qui doit être lisse et régulière comme une lentille, immédiatement la vue est troubl e, par suite de la déviation du faisceau lumineux. Cette membrane est si fragile que toute l'attention du médecin doit tendre à la sauvegarder, car la moindre lésion laisse généralement des traces. Quand on enlève soi-même un corps étranger, pas d'objets pointus, pas coups d'ongle, pas de collyres puissamment antiseptiques.

La cornée peut être atteinte soit à sa surface, on dit alors qu'il s'agit d'une kératite superficielle ; soit dans la profondeur, c'est alors une kératite parenchymateuse ou profonde.

La kératite s'accompagne également de rougeur de l'œil, mais cette rougeur est moins diffuse, non prédominante aux culs-de-sac, comme on le voit dans les conjonctivites, elle est surtout intense autour de la cornée, où l'on voit une infinité de petits vaisseaux rouges qui se concentrent comme les rayons d'une roue autour de la cornée.

L'œil pleure et cligne, l'enfant fuit la lumière et arrive au médecin les yeux clignotants ; il est souvent assez difficile de les faire ouvrir.

En regardant bien, on observe en un point de la cornée comme un petit bouton, c'est ce que l'on voit dans les kératites dites phlycténulaires de l'enfance, affection très fréquente chez l'enfant p le, ganglionnaire, porteur de croûtes du nez ou des lèvres (impétigo).

Par opposition à cette forme superficielle qui guérit avec un traitement bien conduit, signalons la kératite interstitielle, de nature beaucoup plus grave, et par la cause qui la provoque (maladie héréditaire du sang), et par la gravité de son pronostic. Non traitée, elle laisse subsister un trouble définitif de la vision.



Coin de l'ouvrier

L'ÉPARGNE, VERTU SOCIALE

NOUS reprendrons aujourd'hui, si vous le voulez bien, notre étude sur l'économie, interrompue le mois dernier.

Nous disposerons tout d'abord de l'objection que nous faisait une personne elle-même fort économe.

— Savez-vous, nous disait notre distingué interlocuteur, que si tout le monde pratiquait ce que vous prêchez, si chacun restreignait ses dépenses au strict nécessaire, ce serait le marasme dans le commerce et l'industrie. L'argent ne circulant plus, le corps économique en serait anémié et la société entière en souffrirait.

Nous pourrions répondre que le danger d'outrance en économie est plutôt illusoire. Seul un bien petit nombre d'hommes sauront jamais consentir les sacrifices qu'implique une sévère économie.

Mais nous irons plus loin, et nous dirons qu'en aucun cas une vertu ne peut devenir un mal, et l'économie est une vertu. Elle est vertu individuelle et vertu sociale.

Vertu individuelle, parce qu'elle est pour l'homme la meilleure discipline et lui assure avec l'indépendance la liberté de ses actions. L'épargne accumulée enlève, en effet, les inquiétudes du lendemain et met à l'abri des subordinationnements humiliants.

Vertu sociale, parce que sans elle il n'y a pas de capital, et que sans capital il n'y a ni grande œuvre, ni progrès. Plus l'armée des prévoyants sera nombreuse, plus la nation aura d'influence. Les prévoyants sont à la base de toutes les grosses entreprises : c'est leur épargne accumulée et totalisée qui constitue les millions nécessaires à la création des voies ferrées et des usines. Ils payent les ingénieurs, les architectes, les inventeurs, les artistes ; ils soutiennent l'Église et ses œuvres ; ils sont l'âme de toutes les sociétés, ils sont le levier de toutes les réalisations.

Développez donc de bonne heure en vous ce goût de l'épargne, économisez dès vos premiers gains. Ne prêtez point l'oreille à ceux qui disent que l'argent, c'est fait pour rouler : ils vous entraîneraient à votre perte. Écoutez plutôt ceux qui vous disent que seul l'argent bien gagné et économisé peut vous assurer la paix et un bonheur relatif. Prélevez peu d'abord, afin que votre nécessaire n'en souffre point — il ne faut jamais verser dans l'avarice — puis augmentez graduellement la part économisée en la proportionnant à l'accroissement de vos ressources. — (La plupart pratiquent tout le contraire : ils augmentent leurs dépenses à mesure qu'augmentent leurs revenus. Ceux-là ne connaîtront jamais l'indépendance.) — Commencez par la tire-lire et continuez par le livret d'épargne. Un paquet de cigarettes de moins aujourd'hui, un autre demain, c'est peu ; mais ces quelques sous accumulés durant des mois, des années, formeront bientôt un petit capital, auquel viendra se joindre des intérêts capitalisés. Je cite comme exemple d'économie possible la cigarette parce que je sais qu'un grand nombre de jeunes ouvriers en font un abus, mais il y a bien d'autres dépenses inutiles que vous pourriez rogner. Faites votre examen de conscience, et je suis sûr que vous n'aurez pas de misère à en trouver si vous voulez être honnête avec vous-même.

La privation vous sera d'abord désagréable, je ne l'ignore pas ; vos goûts, vos habitudes, gênés dans leur manifestation, vous suggéreront des idées de rébellion ; n'écoutez pas ces mauvaises raisons intérieures, mais persévérez dans vos bonnes résolutions, en y mettant, s'il le faut, de l'entêtement et de l'orgueil. Assignez un but à vos futures économies : l'achat d'une valeur ou un placement quelconque. Apportez dans ce choix la prudence qui ne doit jamais vous abandonner. Ne cherchez pas à grossir trop vite votre capital, ne courez pas après des intérêts exagérés ou des plus-values considérables, vous

vous exposeriez à d'amers déboires, à la perte, peut-être complète, de vos économies. Rangez-vous du côté des gens sensés qui demandent aux affaires tout ce qu'elles peuvent donner de raisonnable, mais rien de plus. Vous ne serez pas ainsi la victime de débâcles soudaines — comme celle qu'on a vu récemment aux Bourses de New-York et de Montréal, — qui découragent les meilleures volontés et font douter des vertus de l'effort.

A propos de Bourse, je me rappelle qu'il y a quelques années une véritable fièvre de spéculation et d'agiotage s'était emparée de la société québécoise.

Pendant un temps, tout alla pour le mieux, on ne rencontrait par les rues que des figures réjouies.

— J'ai gagné tant aujourd'hui, et toi?...

Quelques-uns, les plus prudents, se retirèrent à temps du jeu; d'autres, timorés, n'y allaient que de mises légères; mais les plus audacieux s'engagèrent à fond.

Ce qui devait fatalement arriver se produisit un jour: Crac! dégringolade sur toute la ligne. Des fortunes solidement assises en furent ébranlées; quelques-uns furent complètement

ruinés, deux ou trois en perdirent la raison et un malheureux, découragé, réduit au désespoir, mit fin à ses jours. C'est de l'histoire cela.

Ne jouez donc jamais à la Bourse dans l'espoir de grossir plus vite vos économies. C'est un jeu dangereux, dans lequel les gros finissent toujours par manger les petits.

Ayez la patience d'attendre que le prélèvement hebdomadaire sur votre salaire forme un petit capital. C'est dur pour commencer, mais une fois l'habitude prise, ça va tout seul. L'épargne passera dans vos mœurs, deviendra pour vous une obligation toute naturelle, et les satisfactions qu'elle vous procurera, en élargissant le champ de votre ambition et de vos espoirs, fortifieront votre travail, ennobleront vos efforts, vous grandiront dans votre propre estime.

L'épargne rend assez tôt un homme libre des soucis matériels; elle en fait un citoyen utile aux siens et à la société.

Du dollar que vous économiserez demain sortira peut-être la petite fortune que vous rêvez de posséder un jour.

Pierre LÉPINE.

L'ÉCOLE CANADIENNE

REVUE PÉDAGOGIQUE

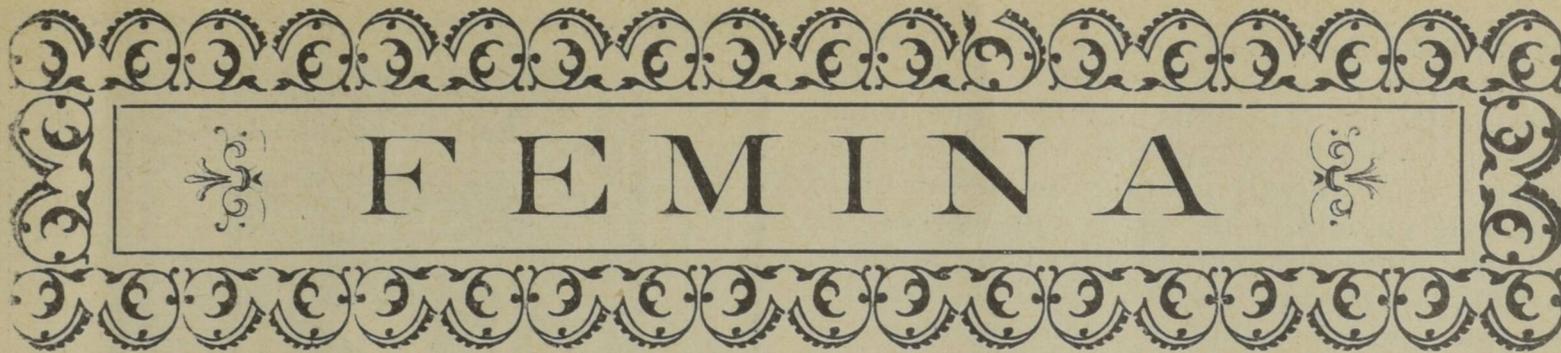
SOMMAIRE DE MARS

1 — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU	
COURS PRIMAIRE Mère Sainte-Anne-Marie, C. N.-D.	
111 — PROGRAMME MENSUEL :	
RELIGION.....	Eugène Achard
FRANÇAIS :	
Cours préparatoire et inférieur.....	Eugène Achard
Cours moyen.....	Émile Girardin
Cours supérieur.....	A. Thibault
Cours complémentaire.....	Wilfrid DuCap
LA REDACTION par l'image.....	Eugène Achard
UNE CHANSON par mois (<i>L'amitié</i>).	
LA LEÇON D'ANGLAIS.	
ARITHMÉTIQUE :	
Cours préparatoire, inférieur et moyen.....	Eugène Achard
Cours supérieur.....	Roch Pinsonneault
Cours complémentaire.....	Jules Chrusten
LE CALCUL RAPIDE.....	Eugène Achard

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

Pour tout renseignement s'adresser au :

DIRECTEUR, M. EUGÈNE ACHARD,
143, Villeneuve-Ouest, Montréal



FEMINA

Les anges par nos campagnes...

UNE vieille légende du pays d'Auvergne nous rapporte la fantaisie suivante : Il y a de cela bien longtemps, une jeune femme dont le mari avait été tué à la guerre, habitait avec ses beaux-parents une ferme isolée, loin dans les montagnes. La maison tout entourée de rosiers grimpants ressemblait à un joyau d'émeraude que la forêt de sapins enveloppait de tous côtés.

Soit par les clairs matins du printemps, les jours hâtifs de l'été ou les aubes tardives de l'automne, la jeune femme descendait au bourg portant sur sa tête, la cruche contenant le lait de ses vaches. Elle allait de son pas actif vers les maisons du village, il lui fallait partir au point du jour, faire une longue route, longer les torrents, traverser les bois et souvent elle arrivait devant la première maison de ses clients avant que les volets fussent ouverts.

Par les jours de pluie, la route lui semblait longue à n'en plus finir, les matins radieux lui infusaient une joie et une force nouvelles.

— N'êtes-vous pas fatiguée, Henriette, de votre longue course ? N'avez-vous pas peur en descendant la montagne ? ...

— Oh non ! je ne pense pas à la peur ...

— Mais vous partez de la maison il est presque nuit encore ...

— Mais non, monsieur, je ne pars qu'à l'Angélus, quand les cloches ont sonné les Anges sont par nos chemins, il ne m'arrivera aucun mal ...

Foi naïve et charmante ! Heureux sont ceux qui te possèdent !

Au début des vacances, alors que nos pensionnats, ces maisons isolées des bruits de la foule, vont remettre à leurs familles toute une

pléiade de jeunes filles et d'enfants, cette légende ancienne m'est revenue.

A l'instar de cette paysanne à la foi sereine et suave, ayons confiance que les Anges se trouvent comme autrefois sur nos chemins. Qu'ils protègent et gardent nos enfants de tous les périls, de tous les malheurs spirituels et temporels. Que chaque jour des vacances soit un jour béni, un jour de repos.

Malgré les fatigues de la route, la chaleur du jour et les misères quotidiennes qui peuvent venir aux enfants même quand ils sont en vacances, leurs célestes défenseurs les aideront. Bravement ceux qui font aujourd'hui notre joie et notre orgueil demeureront sains et bons parce que à l'aurore du jour, les Anges seront sur leur chemin pour les protéger et les guider.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

AMITIÉ.— Les amies de nos amies sont nos amies, nous leur faisons toujours l'accueil le plus cordial. . . Votre marraine m'est une amie très précieuse que j'estime et vénère de plus en plus. . .

Je ne connais pas votre village mais vous le dessinez sous des couleurs si enthousiastes que je l'aime un peu pour lui-même et beaucoup parce qu'il est votre chez-vous.

Au moment où l'on parle tant de rapatriement, je partage vos appréhensions et la peine que vous ressentez du départ de votre frère. Souhaitons pour son bonheur qu'il endure un peu de misère à l'étranger. . . il en reviendra bientôt plus fidèle à la terre et mieux disposé envers les siens.

Votre babil m'intéresse, en n'osant pas m'écrire, vous m'auriez privée d'un grand plaisir, ce qui n'eut pas été gentil. . .

CLAIRE.— Vous êtes la bienvenue et je souhaite que vous veniez souvent me parler de

vos petits enfants. L'éducation d'un enfant est en effet une science très délicate et d'autant plus qu'elle est le premier devoir d'une bonne maman. Veiller sur l'âme d'un enfant, en faire un être droit, loyal, un être de devoir et de bonté, de volonté et de force, voilà certes une tâche sublime, belle entre toutes et je souhaite que vous ayez toujours le bel enthousiasme et l'énergie qui vous animent en ce moment. Vous savez aimer et vouloir, vous aurez le succès, je vous félicite de grand cœur de si bien comprendre votre devoir et de le remplir toujours "Jusqu'au bout"... Il y en a tant de nos jeunes mamans qui trouvent la tâche trop onéreuse.

Toute mon amitié et des caresses à vos petits.

HERESA.— Je vous remercie d'avoir pensé à moi au cours de votre joli voyage. Je vous envie... mais je ne désespère pas de passer un jour aux endroits que vous visitez aujourd'hui. Je vous remercie pour l'aimable souvenir.

FRAGILE.— Je vous remercie pour les deux jolis "clairs de lune" et les pensées si délicatement exprimées. Vous avez, je crois, la bonne manière de vous faire aimer de votre entourage et je ne doute pas que des affections très fortes et sincères se fassent un plaisir de travailler à votre bonheur.

L'article paraîtra probablement. Ils restent à la direction de la revue ; c'est peut-être l'abondance de matières qui est cause de ce retard.

Vous dirais-je que vos jolis billets sont toujours les bienvenus?...

Jeanne LE FRANC.

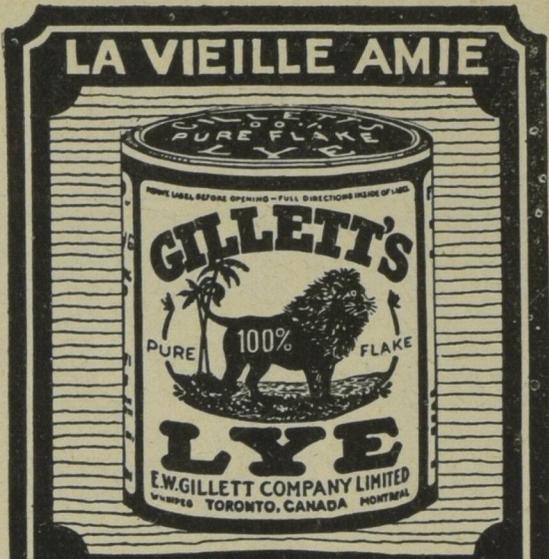
La femme, la mode, les mœurs

Femme aux cheveux coupés, comme vous étiez belle,
Avant qu'un coiffeur inhumain,
Invoquant les décrets d'une mode nouvelle,
— Mais poussé par l'appât du gain —
Osât porter sur vous une main criminelle
Et abattre, cruel affront,
D'un ciseau meurtrier la couronne immortelle
Dont s'auréolait votre front !

Nous ne verrons donc plus ni les nattes tombantes
De la fillette en pension,
Ni les chignons jolis dont la grâce savante
Forçait notre admiration
Adieu les plats bandeaux ! adieu les mèches folles
Qui papillonnaient au soleil !
Et les riches toisons tombant sur les épaules
En flots d'ébène ou de vermeil !

Femme au visage peint, comme vous étiez belle,
Avant d'avoir terni sous des couches de fard,
De votre front si pur la fraîcheur naturelle,
Et le charme prenant de votre doux regard !
Quand on a dix-huit ans, qu'on est jeune et jolie,
A-t-on vraiment besoin de poudre et de couleurs ?
N'enfermerait-on pas, comme atteint de folie,
L'insensé qui voudrait recolorer les fleurs ?
Et quand l'âge est venu, croyez-vous, pauvres femmes,
Qu'en mettant du carmin vous vous rajeunissez,

LA VIEILLE AMIE



Employez la Lessive Gillett
**POUR FAIRE VOTRE
SAVON**
et pour tout nettoyage et
DESINFECTANT

*La Lessive Gillett protège
votre santé et économise
votre argent.*

Croyez-vous que vos yeux retrouveront leurs flammes,
A l'aide du crayon dont vous les noircissez ?
Non, non, sachez-le bien, vous ne trompez personne.
Respectez la beauté du corps que Dieu vous donne,
En la dénaturant, ne la profanez pas !
Oui, belle vous étiez ; tout dans votre tenue
Respirait la décence et le respect de soi !
Mais aujourd'hui, partout, au salon, dans la rue,
La mode est souveraine et le sans gêne est roi.
Détrônant la pudeur, la nudité fait rage
Et votre corps n'est plus qu'un savant étalage,
Dévoilant au regard de tous,
Des choses que jadis les femmes et les mères,
De l'honneur du foyer, gardiennes sévères,
Savaient cacher d'un soin jaloux.

Quand donc viendra le jour, femmes et jeunes filles,
Où méprisant enfin la mode et ses lois
Vous ferez refluer au sein de vos familles
La grâce, le bon ton et les mœurs d'autrefois.
Quand donc viendra le jour où le corps de la femme,
Revêtu d'oripeaux grossiers et indécents,
Cessera d'être offert, comme objet de réclame,
Dans tous nos magasins, aux regards des passants ?
Quand ne verrons-nous plus défilé sur la scène
Ces exhibitions de femmes sans pudeur,
Dont les gestes lascifs et la tenue obscène
Offensent la morale et soulèvent les cœurs ?

Mesdames, il est temps d'arrêter ce scandale !
Hâtez-vous de montrer au monde impatient
Que votre corps n'est pas une enseigne vénale,
Un mannequin chargé d'attirer le client.
Rejetez en un mot ce honteux esclavage
Sous lequel vous vivez depuis un si long temps,
Et songez qu'en sauvant votre corps de l'outrage
Vous sauverez aussi l'âme de vos enfants !

(Le Messager)

X X X

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUIN

DEVINETTE

La scie.

MÉTAGRAME

Fable
Table
Sable
Gable

QUESTION LITTÉRAIRE

Jean-Baptiste Rousseau qui, dit-on, rougissait d'avoir un père savetier, ayant pris le pseudonyme de *Verniettes*, ses ennemis en tirèrent l'anagramme : *Tu te renies*.

RÉBUS

Les petits esprits sont blessés à propos de rien.

Mot-à-mot : Les petits S pris — son — blé — C — A P rôl — peau — deux riens.

A trouvé des réponses partielles : Mlle Jeannette Martin, garde-malade, Mastai, P. Q.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Blanche Deschênes, 101½, Chemin Ste-Foy, Québec ; M. Chs-Eug. Bellavance, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; M. J.-E. Robitaille, 22, rue de l'Église, Québec ; M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; M. Chs-Henri Dufresne, 391, rue Richardson, Québec ; Mlle Yvonne Deschênes, 103, Chemin Ste-Foy, Québec ; R. Fr. Antoine, 262, rue St-

François, Québec ; M. Georges Monier, 82, rue du Roi, Québec ; Louis-Robert Wagner, 4, rue Ferland, Québec.

Les noms suivants sont sortis de l'urne : MM. Chs-Henri Dufresne, et Chs-Eugène Bellavance.

JEUX D'ESPRIT N° 110

DEVINETTES

1° Quels sont les hommes qui vivent dans une parfaite harmonie ?

(Il y a un jeu de mot dans la réponse).

2° Qui me nomme me rompt.

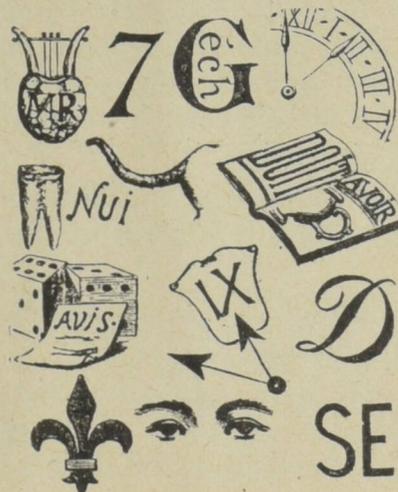
DOUBLE ACROSTICHE

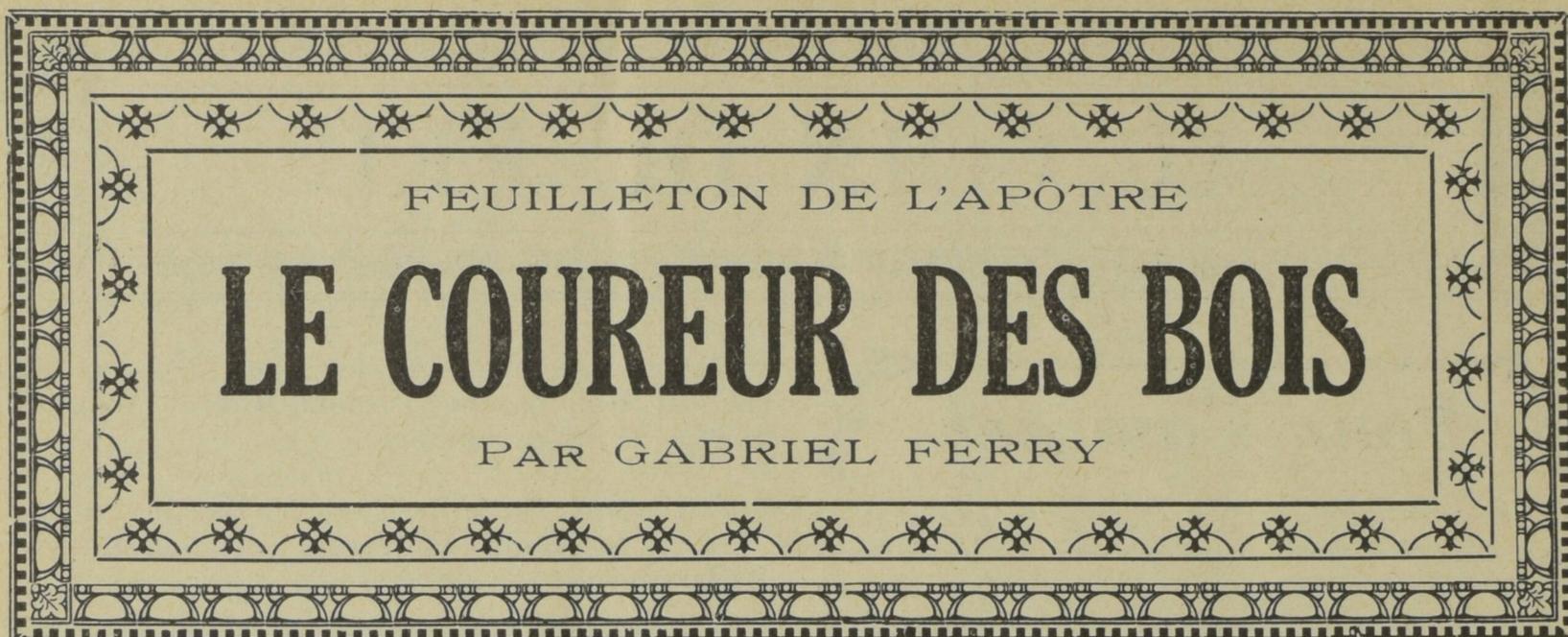
* L E U *
* O M P *
* T L A *
* I M E *
* A N D *
* G I D *

CHARADE

Mon premier, déchirant le sol,
Prépare la moisson future,
Je me dilate sans mesure
Le second en voyant Guignol.
Mon tout était un homme sage,
Si sage qu'on en fut jaloux,
Et qu'il périt par un breuvage
Préparé de la main des fous.

RÉBUS





11

CHAPITRE XIV

LA PASSE-ÉTROITE

De temps en temps, à l'aide des branches enflammées du cèdre, le Canadien examinait attentivement le fleuve à l'arrière du canot, tandis que, sur l'avant, le brasier continuait à en guider la marche.

La clarté rougeâtre que répandait le foyer donnait aux Indiens l'aspect fantastique de statues de bronze encore incandescent ; sur les rives on voyait les arbres, témoins silencieux du passage des navigateurs, surgir et disparaître tour à tour comme des fantômes, les uns avec leurs guirlandes de mousse balancées par la brise, les autres avec leurs lianes entrelacées, tandis que, dans la zone lumineuse du foyer, les branches et les troncs dont la rivière était couverte semblaient flotter dans une mer de feu.

C'était l'heure où tout dort dans les bois, les bêtes féroces après leur chasse de nuit, les animaux timides avant de secouer le sommeil à l'approche du matin, et où le hibou, le premier des oiseaux qui salue l'aube du jour, est encore engourdi dans le creux des arbres morts. Le silence profond de la nature assoupie n'était troublé que par le bruit monotone des avirons qui fendaient les eaux du fleuve.

Un lugubre incident vint encore ajouter à la sombre majesté de ces heures solennelles.

Étendu au fond du canot, le Comanche blessé, jusqu'alors resté sans mouvement, commença de jeter de temps à autre un gémissement sourd, comme si l'âme luttait contre les derniers liens qui l'attachaient au corps.

— Wah-Hi-Ta entend la voix de ses pères, murmura l'Indien en s'agitant faiblement au fond de la barque.

— Que lui disent-ils ? demanda Rayon-Brûlant en cessant un instant de ramer.

— De chanter son chant de mort, répondit le Comanche. Mais Wah-Hi-Ta n'en a plus la force ; puis ces voix l'appellent et lui disent de venir.

— Rayon-Brûlant chantera pour Wah-Hi-Ta, dit doucement le jeune chef, dont la voix était retentissante dans la bataille ; mais il chante comme on chante sur le sentier du sang.

Alors il fit entendre sur un ton bas et voilé une espèce de mélodie plaintive qu'accompagnait en cadence le bruissement des avirons. Ce chant mortuaire, où se trouvaient mêlés tous les hauts faits qui signalent la prudence et l'audace d'un guerrier des Prairies, soit dans les chasses aux bisons et animaux féroces, soit dans les hasards de la guerre, empruntait au silence de la nuit une harmonie plus triste encore.

Les chasseurs blancs ne le comprenaient pas en entier ; mais ce chant funèbre éveillait dans le cœur du Canadien de douloureuses et mélancoliques réflexions. Son jeune Fabian trouverait-il un ami pour adoucir ainsi ses derniers moments ? Plus d'une fois, ces pensées amenèrent dans les yeux de Bois-Rosé des pleurs silencieux qu'il se détournait pour cacher.

Pendant ce temps, le canot promenait toujours sur le cours du fleuve et sur les deux rives les reflets rougeâtres de son foyer, qui commençait déjà à jeter un éclat moins vif, et le coureur des bois oubliait, comme Pepe, de scruter les eaux assombries derrière eux.

La clarté du brasier expirait lentement, quand le jeune chef cessa de chanter ; la nuit reprit son majestueux silence.

Il semblait que l'Indien n'avait attendu que ce moment pour dire adieu à la vie. Un dernier mouvement convulsif annonça qu'elle n'allait pas tarder à l'abandonner.

— Wah-Hi-Ta est content, murmura-t-il de nouveau, il a répondu par la bouche d'un ami à la voix de ses pères.

— Il ne sera plus longtemps un obstacle à la marche de ses frères ; Rayon-Brûlant portera là-bas (l'Indien paraissait désigner l'emplacement de son village) la nouvelle de la mort qu'un guerrier a trouvée sur le sentier de la guerre.

En prononçant ces mots, si bas qu'on put à peine les entendre, l'Indien expira dans les bras du jeune chef. Le canot continua encore sa marche pendant quelques instants ; puis, quand il fut hors de doute que le dernier souffle de la vie était venu expirer sur les lèvres de Wah-Hi-Ta, les rameurs firent aborder l'embarcation à l'une des rives.

Deux des Indiens descendirent à terre, la couverture de laine du mort à la main, et quand elle fut remplie de pierres pesantes, quand la provision de bois sec se fut renouvelée, le canot reprit sa marche.

Revêtu alors de son manteau, Wah-Hi-Ta fut soigneusement enveloppé dans la couverture et livré aux eaux du fleuve, pour dérober son corps à toute profanation.

Le foyer ranimé jeta une clarté plus vive ; le cercle de lumière s'élargit, et les restes du guerrier s'enfoncèrent dans une nappe d'eau lumineuse qui se referma sur eux.

— Le Grand-Esprit a reçu l'âme d'un brave, dit Rayon-Brûlant ; son corps est à l'abri des outrages des chiens apâches. Marchons.

Le canot, sous une impulsion plus rapide, traça un large sillon et effaça le bouillonnement des eaux au-dessus de la tombe humide à laquelle le pieux dépôt venait d'être confié.

Après un moment de profond silence :

— Comanche, dit Bois-Rosé au jeune chef, passez-moi une de ces branches allumées, j'ai besoin de m'assurer que mes yeux ne me trompent pas. Il me semble voir flotter derrière nous plus d'arbres que nous n'en avons évités.

Rayon-Brûlant prit dans le brasier un tison ardent et le tendit au Canadien, qui se tourna pour jeter un regard sur la surface du fleuve à l'arrière du canot.

Un soupçon parut frapper le coureur des bois.

— Par tous les saints de la légende ! s'écria-t-il, il est impossible que nous ayons pu traverser la forêt qui flotte derrière nous. C'est moi qui vous le dis, des mains indiennes ont seules pu encombrer ainsi le cours du fleuve. Ces arbres n'ont jamais été devant le canot qui nous porte.

A quelque distance, en effet, derrière l'embarcation, la rivière semblait littéralement hérissée de branches et de troncs d'arbres qu'on voyait à la clarté de la flamme.

— C'est étrange ! ajouta Gayferos.

— Non, ce n'est pas étrange pour un homme qui connaît toutes les ruses dont les Indiens sont capables, répondit Bois-Rosé : demandez plutôt à Pepe.

Pepe examinait aussi le cours de la rivière à l'arrière du canot, et, comme à Bois-Rosé, il lui sembla matériellement impossible que leur fragile embarcation eût pu, sans se déchirer, traverser cette masse flottant de troncs d'arbres et de branches entremêlés.

— Je suis de votre avis, s'écria l'Espagnol, ce sont les mains de ces coquins qui ont dû livrer au cours de l'eau tous les arbres morts qu'ils auront trouvé sur les rives. C'est probablement pendant le temps que nous avons mis pied à terre que les

arbres ont dérivé ainsi derrière nous. Cela prouverait que les diables rouges, soit dit sans vous offenser, Comanche, ont l'intention de nous attaquer en aval, et qu'ils veulent nous couper la retraite en amont.

L'opinion de Pepe, qui n'était que trop vraisemblable, ne trouva de contradiction ni chez Bois-Rosé ni chez le jeune Comanche. Il paraissait certain que les Indiens avaient pris l'avance pour s'embusquer dans les bois en avant du canot ; dès lors la route par terre devenait moins dangereuse que par eau : il fut donc résolu qu'on cesserait de naviguer et qu'on ferait un large détour à travers les bois pour éviter l'attaque qui semblait imminente en continuant à suivre le cours de la rivière.

La barque de cuir fut encore une fois tirée de l'eau et portée au milieu d'un épais massif d'arbres, sous les basses branches desquels elle fut soigneusement cachée avec toutes les précautions usitées chez les Indiens. Les voyageurs ne prirent des munitions de guerre et des provisions de bouche que ce que chacun pouvait emporter sans gêner sa marche ; le reste fut déposé dans un fourré presque impénétrable.

— Vous qui avez déjà parcouru ces solitudes, dit le Canadien à Rayon-Brûlant, vous serez notre guide ; votre jeune tête a toute l'expérience d'un homme dont la chevelure a grisonné sur le sentier de la guerre, et nous nous en rapportons complètement à vous.

— A la distance que pourrait d'ici franchir un élan sans reprendre haleine, répondit le jeune guerrier, nous trouverons un endroit si resserré entre les deux rives, que le fleuve semble couler sous une voûte. C'est ce qu'on nomme la Passe-Etroite. Si les Indiens sont quelque part à nous attendre, ce ne peut être que là.

Le Comanche, après s'être un instant orienté s'avança le premier d'un pas ferme, escorté des deux guerriers de sa nation et des trois blancs qui venaient ensuite.

Les rayons obliques de la lune à travers les arbres éclairaient suffisamment pour rendre la marche des voyageurs aussi rapide que le permettait la prudence. Il était nécessaire, en effet, de faire des haltes répétées pour interroger de l'œil et de l'oreille le silence et la profondeur des bois, où des éclaireurs ennemis pouvaient être disséminés. Ce n'était donc qu'après ces temps d'arrêt que la petite troupe reprenait sa marche interrompue.

Parfois aussi les mousses parasites des cèdres et les longues tiges de la vigne vierge s'enchevêtraient si étroitement dans les branches des arbres et autour de leurs troncs, qu'elles obstruaient le passage et forçaient à faire de longs détours ; il fallait ensuite s'arrêter pour s'orienter de nouveau, afin de ne pas trop s'éloigner de la rivière.

Au bout d'une heure environ, pendant laquelle les voyageurs n'avaient pas fait beaucoup de chemin, en raison de tous ces obstacles, quelques bouffées d'air plus frais, qui arrivaient de temps à autre à travers les arbres, annoncèrent que le fleuve n'était plus loin. Bientôt, en écoutant attentivement, on

put entendre le grondement sourd des eaux resserrées dans le passage étroit que leur laissait le rapprochement des rives.

Alors l'Indien fit suivre à la petite troupe une ligne droite, en ayant soin de prêter la joue de distance en distance au souffle du vent humide et l'oreille au bruit des eaux, pour ne pas dévier de la direction qu'il indiquait.

Quand le jeune Comanche eut marché quelque temps ainsi, il cessa d'interroger les fraîches émanations de la rivière, pour chercher des traces au milieu des larges plaques de lumière blanche que la lune laissait tomber sur l'herbe et sur les feuilles sèches du sol.

Marchant quand il reprenait sa marche, s'arrêtant quand il s'arrêtait, les trois chasseurs suivaient silencieusement tous les mouvements de leur guide. Le Canadien surtout considérait avec un plaisir mélancolique ce jeune guerrier dont l'âge et la taille lui rappelaient Fabian, tantôt droit, tantôt courbé sur le sol, et semblait appeler à son aide, pour percer les mystères, des bois muets, tour à tour l'instinct de l'animal et la haute intelligence du raisonnement humain.

— Ce jeune garçon sera un jour quelque chef puissant dans sa peuplade, disait Bois-Rosé à Pepe. Voyez, il est sur le chemin sanglant, et cependant rien ne saurait troubler le calme de ses yeux et la lucidité de son jugement. Eh bien, Rayon-Brûlant, continua le Canadien en s'adressant au Comanche, trouvez-vous les traces que vous cherchez ?

— Voyez, répondit Rayon-Brûlant en montrant quelques feuilles sèches brillant aux rayons de la lune, mes guerriers ont passé par ici ; peut-être ne sont-ils plus éloignés de nous. Ce pied a marqué sa trace quand la rosée de la nuit avait déjà ramolli le sol.

— Et qui nous dit que ce soit la trace d'un de vos guerriers ?

— Que l'Aigle ce baisse, et il verra qu'il manque le pouce du pied à cette empreinte.

— Il a, parbleu ! raison, dit Pepe en se baissant, et je suis honteux de ne pas l'avoir vu plus tôt.

D'autres traces, retrouvées après quelques instants, confirmèrent la conjecture du Comanche. Bientôt celui-ci fit faire halte à la petite troupe, et s'éloigna, suivi de ses deux compagnons, en priant les chasseurs blancs de les attendre pendant qu'ils iraient pousser plus loin une reconnaissance.

Les Indiens se dispersèrent bientôt derrière les arbres, marchand avec tant de précaution et de légèreté que pas un frémissement de feuille, imperceptible même comme celui que fait entendre l'iguane en se jouant dans un rayon de la lune sur la mousse, pas un craquement de buissons ne vint se mêler aux soupirs de la brise de nuit.

Les trois chasseurs attendirent au milieu du plus profond silence le retour de leurs alliés, et Bois-Rosé, appuyé contre le tronc moussu d'un hêtre, l'esprit agité de pensées mélancoliques, se garda bien de troubler le calme en harmonie avec sa

tristesse. Un rayon de la lune tombait sur sa figure et laissait voir sur sa rude physionomie l'empreinte des soucis dont il était rongé depuis la perte de Fabian. Le Canadien calculait avec angoisse toutes les chances fatales qui semblaient se multiplier sous ses pas.

Le chasseur espagnol se rapprocha de lui, et d'une voix qu'il mit à l'unisson de la faible brise dont le souffle agitait le feuillage des arbres :

— Main-Rouge et Sang-Mêlé n'ont qu'à bien se tenir sur leurs gardes, dit-il ; car ce jeune gaillard comanche est un ennemi redoutable qui, en supposant même qu'il n'eût pas pour alliés deux chasseurs dont l'expérience et le courage ne sont pas à dédaigner, j'ose le dire, leur donnera du fil à retordre. Vous me direz à cela que les deux chasseurs en question ont déjà succombé deux fois devant ces damnés pirates des Prairies ; mais corbleu ! . . .

— Je ne vous dirai pas cela, Pepe ; le sort des armes est changeant, et, quelque terribles que puissent être les deux hommes que vous désignez, je ne craindrai jamais de me mesurer de nouveau avec eux. Si nous n'avions à tirer du mépris qu'une vengeance personnelle dont l'échéance ne fût pas à une heure près, vous me verriez les suivre à la piste des mois entiers sans faiblir ; mais les jours de Fabian, que dis-je, ses jours, ses minutes sont comptées, et je crains d'arriver trop tard. Cette idée est affreuse, mon pauvre Pepe !

— Nous arriverons à la Fourche-Rouge aussi vite que ces coquins d'Indiens . . . Mais le jour va venir ; j'entends là-bas, bien loin, le hibou qui annonce le crépuscule (1).

Le *hou ! hou !* lugubre et lointain de l'oiseau de nuit retentissait en effet dans les bois et frappa l'oreille des chasseurs.

— En voici d'autres qui se répondent encore plus loin, dit Gayferos ; il paraît y en avoir une bande dans cette direction.

— Ce peuvent être aussi des signaux de reconnaissance, répondit le Canadien, en homme accoutumé à chercher dans toutes les voix de la solitude la véritable signification qu'elles peuvent avoir. Les hiboux sont un peu comme les aigles, ils vivent rarement en communauté.

Rien n'indiquait cependant que les oiseaux de nuit ne se répondissent pas comme font les coqs d'une métairie à l'autre, et que ces cris mélancoliques fussent des signaux.

En admettant toutefois ce dernier cas, ces signaux indiquaient-ils le ralliement d'amis ou d'ennemis ?

L'explosion d'une carabine, non moins lointaine que les hurlements des hiboux, fit tressaillir les chasseurs, mais sans éclaircir leurs doutes.

— Je ne saurais reconnaître le son de cette arme, dit Bois-Rosé ; en tout cas, l'ennemi est là, et, si

(1) *Nous ignorons si c'est comme ami ou comme ennemi que, contrairement aux idées reçues, le hibou annonce le jour ; toujours est-il que le fait est constant.*

c'est la carabine de l'Indien ou celle d'un Apache, peu importe, il n'y a pas deux partis à suivre.

En achevant de parler, le Canadien, suivi de ses deux compagnons, s'avança rapidement dans la direction où le coup de fusil s'était fait entendre. Ils n'avaient pas marché quelques minutes, qu'ils en comptèrent douze autres, qui prouvaient qu'un engagement meurtrier avait lieu dans cet endroit.

Le Canadien contint de la main le carabinier qui voulait le dépasser.

— Doucement, Pepe, lui dit-il ; il est urgent que, dans le cas où nos trois alliés se replieraient sur nous, ils ne puissent nous manquer. Nous n'avons pas de cri de ralliement avec les Comanches ; c'est un grand tort, qu'il faut réparer autant que possible. Ne marchons donc pas à la file indienne, mais de front, à une assez large distance les uns des autres pour élargir notre ligne sans cesser d'être à même de nous porter mutuellement secours.

Les chasseurs adoptèrent l'avis de Bois-Rosé, et s'écartèrent tous trois de manière à former une ligne de cent cinquante pas de front dans laquelle leurs alliés ne pussent manquer de tomber en regagnant leur rendez-vous. Ils prirent un pas égal et rapide, et s'avancèrent vers l'endroit où d'autres explosions se faisaient entendre. Gayferos occupait le centre de la ligne dont Pepe, sur la gauche, et le Canadien, sur la droite, formaient les deux points extrêmes.

Pour ne pas risquer de trop s'éloigner les uns des autres, Pepe et Bois-Rosé faisaient entendre de temps en temps le cri du coyote ou chacal, leur cri ordinaire de ralliement dans les forêts, où les animaux de ce nom se trouvent toujours en grand nombre. C'est la coutume parmi les Indiens et les chasseurs blancs, pour ne pas exciter de soupçons, de varier leurs signaux selon les cris des oiseaux ou des animaux qui fréquentent habituellement les divers endroits où ils se trouvent. Le gambusino, placé entre les deux coureurs des bois, ne pouvait manquer de suivre ainsi une marche parallèle à la leur.

Bois-Rosé fut le premier qui sentit sur sa joue gauche le souffle plus frais de la rivière.

Quelques pas plus loin, il aperçut à travers les taillis la nappe d'eau qui, noire et silencieuse, roulait les arbres jetés dans son lit. Il en conclut que c'était sur la rivière même, ou du moins sur ses bords, que l'engagement avait lieu. Une nouvelle et soudaine explosion, dont il aperçut l'éclair se répéter l'espace d'une seconde sur la surface du fleuve, le confirma dans ses suppositions.

Alors il avança encore, sans dévier de la ligne parallèle avec la rivière. Un hurlement de guerre qui résonna devant lui, et qu'il crut reconnaître pour un de ceux du jeune guerrier comanche, décida le Canadien à appeler à lui le carabinier et Gayferos, pour courir tous trois à l'aide de Rayon-Brûlant, dont la position exacte lui était maintenant connue.

Trois glapissements du chacal effrayé étaient le signe de fonction convenu à l'avance.

Bois-Rosé poussa le premier cri, auquel l'Espagnol répondit en se rapprochant.

Puis il poussa le second cri, que répéta la voix de Pepe, un peu plus près de lui.

Le Canadien n'acheva pas le troisième. Ce cri à peine commencé expira dans son gosier.

Deux mains vigoureuses pressaient sa gorge tandis que, au milieu d'un groupe de corps noirs qui semblaient surgir de terre, des couteaux étincelant brillaient à ses yeux d'une lueur sinistre. Qu'un seul instant de faiblesse causée par une surprise si soudaine se fût emparé de Bois-Rosé, et c'était fait de lui ; mais l'intrépide coureur des bois pouvait être un instant surpris, mais non effrayé. D'un bond vigoureux en arrière, le Canadien emporta avec lui l'Indien, dont les deux mains cherchaient à l'étrangler.

Écarter loin de lui, de la main gauche, sa carabine presser de la droite à son tour la gorge de son ennemi et le rejeter sans vie à ses pieds, sous une irrésistible pression de ses doigts de fer, fut pour le géant l'affaire d'un clin d'œil. Bois-Rosé reprit haleine et de sa voix tonnante :

— A moi, Pepe ! s'écria-t-il en recouvrant la parole avec le souffle.

En même temps la lourde crosse de son fusil s'abattait sur la tête d'un second ennemi, qui tomba pour ne plus se relever ; et les buissons, froissés par ce choc impétueux, s'ouvrirent près de lui pour donner passage à l'Espagnol.

— Le chien n'aboiera plus, dit Pepe en coupant la gorge à l'Indien que le coup de Bois-Rosé venait d'abattre.

— Mordieu ! vous perdez votre temps, s'écria le Canadien ; ai-je l'habitude de frapper sans tuer ?

Tout en parlant ainsi, il ajustait l'un des trois autres Indiens qui fuyaient ; Pepe en faisait autant les deux coups de feu partirent ensemble, mais sans résultat : les Apaches venaient de disparaître derrière les taillis. Quand les deux chasseurs déçus s'élançèrent au hasard derrière eux, trois corps noirs sautèrent dans l'eau et disparurent sous les troncs flottants de la rivière.

— Du diable s'ils se dépêchent de là ! dit Pepe pour se consoler.

— En avant, là-bas ! cria le Canadien au moment où Gayferos les rejoignait et où un groupe de cavaliers indiens galopant sur la rive opposée en remontait le cours de l'eau ; c'est là-bas qu'on a besoin de nous.

Quelques coups de fusil continuaient à se faire entendre, mêlés à un cri de guerre qui dominait le tumulte.

— Entendez-vous le cri de bataille de cet intrépide jeune homme ?

— Oui ! répliqua Pepe. Poussons le nôtre aussi, pour lui faire voir que nous arrivons à son aide.

Le Canadien et Pepe poussèrent à leur tour leur hurlement de combat ; puis, comme les héros antiques, ils jetèrent leurs noms au tumulte de la bataille.

— L'Aigle des Montagnes ! s'écria Bois-Rosé d'une voix de stentor.

— Le Moqueur ! hurla Pepe avec un cri déchirant, imitation railleuse du cri de l'oiseau dont sa langue acéré lui avait fait donner le nom.

Gayferos seul ne lança aux échos ni son hurlement de guerre ni son terrible nom de Crâne-Sanglant ; le pauvre gambusino se contentait d'entendre, éperdu, ces hurlements qui lui rappelaient la perte de sa chevelure et les horribles angoisses qu'il avait souffertes. Ce n'est que petit à petit qu'on se trempe au feu de ces batailles corps à corps.

Des voix répétèrent après eux les noms de l'Aigle et du Moqueur, tandis que les trois guerriers tournaient un coude de la rivière. Là, un spectacle nouveau frappa leurs yeux.

Le fleuve en cet endroit était resserré entre deux berges escarpées qui s'élevaient à une hauteur de quarante pieds au-dessus de son niveau, et à six à peine de distance l'une de l'autre.

L'inclinaison de ces deux berges vers leur sommet semblait indiquer que jadis elles étaient jointes et qu'une convulsion du terrain avait ouvert la voûte sous laquelle devait couler la rivière comme à travers un canal souterrain.

C'était la Passe-Étroite. La lune brillait de tout son éclat, et les chasseurs purent voir ce qui se passait au faite de cette arche disjointe.

Ce qui s'accomplit alors à leurs yeux fut si rapide qu'ils ne purent y prendre un instant part que du regard. De chacun des deux côtés de l'arche brisée un guerrier cherchait à franchir l'espace qui le séparait de l'autre guerrier.

— Arrêtez, arrêtez, Comanche, s'écria le Canadien tout en rechargeant sa carabine ainsi que Pepe, ce qu'ils n'avaient pu faire ni l'un ni l'autre dans la rapidité de leur course ; laissez-moi faire me voilà.

Rayon-Brûlant, car il était l'un des guerriers s'arrêta un instant à la voix de son allié. Ce moment suffit à son adversaire, qui s'écria :

— L'Antilope saurait bondir encore plus loin ! et, s'élançant aussitôt, il tomba sur Rayon-Brûlant qu'il étreignit dans ses bras.

Bois-Rosé était prêt à faire feu ; mais, dans cette lutte corps à corps, il était impossible de songer à viser l'Apache, et les trois chasseurs ne purent être que témoins inactifs et palpitants des efforts que faisaient les deux guerriers pour se précipiter dans le fleuve.

La lutte ne fut pas longue : bientôt l'eau s'ouvrit pour recevoir les deux combattants et soudain se referma sur eux.

CHAPITRE XV

UN NOUVEL AMI ET UN ANCIEN ENNEMI

La rivière bouillonnait encore au-dessus de l'endroit où les deux lutteurs venaient de disparaître, et les deux chasseurs jetaient autour d'eux des regards étonnés et inquiets, sans pouvoir se rendre compte de la scène terrible qui venait de se passer ; ignorant d'ailleurs s'ils étaient entourés d'ennemis

ou d'amis, ils cherchaient à fixer leur incertitude, quand tout à coup, de plusieurs endroits du rivage, ils virent une demi-douzaine de corps noirs plonger presque à la fois dans le fleuve.

L'apparition soudaine de ces guerriers, que les ténèbres avaient jusqu'alors cachés aux yeux de Pepe et du Canadien, fut pour eux un nouveau sujet de surprise, mais de surprise douloureuse, car ils craignaient que ce ne fussent des ennemis pour leur jeune allié. Tremblant toutefois de le frapper en cherchant à le défendre, ils n'osaient faire usage de leurs carabines.

La lutte à mort qui avait commencé sur la rive avait lieu maintenant dans le sein même du fleuve. Au milieu de l'amas d'arbre dont il était encombré et qui, ne pouvant franchir l'ouverture trop étroite de la passe fatale, venaient lentement s'échouer l'un après l'autre contre les berges, les plongeurs ne tardèrent pas à revenir au-dessus de l'eau.

La carabine en main, le cœur ému de mille sensations diverses, les deux chasseurs suivaient d'un œil ardent les ombres noires et silencieuses des nageurs. Les uns cherchaient à écarter la masse des branches qui paralysaient leurs mouvements ; les autres gagnaient à force de bras un endroit du fleuve où deux corps, entrelacés dans une étreinte acharnée, paraissaient et disparaissaient tour à tour sous l'impulsion de leurs efforts désespérés.

La surprise des deux chasseurs ne tarda pas à s'accroître, tout en changeant de nature, à l'aspect d'un nouveau personnage. C'était un blanc comme eux, et qui, accourant subitement de l'endroit où il avait été caché jusqu'à ce moment, s'écria en bon espagnol :

— Courage, enfants ! il est là, tenez, le voilà qui revient sur l'eau.

Et, de la pointe d'une longue rapière qu'il tenait à la main, il indiquait l'endroit du fleuve où les deux guerriers, objets de sa sollicitude, après s'être engloutis sous l'eau bouillonnante, apparaissaient de nouveau toujours enlacés l'un dans l'autre.

— Ah ! demonio, c'est Pedro Diaz, s'écria vivement Pepe.

— Dieu soit loué ! nous sommes en pays de connaissance, ajouta le Canadien en tirant, comme son compagnon d'armes, un immense soupir de ses vastes poumons.

— Qui m'appelle ? reprit Pedro Diaz, car c'était bien lui, mais sans se retourner et en continuant de montrer de la pointe de sa rapière les deux corps flottants ensemble.

Personne ne répondit ; l'attention des deux chasseurs était absorbée par le spectacle qui se passait sous leurs yeux.

Trois des nageurs venaient de saisir enfin les deux lutteurs acharnés, et trois couteaux se plongèrent à la fois dans le corps de l'un d'eux. Celui-ci ouvrit les bras et disparut sous l'eau, tandis que l'autre poussait un cri étouffé et se laissait entraîner vers la rive aussi immobile que son ennemi naguère si terrible, et dont le fleuve emportait maintenant les restes inanimés.

Il était temps ; car le jeune Comanche, déposé quelques instants après sur la berge, ne donnait d'autres signes de vie que de faibles tressaillements. Avidement penchés sur son corps, tous épiaient le retour de l'air vital dans ses poumons. Rayon Brûlant avait été plutôt étouffé par son ennemi qu'asphyxié par l'eau, et, à mesure que le temps s'écoulait, la vie renaissait graduellement dans sa poitrine.

— Ah ! c'est vous, seigneur Bois-Rosé, et vous aussi, seigneur don Pepe, s'écria Pedro Diaz quand il fut désormais sans inquiétude sur le sort du Comanche ; vous avez donc échappé à ces brigands ? Et vous aussi, Gayferos ? Eh bien ! c'est un jour heureux que celui-ci. Mais, continua le Mexicain je ne vois pas avec vous...

Et Diaz semblait chercher de l'œil quelqu'un qui manquait à cette rencontre.

— La main de Dieu s'est étendue sur moi, dit le vieux coureur des bois ; il a séparé le père d'avec le fils.

— Il est mort ! s'écria Diaz.

— Il est captif, ajouta douloureusement Bois-Rosé.

— Mais, Dieu merci, nous sommes sur les traces de don Fabian de Mediana, continua vivement le carabinier, et nous avons tellement affaibli ces coquins en les poursuivant, que nous l'arracherons à leurs griffes.

La voix de Pepe, sa confiance dans la réussite de leur tentative étaient toujours pour son vieux compagnon de périls comme un baume versé sur ses blessures, et, après ce moment de tristesse, Bois-Rosé reprit bientôt aussi son énergique assurance et sa résignation stoïque.

A l'exception d'une balafre longue, mais peu profonde, sur la poitrine du jeune Comanche, il était maintenant sain et sauf, quoique encore trop affaibli pour reprendre sa marche. Des dix guerriers qu'il avait amenés avec lui, sept lui restaient encore et se trouvaient de nouveau réunis sous ses ordres ; le jeune chef et les quatre blancs composaient donc une troupe aguerrie et résolue de douze combattants.

Après une heure de sommeil pris sur les bords du fleuve, les premières teintes du crépuscule matinal commencèrent à éclairer le bois. Rayon-Brûlant était complètement remis, et la troupe résolut de reprendre sa route.

Comme les Apaches, malgré leur fuite, pouvaient être disséminés dans les environs et en quête d'une revanche, Bois-Rosé fut d'avis qu'au lieu d'affaiblir la petite troupe en envoyant quelques hommes à la recherche de la barque, il fallait remonter la rivière sans se séparer, de crainte de quelque surprise.

Quoique le canot fût trop étroit pour contenir douze passagers (il n'avait pu qu'avec difficulté en amener dix), c'était encore le mode le plus prompt et le plus commode, à défaut du cheval. Pour franchir de longues distances, il était certainement moins rapide que les jambes d'un marcheur vigoureux ; mais il offrait au moins cet avantage, que les voyageurs pouvaient alternativement prendre le somme,

si nécessaire, sans s'arrêter et perdre un temps précieux.

C'était à cet inappréciable avantage que Bois-Rosé devait d'avoir pu marcher le jour et la nuit sur les traces de Fabian et d'avoir ainsi réparé les instants perdus avant d'entreprendre une poursuite qui allait se terminer, selon toute apparence, au prochain coucher du soleil.

Ce fut donc avec un mélange de joie profonde et d'appréhension non moins vive que le Canadien vit briller dans la forêt les premières lueurs de ce soleil qui, à son déclin, allait éclairer une longue et sanglante lutte, sans doute, dont la vie de Fabian devait être le prix inestimable.

En suivant le cours de la rivière dont les flots étincelaient à la clarté du jour, la petite troupe ne mit pas plus d'une demi-heure à refaire la route qui, dans la nuit et avec tous les détours conseillés par la prudence, lui avait coûté près de deux heures.

Le canot fut retrouvé intact dans le lieu où il avait été déposé ; on le remit à l'eau. Deux Indiens, sur chacune des rives du fleuve, prirent les devants en éclaireurs, et les huit combattants restants se placèrent dans le canot de peau de buffles.

Pepe et le Canadien se mirent aux avirons, et la barque glissa de nouveau sur la rivière ; mais, quelques minutes avant d'arriver à l'endroit où elle se rétrécissait et formait la Passe-Étroite, il fallut encore une fois transporter l'embarcation hors de l'eau. Amassés entre les deux berges à pic, les arbres jetés par les Indiens obstruaient le fleuve, dont les eaux grondaient autour de l'obstacle qui arrêtait leur cours.

En arrivant à la Passe-Étroite, les voyageurs purent juger de l'étendue du péril auquel la sagacité du vieux coureur des bois les avait soustraits. Cerné à l'arrière par la forêt flottante que charriait silencieusement le courant du fleuve, et à l'avant par une forte barricade d'autres troncs d'arbres mis en travers de la passe, le canot se fût trouvé dans l'impossibilité de reculer ou d'avancer. Cachés sur les deux côtés de l'arche brisée et sur les deux rives, les Indiens tenaient dans leurs mains la vie des passagers du canot, qu'ils auraient massacrés jusqu'au dernier à coups de flèches et de carabine sans que ceux-ci eussent même pu se défendre.

— Voyez-vous ? dit Bois-Rosé à Pepe en jetant un coup d'œil sur le réseau de branchages et de tronc d'arbres qui obstruait la passe. Les Indiens ont profité des ravages de l'ouragan d'avant-hier pour jeter au cours de l'eau les arbres déracinés par l'impétuosité du vent. Ils n'ont eu qu'à les traîner à force de bras et les livrer au fleuve. C'est une justice à leur rendre, le coup était bien combiné.

Restait à savoir de quelle façon Rayon-Brûlant avait rejoint ses guerriers, et comment les Apaches étaient tombés eux-mêmes dans le piège qu'ils avaient tendu.

Pendant que les navigateurs, après avoir transporté le canot sur leurs épaules, à cent pas de la Passe-Étroite, descendent la rivière et font force de rames vers la Fourche-Rouge, où ils espèrent surprendre

les deux pirates des Prairies et leur arracher leur prisonnier et la vie, nous donnerons un récit succinct de ces événements.

Après avoir retrouvé les traces des guerriers de sa bande et s'être séparé des trois chasseurs ses alliés, Rayon-Brûlant avait suivi ces traces pied à pied. A mesure qu'il avançait, ces empreintes, dont les Indiens, comme les batteurs des bois à peau blanche, peuvent désigner l'époque avec une merveilleuse précision, devenaient plus fraîches et plus apparentes.

Le jeune Comanche, arrivé non loin de l'endroit où les Apaches étaient embusqués, avait trouvé les feuilles sèches frémissantes encore, pour ainsi dire sous le poids du pied qui venait de les fouler.

Alors il avait poussé les hurlements du hibou, que ses alliés avaient pris pour les signes avant-coureurs de l'aurore ; mais il y avait dans ces cris nocturnes certaines modulations qui échappèrent à l'oreille de Bois-Rosé, et que devaient comprendre seuls ceux dont elles avaient pour but d'éveiller l'attention.

Rayon-Brûlant ne s'était pas trompé en supposant ses guerriers à peu de distance de lui. Les Comanches avaient découvert la trace des Apaches et la suivaient, quand les modulations particulières que le silence des bois laissa venir jusqu'à eux les avertirent de l'arrivée de leur chef.

La réponse ne tarda pas à se faire entendre, et au bout de quelques minutes, six Indiens l'avaient rejoint. Il avait alors partagé sa troupe en trois détachements.

Le premier, composé de deux hommes, avait gagné le bord de la rivière. Tous deux s'étaient blottis sous l'un des troncs d'arbres qu'elle charriait, et se laissèrent entraîner intrépidement par le courant qui les portait au milieu des ennemis qu'ils allaient attaquer.

Pendant ce temps, Rayon-Brûlant, avec deux autres guerriers, traversait le fleuve au delà de la Passe-Étroite et venait s'embusquer sur la rive gauche, au pied de l'un des talus élevés qui servaient comme de pilastres à l'arche tronquée formée par les deux berges.

Enfin les quatre autres Comanches prenaient sur la rive droite une position semblable.

Lorsque le jeune et vaillant chef avait supposé que les deux Indiens qui s'étaient confiés au courant du fleuve devaient être à une courte distance de la passe, sinon à la passe elle-même, il avait gravi la berge en silence, tandis que ceux de ses guerriers qui étaient postés sur l'autre rive gravissaient en même temps la berge opposée. Au sommet de ces deux berges, les Apaches sans défiance attendaient impatiemment l'arrivée du canot.

Quelques coups de fusil presque à bout portant, et dont chacun avait tué ou blessé un ennemi, les hurlements des assaillants, qui semblaient sortir de la bouche de vingt guerriers, avaient jeté l'effroi parmi les Apaches. La plupart, surpris, effrayés par cette attaque aussi imprévue que furieuse, avaient voulu fuir ; mais, trouvant la retraite fermée par des ennemis dont l'obscurité de la nuit les em-

pêchait de compter le petit nombre, ils s'étaient élancés dans le fleuve.

Là, les deux Indiens, postés sur leur tronc d'arbre échoué, en avaient massacré deux ou trois et porté parmi leurs compagnons la terreur à son comble.

Cependant, du côté opposé à celui que Rayon-Brûlant, sa hache à la main, venait de gravir seul tandis que ses guerriers s'étaient imprudemment élancés à la poursuite des fuyards, l'Antilope, resté le dernier des siens, avait pu compter enfin les ennemis auxquels il avait affaire.

L'Apache résolut de se venger du moins du renégat de sa nation, dont l'inimitié avait déjà été si fatale à sa peuplade, et, comme on l'a vu, il eût réussi, si les Comanches, abandonnant une vaine poursuite, ne fussent revenus si promptement, et surtout si à temps, prêter secours à leur chef.

Bois-Rosé, après avoir de nouveau complimenté le jeune guerrier de sa victoire, n'avait plus rien à apprendre de ce côté. Ce fut alors qu'il interrogea Pedro Diaz sur les aventures qui l'avaient réuni aux guerriers de Rayon-Brûlant. Diaz le satisfait en peu de mots.

Après avoir jeté aux trois chasseurs, au sommet de leur pyramide, l'avis incomplet qui les avait fait se tenir sur leurs gardes, il avait erré presque au hasard dans la direction de la Fourche-Rouge. Livré à ses propres ressources, l'aventurier, plus intrépide partisan que chasseur habile, n'avait pas tardé à sentir aussi les atteintes de la faim. Au bout de la seconde journée de marche, il avait presque épuisé les forces de son cheval à la poursuite des bisons et des cerfs, sans pouvoir en atteindre aucun.

En proie aux angoisses poignantes du besoin l'aventurier se reposait le soir de ce second jour non loin de la rivière Rouge, dont il avait perdu la véritable direction. Plus heureux que son cavalier, qui cherchait en vain quelques fruits sauvages ou des racines pour tromper sa faim, le cheval paissait tranquillement à quelque distance de lui, lorsque Diaz aperçut, à deux ou trois portées de fusil, un animal qu'il prit un instant, d'après sa grosseur pour quelque bison attardé et séparé de son troupeau.

L'obscurité commençait à couvrir la campagne et l'aventurier rendait grâce au ciel de l'heureux hasard qui poussait vers lui un des animaux si vainement poursuivis jusqu'alors, quand un grognement terrible le détrompa. Tout à coup, à l'œil effrayé de Diaz, le bison se convertit en un ours gris d'une taille colossale. Par une métamorphose qui n'était que la suite naturelle de la première, le chasseur se trouva à son tour être devenu le gibier que se proposait d'atteindre l'effrayant habitant du désert. L'ours s'avancait vers Diaz, à un trot qui, tout lourd qu'il paraissait, n'en était pas moins fort rapide en réalité.

L'aventurier battit en retraite vers son cheval attaché à un arbre à l'aide d'une longue et forte longe qu'il cherchait à rompre pour s'enfuir. L'animal était plus effrayé que l'homme.

Avant de se remettre en selle, le Mexicain déchargea sa carabine sur l'ours arrivé tout près de lui. La balle, qui s'aplatit sur son corps velu, ne produisit d'autre effet que celui d'un coup d'éperon dans le flanc d'un cheval, c'est-à-dire qu'elle accéléra l'ardeur de l'ours à poursuivre la proie qu'il convoitait. Diaz n'eut que le temps de s'élancer sur sa monture, après avoir tranché la corde qui la retenait, et le chasseur, comme il arrive parfois, prit chasse à son tour devant le féroce animal.

L'ours ne se tint pas pour satisfait par ce triomphe d'amour-propre, et de son trot, si pesant en apparence, si rapide en réalité, il suivait le cheval à une courte distance. Souvent un galop redoublé éloignait le cavalier jusqu'à perte de vue ; mais, quand la fatigue forçait la monture à ralentir sa marche, l'ours ne tardait pas à se montrer de nouveau, continuant le trot implacable et opiniâtre qu'il avait adopté.

Au jour avait succédé la nuit, et, pendant un instant, l'animal si acharné à sa poursuite avait disparu dans l'obscurité, lorsqu'une fois encore apparut sur le terrain blanchâtre et calcaire de la plaine un corps noir, monstrueux, dont l'allure uniforme et le grommèlement ne laissèrent plus aucun doute au cavalier. Ce fut la dernière fois qu'il le perdit de vue.

Comme l'ombre qui suit le corps, comme un de ces fantômes que l'imagination du voyageur effrayé en traversant des lieux déserts lui fait voir attaché à ses pas, ainsi l'ours suivait toujours le cavalier. Cependant la distance qui les séparait commençait à s'amoinrir ; l'ours n'avait pas augmenté sa vitesse, celle du cheval décroissait. La sueur couvrait ses flancs, le souffle s'échappait de plus en plus difficilement de ses naseaux dilatés par la terreur, ses jarrets nerveux mollissaient sous lui et l'ours ne ralentissait pas son allure.

Deux heures se passèrent ainsi, deux heures dont chaque minute semblait une heure, et, depuis quelques instants déjà, le reniflement joyeux, nous dirions presque ironique de l'ours se mêlait au souffle d'angoisse du cheval, quand ce dernier, à bout de forces, épuisé par la fatigue et surtout par la terreur, s'abattit tout à coup.

Diaz prévoyait cette chute, et tomba sur ses pieds ; un heureux hasard voulut que ce fut à deux pas d'un érable élevé, sur lequel il s'empressa de grimper, plutôt par instinct que par raisonnement. Ses talons se trouvaient à quelque distance du sol, quand l'ours, qui semblait évidemment donner la préférence à l'homme, se dressa sur ses pieds et effleura les éperons du cavalier de ses redoutables crocs, à peine moins longs mais plus acérés que les éperons eux-mêmes.

Échappé à l'attaque de l'animal, Diaz se rappela tout à coup l'agilité des ours à grimper au sommet des arbres pour y chercher les rayons de miel des abeilles sauvages, et il s'arrangea le plus commodément qu'il lui fut possible sur la fourche d'une mère branche. Éperonné, botté, la rapière à la main, le cavalier si singulièrement posté attendit l'ennemi,

non pas précisément effrayé, car l'aventurier ne s'effrayait guère plus des bêtes que des hommes mais le cœur ému et palpitant.

Diaz toutefois ignorait une circonstance particulière à l'ours gris des Prairies. A en juger par la longueur prodigieuse de ses griffes, l'ours gris qui semble être le dernier de cette race gigantesque de *creuseurs* antédiluviens dont l'espèce a disparu, ne peut grimper aux arbres, comme les animaux de la même famille. Celui-ci dut donc se contenter de jeter un regard sur le cavalier, puis après sur le cheval expirant. Pour charmer ses loisirs et prendre patience, l'ours, dont l'exercice avait développé l'appétit, apporta le cheval au pied de l'arbre, et se mit à le dévorer.

Cela ne l'empêchait pas de jeter de temps en temps des yeux de convoitise sur l'aventurier, dont sans doute il lui eût bien convenu de faire le complément de son repas.

Pendant une partie de la nuit, Diaz entendit le craquement des os de son malheureux cheval ; puis il vit une énorme masse noire se coucher tranquillement au pied de son arbre. Cependant le sommeil commençait à alourdir ses paupières, et il cherchait en vain à le combattre ; accablé de fatigue, il fallut enfin qu'il cédât. L'aventurier s'attacha alors fortement autour de l'arbre avec sa ceinture de crêpe de Chine, passa son poignet dans la dragonne de son épée, et s'endormit malgré la faim et la fraîcheur de la nuit.

Au petit jour il s'éveilla, jeta les yeux au-dessous de lui et crut encore voir la même masse noire et informe ; mais elle lui apparaissait d'une manière si confuse, qu'il ne douta pas que ses yeux ne le trompassent. L'ours avait en effet disparu, ainsi que le cheval.

Pendant toute la cruelle journée qui suivit cette nuit non moins cruelle, la faim, la soif, d'effrayante apparitions d'ours que son imagination lui faisait voir derrière chaque buisson, ne laissèrent pas à l'aventurier un moment de calme ou de repos. Puis, au soleil couchant, il aperçut la fumée d'un feu encore invisible. Dût cette fumée être celle d'un banquet d'ours ou d'Indiens (de part et d'autre le danger était le même), le Mexicain affamé résolut de marcher dans cette direction.

Six Indiens étaient assis autour d'un feu, mais sans la moindre apparence de repas à côté d'eux. Diaz alors s'effraya de l'aspect famélique du foyer et voulut s'esquiver ; mais le groupe sauvage aux yeux de faucon l'avait aperçu, et l'aventurier fut forcé d'obéir à une injonction de s'approcher, injonction si menaçante qu'il fallut bien s'y rendre.

C'étaient les six Comanches de Rayon-Brûlant. Alliés des blancs pour le moment, les guerriers indiens accueillirent pacifiquement leur hôte involontaire, l'interrogèrent en mauvais espagnol sur sa direction, et Diaz nomma le Lac-aux-Bissons. C'était le but des Comanches eux-mêmes ; l'aventurier s'assit au foyer, où, pour unique repas, il dut se contenter d'un calumet de tabac mélangé de feuilles de sumac.

Cependant, soit que ce fût une illusion de son estomac affamé, soit que ce fût une réalité, un parfum de viande rôtie semblait embaumer l'atmosphère autour du Mexicain. Après qu'il eut fini de fumer un des Indiens se leva, s'éloigna de quelques pas et s'agenouilla sur un endroit du sol qui paraissait récemment fouillé.

Diaz suivait ses mouvements avec un intérêt dont il ne se rendait pas exactement compte. Il vit alors l'Indien creuser la terre avec son couteau. Ce n'était plus une illusion : un parfum embaumé, suave, pénétrant, jaillit du sol entr'ouvert. L'aventurier poussa un hurlement de bête féroce à jeun, au moment où l'Indien tirait de terre un bloc noir comme du cuir calciné, auquel il fit une large entaille ; Diaz faillit s'évanouir à l'aspect d'une montagne de chair odorante, rose et juteuse comme la pulpe incarnate et fondante du melon d'eau, que le sauvage cuisinier déposa par terre dans sa carapace noirâtre.

C'était une bosse de bison que l'Indien venait d'exhumer du four souterrain dans lequel son enveloppe de peau d'abord, puis la terre elle-même concentraient toute sa substance comme tous ses parfums.

En satisfaisant avec délices un besoin si impérieux, Diaz fut mis au courant par les Indiens du but qu'ils se proposaient, c'est-à-dire d'attaquer Main-Rouge et Sang-Mêlé, et dès ce moment il resta en leur compagnie jusqu'à l'escarmouche qui venait d'avoir lieu. Nous terminerons en disant que ce ne fut pas sans un vrai plaisir que Diaz accueillit comme certain, ce qui toutefois n'était que probable, que la patte énorme, velue, armée d'ongles monstrueux, qu'il vit déposée dans un coin du canot, était celle de l'ours gris à qui il était redevable de si terribles sensations.

A l'instant où Diaz finissait son récit, le Comanche fit signe au Canadien et à l'Espagnol de cesser de ramer, et il signala à l'avant du canot une colonne de fumée qui s'élevait sur le bord de la rivière, au milieu de taillis épais.

— Il n'y a qu'un feu, dit Bois-Rosé en laissant tourner le canot au cours de l'eau et cependant il est prudent d'envoyer les éclaireurs en avant, pour reconnaître le nombre et la qualité de ceux qui reposent auprès de ce foyer.

Le jeune Comanche donna aux deux Indiens qui suivaient le canot sur la rive droite, l'ordre d'aller à la découverte. En attendant, chacun prépara ses armes.

Un peu avant qu'on arrivât à l'endroit d'où s'élevait la colonne de fumée, un individu encore invisible s'émut sans doute du bruit des avirons, car on entendit une voix forte s'écrier :

— Wilson !

— Sir ! cria une seconde voix à peu de distance de la première.

Puis la voix reprit, tandis que les chasseurs se regardaient avec étonnement :

— Vous faites de votre emploi près de moi une sinécure ; n'entendez-vous pas ?

— Un canot ? il y a une demi-heure que je le vois.
— Très bien ; dès lors je ne m'en occupe plus, c'est votre affaire.

Comme l'Anglais, qu'on a reconnu sans aucun doute, achevait ces mots, le canot arrivait en ligne droite vers une petite clairière au milieu de laquelle étaient flegmatiquement couchés à quelques pas l'un de l'autre, nos singuliers personnages, l'Anglais et son garde du corps. Non loin d'eux, l'avant-train d'un chevreuil était suspendu à un petit arbre, et, devant un brasier ardent, une des cuisses de l'animal pétillait en rôtissant au-dessus des charbons.

A l'extrémité de la clairière, trois chevaux paisaient l'herbe touffue qu'entretenait l'humidité du fleuve. Sir Frederick dessinait tranquillement, tandis que, près du feu, l'Américain surveillait le quartier de chevreuil. A l'exception d'un magnifique cheval blanc dont la robe éclatante était souillée de sang, et qui, forte ment attaché contre un tronc d'arbre et les jambes entravées, se débattait dans ses liens, ce bivac était, au milieu d'un pays peuplé de dangers, paisible comme le coin du feu d'une ménagère hollandaise.

CHAPITRE XVI

LE PRISONNIER

Les voyageurs s'arrêtèrent un instant pour contempler ce tranquille tableau.

— Sir ! s'écria Wilson qui, depuis quelque temps déjà, comme il le disait, avait reconnu dans le canot la tournure et les traits du jeune Comanche qu'il rencontrait pour la deuxième fois, nous avons ici un brave guerrier dont la main a déjà serré la vôtre.

— J'y vais, répondit sir Frederick Wanderer sans lever la tête. Et quel est cet ami ? car, grâce à vous, je ne rencontre jamais un ennemi, ce qui en vérité devient monotone.

— Eh ! sir, répliqua l'Américain, ce qui est écrit est écrit ; je ne connais pas autre chose, moi, et après cela, si votre Seigneurie désire que je la mette en face de quelque bon danger, ce sera l'objet d'une clause additionnelle à notre traité, sans quoi... vous sentez, sir Frederick, je ne saurais, sans encourir le risque d'un procès ou le reproche de ma conscience, condescendre...

— Nous verrons, nous verrons, interrompit l'Anglais en se levant. Ah ! c'est moi le jeune Comanche ajouta sir Frederick avec vivacité ; je suis aise de le revoir.

Rayon-Brûlant serra la main de l'Anglais, pendant que le Canadien et Pepe, ainsi que les deux Mexicains, ne regardaient pas sans étonnement le singulier couple de voyageurs que le hasard leur faisait rencontrer.

— Y a-t-il longtemps déjà que Votre Seigneurie parcourt les abords de la rivière Rouge ? demanda Bois-Rosé en anglais.

— Depuis six ou sept jours, répondit sir Frederick ; j'étais à la poursuite de ce beau coursier blanc que vous voyez là-bas, et je me dispose à dire adieu à

ces rives, sur lesquelles on voyage, par ma foi, avec autant de sécurité que sur celles de la Tamise.

— Eh bien, interrompit le carabinier, je diffère entièrement d'avis à ce sujet. Demandez à Bois-Rosé.

— Demandez à Wilson, reprit sir Frederick.

L'Américain souriait d'un air orgueilleux et se rengorgeait.

— Vous pourriez avoir raison, dit-il à Pepe, et sir Frederick quelque peu tort.

— Pour peu que ce fût agréable à sir Frederick ajouta Pepe, je me charge de le faire changer d'avis d'ici à ce soir.

Bois-Rosé interrompit la discussion, qui s'animait, à la joie de Wilson.

— Vous n'avez donc pas rencontré, demanda-t-il à l'Anglais, deux bandits escortés d'une dizaine d'Indiens, et qui emmènent un jeune prisonnier?

— Des bandits ! Vous m'étonnez, mon ami, répliqua Wanderer ; il n'en existe ici que dans votre imagination. Wilson, avons-nous vu des bandits ?

Le chasseur yankee cligna de l'œil, et dit :

— Sir Frederick, aux termes de nos conventions, je dois non seulement vous tirer de tout danger généralement quelconque, du fait du désert s'entend, mais encore vous empêcher d'y tomber. Or, pas plus tard qu'au point du jour . . .

Les efforts désespérés du cheval blanc pour rompre ses liens et se débarrasser de ses entraves forcèrent le chasseur américain de courir vers lui pour l'empêcher de se blesser. Pendant qu'il cherchait à le calmer de la voix, Diaz jetait sur ce magnifique coursier blanc des regards d'admiration et d'envie en même temps que de compassion, à l'aspect du sang qui ternissait la pureté de sa robe de neige.

— Quel est le barbare, demanda l'aventurier avec une indignation mal déguisée, qui a osé employer le fer ou la carabine contre un si bel animal, qu'un roi serait fier de monter ?

— Ce noble cheval, reprit Wanderer, est, tel que vous le voyez, celui que les vaqueros du Texas appellent le Coursier-Blanc-des-Prairies. C'est depuis le Texas que nous le poursuivons. Wilson et moi, et, de guerre lasse, il a employé le moyen dont on se sert dans son pays pour atteindre les chevaux qui échappent au lazo, celui de loger une balle dans le côté du cou de l'animal. C'est un moyen cruel et hasardeux ; mais il a réussi, car le voilà. Sa blessure n'est rien, et je pourrai m'en faire quelque honneur à Londres.

— Si vous y arrivez, murmura Diaz.

— Or, comme j'avais l'honneur de vous le dire, continua Wilson en rejoignant le groupe, pas plus tard que hier à quatre heures, j'ai vu, pendant que Votre Seigneurie dormait sans se douter de rien, un canot descendre le cours du fleuve, et il apportait une cargaison de passagers qui auraient pu changer les opinions de Votre Seigneurie sur la sécurité de ces bords, si je n'avais pas pris certaines précautions pour vous dissimuler à leurs yeux.

Le Canadien prêta une oreille plus attentive.

— Il y avait dans ce canot un certain Half-Breed et un autre bandit de ma connaissance nommé Red-Hand.

— Half-Breed et Red-Hand ! s'écria Bois-Rosé en reconnaissant, sous leurs noms anglais, Sang-Mêlé et Main-Rouge. Hier, dites-vous, vous les avez vus ?

— A la chute du jour, descendant le fleuve en canot.

— Étaient-ils seuls ? demanda vivement Pepe, à la vue du Canadien que l'émotion faisait pâlir.

— Oh ! non, il y avait une dizaine d'Indiens avec eux ; ces coquins ont l'art de recruter dans ces déserts une foule de bandits de leur espèce.

— Et il n'y avait pas aussi un jeune blanc ? s'écria le Canadien, en comprimant les battements précipités de son cœur.

— Je n'oserais rien affirmer, ni pour ni contre, répliqua Wilson.

Cette réponse évasive atterra Bois-Rosé, dont la figure trahissait la douleur.

— Il y était, il devait y être ! s'écria impétueusement Pepe.

— Il n'y était pas, murmura douloureusement Bois-Rosé.

— Il y était, vous dis-je, reprit l'Espagnol, c'était au crépuscule, ce chasseur aura mal vu.

— C'est possible, dit flegmatiquement le yankee.

— Vous l'entendez, Comanche, continua Pepe avec feu, hier Sang-Mêlé, Main-Rouge, ces deux démons de l'enfer, descendaient le fleuve en canot. En route ! d'ici à quelques heures nous les aurons rattrapés. Mort et sang, les savoir si près de nous ! Sir Frederick, continua l'Espagnol, si le cœur vous en dit, venez avec nous, et vous assisterez à une sanglante bataille.

— Si vous voulez embrasser une cause sacrée, s'écria Bois-Rosé, qui avait repris quelque empire sur lui-même, celle d'un père qui cherche à arracher à une mort affreuse le fils que Dieu lui a ôté, venez avec nous, et Dieu vous rendra un jour ce que vous aurez fait pour le père et pour l'enfant.

— C'est contre nos conventions, fit observer Wilson. Sir Frederick, voici qui va vous regarder personnellement, et vous me donnerez décharge par écrit.

— Je vous la donne à la face de tous, dit l'Anglais qu'avaient ému la douleur et l'accent du vieux coureur des bois ; il ne sera pas dit que j'aurai fait défaut à la cause d'un père dans l'affliction.

— Soit, répliqua Wilson, car nous menons une vie de fainéants.

Les chevaux furent promptement scellés et chargés, et, quand on eut attaché le coursier blanc à la queue du cheval de Wilson, les Indiens à pied, les deux nouveaux cavaliers sur la rive, et le reste de la troupe dans le canot de peaux de buffles, tous descendirent rapidement le cours du fleuve.

Si l'on se reporte en pensée au moment où seul, sans défense et mourant de faim, les deux intrépides chasseurs, prêts à se mettre à la recherche de Fabian, avaient été rejoints par Gayferos et s'étaient procuré

de nouvelles armes ; si l'on considère qu'à présent les trois amis du jeune comte avaient recruté neuf redoutables alliés dans les guerriers de Rayon-Brûlant ; que des escarmouches successives avaient affaibli les Apaches ; que Diaz était là ; que deux autres compagnons de périls venaient de se joindre à Pepe et au Canadien, et qu'enfin la troupe entière se compose de quinze combattants, on pourra sans doute fonder quelque espoir sur le prochain résultat des efforts qu'elle va faire pour la délivrance du malheureux Fabian. Nous croyons avoir jusqu'ici assez fidèlement accompagné cette troupe de braves, pour qu'il nous soit permis de cesser de la suivre dans sa dernière marche.

Nous avons trop longtemps oublié dans son malheur le captif, objet de tant de sollicitude et de tant d'efforts ; un devoir impérieux, un devoir d'affection nous ramène vers Fabian de Mediana. Nous devons auparavant dire en deux mots ce qui lui était advenu depuis le moment où, dans sa lutte avec Soupir-du-Vent, les deux ennemis, enlacés l'un dans l'autre, avaient roulé jusqu'au pied de la colline tronquée.

Étendu sur le sol et immobile, le jeune Espagnol avait à côté de lui sa carabine. Certains alors qu'il ne restait plus d'armes à feu aux deux chasseurs et qu'ainsi ils ne sauraient être à craindre, les assiégeants s'étaient précipités sur Fabian. L'Apache qui gisait près de lui n'était plus qu'un cadavre. On jeta dans le gouffre de la cascade les trois Indiens qui venaient de succomber ; quant à Fabian, il était facile de voir qu'il vivait encore.

Satisfait de ce succès, le métis commença cependant à récapituler ses morts. Sur onze Indiens qu'il avait amenés, six avaient été tués, y compris ceux désignés par le sort : Baraja faisait la septième victime. Tout à coup un hurlement retentit dans la plaine, et l'un des quatre guerriers qui y étaient embusqués accourut raconter au métis le meurtre de trois de ses compagnons. Sang-Mêlé frappa la terre du pied avec fureur ; mais il n'hésita plus. Main-Rouge reçut l'ordre de transporter dans le canot qui était amarré dans le passage souterrain du lac le prisonnier toujours évanoui. Le vieux renégat américain, le Chamois et l'Indien échappé à Bois-Rosé, emportèrent Fabian dans leurs bras et attendirent le métis qui devait les rejoindre bientôt.

Ce fut au moment où il était resté seul que Bois-Rosé, de retour de son expédition et debout sur la plate-forme, apparut tout à coup au pirate. Le doubleur du Canadien indiquait assez que ravir Fabian à sa tendresse, c'était lui enlever la vie.

Toutefois, non content du chagrin déchirant auquel il le voyait en proie, le féroce métis voulait encore y ajouter quelque blessure profonde, quoique non mortelle, pour assouvir la soif de sang qui le dévorait ; mais, convaincu de l'impuissance des armes à feu sous les torrents de pluie qui tombaient, il battit en retraite, ou, pour mieux dire, il prit la fuite.

Au milieu de l'obscurité croissante, à travers le double voile des brouillards et de l'orage, Sang-Mêlé n'eut pas de peine à dissimuler sa trace aux recher-

ches des chasseurs. La rivière, dont il connaissait parfaitement les abords, était si profondément encaissée dans les montagnes qu'il était impossible d'en trouver de suite l'emplacement, et Bois-Rosé et Pepe erraient encore à l'aventure bien loin de là que déjà le métis avait rejoint ses compagnons, qui l'attendaient avec impatience.

— Qui trop embrasse mal étroit, dit Main-Rouge d'un ton de mauvaise humeur, pendant qu'il ramait avec son fils pour s'éloigner ; vous avez toujours vingt projets en tête, sans jamais en exécuter un seul.

Le métis montra silencieusement du geste Fabian, étendu et garrotté au fond du canot, pour protester contre l'accusation de son père.

Main-Rouge continua :

— Et les deux autres que vous deviez livrer ! et ce trésor que nous abandonnons ! tandis que, grâce à l'obscurité, grâce à nos armes, nous pouvions en un tour de main, nous emparer des hommes et de l'or.

— Écoutez, Main-Rouge, si je consens à justifier ma conduite, c'est dans le but que vous ne me rompiez plus les oreilles de vos récriminations. Nous ne sommes plus que quatre contre deux. Par un temps semblable à celui-ci, une carabine ne vaut pas mieux qu'un couteau. Attendre que l'orage fût passé, c'eût été attendre le prochain lever du soleil, et je n'en ai pas le temps. Quant aux hommes en voilà déjà un que d'ici à trois jours je livrerai à l'Oiseau-Noir. Les deux autres ne comptent plus : dans les Prairies un chasseur sans armes est un homme mort ; la faim et les ours nous en aurons débarrassés avant que nous soyons à la Fourche-Rouge. Le trésor, ne vous en inquiétez pas, il n'y a pas de danger qu'il s'envole, et nous y reviendrons avant la fin de la lune, tandis qu'un jour peut me faire manquer l'occasion de saisir un autre trésor, la Colombe blanche du Lac-aux-Bisons, qui a des ailes pour s'envoler. Avez-vous quelque chose à répondre à ces raisons ? parlez vite, pour qu'il n'en soit plus question.

— Que m'importent à moi toutes les colombes du monde, blanches ou rouges ? Les deux chasseurs emporteront le magot avec eux, et à notre retour nous trouverons l'oiseau déniché.

Le métis haussa les épaules avec dédain.

— L'or donne-t-il à manger dans les déserts ? dit-il ; songe-t-on à thésauriser quand on meurt de faim, à plus de dix-huit cents milles de tout établissement ? Ces deux vagabonds, sans armes, estiment l'or au même prix que le squelette d'un bison nettoyé par les loups. J'ai vu plus d'un chasseur, muni d'un rifle, qui ne manquait jamais son coup, endurer la faim dans les Prairies. Que feront ceux-là sans fusil ? à l'heure qu'il est, ils cherchent nos traces et ne les trouvent pas, et la mort les surprendra dans leurs recherches. Quant à la Colombe blanche, elle m'importe beaucoup à moi ; et dussé-je fouler aux pieds votre propre cadavre pour arriver jusqu'à elle, j'y arriverai : tenez-le-vous pour dit.

— Puissiez-vous avoir un fils qui vous tienne un jour le même langage ! s'écria le vieux renégat en baissant le regard devant l'œil étincelant de Sang-Mélé, au moment où il prononçait ces horribles paroles.

— Avez-vous autre chose à me répondre ? dit le métis d'une voix railleuse.

Main-Rouge ne répliqua pas, et les deux bandits continuèrent à ramer silencieusement ; mais l'Américain avait à décharger sur quelqu'un la rage qui l'étouffait.

— Où avez-vous enfoui le trésor, chien ? dit le forban en poussant du pied le corps de Fabian, au moment où celui-ci ouvrait les yeux pour la première fois.

— Répondras-tu, vagabond ? reprit le renégat impatient.

— Qui êtes-vous ? dit Fabian en se rappelant sa chute, et aux yeux de qui ne jaillit pas encore dans tout son terrible éclat la réalité de sa position.

— Il demande qui je suis ! s'écria Main-Rouge avec un rire farouche. C'est à toi de me répondre d'abord. Où avez-vous enfoui le trésor ?

A cette seconde question, Fabian avait repris toute sa connaissance. Il chercha de l'œil Bois-Rosé et l'Espagnol, et son regard ne rencontra que le visage des deux pirates des Prairies et les peintures indiennes des deux Apaches. Qu'étaient devenus les deux chasseurs ? voilà ce que Fabian ignorait et dont il voulut s'assurer.

— Un trésor, dit-il, je n'en ai jamais entendu parler, Bois-Rosé et Pepe n'avaient pas l'habitude de me confier leurs secrets. Demandez-le leur à eux-mêmes.

— Le leur demander, à ces vagabonds ! s'écria le vieux renégat ; interrogez le nuage que nous avons vu hier et que nous ne reverrons plus, le nuage vous répondra-t-il ?

— En effet, les morts ne parlent plus, dit Fabian.

— Les vagabonds ne sont pas morts ; mais ils n'en valent pas mieux. A quoi leur servira leur liberté sans leurs armes ? à devenir la proie de la faim. A quoi vous sert maintenant à vous la vie ? à devenir également la proie de l'Oiseau-Noir, dont les serres vous arracheront le corps lambeau par lambeau.

Les deux chasseurs étaient libres et vivants, et un sourire dédaigneux erra sur les lèvres de Fabian quand il eut acquis cette certitude.

— Il y a des chasseurs sans armes qui font encore fuir devant eux les pirates des Prairies, bien qu'ils affectent de les mépriser, dit-il en regardant en face les deux bandits.

— Nous ne fuyons pas, entends-tu, chien ! cria le renégat en grinçant des dents. Voyez-vous l'insolence de ce jeune drôle, Sang-Mélé ? Quant à moi je ne sais qui me tient que je ne lui enfonce dans le gosier ses insultantes paroles, acheva-t-il en dégainant son couteau.

La perspective d'un affreux supplice faisait préférer à Fabian une mort prompte aux tortures dont il se savait menacé.

— Je vous dirai qui vous retient, reprit-il avec assurance : c'est la crainte de l'Oiseau-Noir, qui a fait de vous ses chiens de chasse, et qui vous a lâchés après trois hommes qui l'ont combattu avec avantage, lui et ses vingt guerriers, pendant presque tout un jour et toute une nuit.

Peut-être ces mots, qui portèrent à son comble la rage du vieux Main-Rouge, eussent-ils été les derniers qu'eût proférés Fabian, si le métis n'eût retenu la main de son père prête à frapper.

— Le jeune guerrier du Sud a peur du poteau des supplices, dit Sang-Mélé, et il insulte ses vainqueurs pour s'épargner de longs tourments ; mais il changera de langage dans trois jours.

— Un blanc peut mourir comme un Indien, reprit Fabian.

Après cette réponse, le jeune homme ferma les yeux pour ne plus voir les odieuses figures des deux bandits qui s'entretenaient vivement en anglais sans qu'il les comprit.

L'orage continuait avec toute sa violence, et les éclats de la foudre se succédaient sans interruption. Le canot d'écorce, léger comme la feuille sèche qui voyage sur l'aile du vent, glissait sur la surface de l'eau, emportant le prisonnier loin de ses deux protecteurs. Fabian, étendu au fond de la barque, le visage baigné par l'eau du ciel, ses vêtements trempés, collés à son corps, pensait avec angoisse à la douleur du Canadien, et parfois aussi un vague espoir venait sourire à ses pensées, jusqu'au moment où, en rouvrant les yeux, il apercevait, à la lueur sinistre des éclairs, la physionomie farouche des deux forbans et les lieux désolés et sombres qu'il traversait.

Alors l'air de férocité brutale du père, l'ironique cruauté empreinte sur les traits sauvages du fils, lui disaient qu'il n'y avait à attendre d'eux aucun merci. Les gorges désertes qu'il parcourait lui rappelaient aussi qu'en vain il compterait sur le courage indomptable de ses deux compagnons d'armes, ces lieux abandonnés ne devant conserver aucune trace de son passage, pas plus que la voûte du ciel ne devait garder celle des éclairs dont elle était sillonnée.

La nuit s'écoula presque entièrement au milieu de ces tortures morales, que les souffrances physiques venaient encore aggraver, pendant que, sans paraître faire attention à l'eau qui ruisselait sur eux, les deux pirates et les Indiens se relayaient ou dormaient à tour de rôle à l'abri de leurs couvertures. Ce fut pour le pauvre Fabian une nuit longue, lugubre et cruelle. Cependant le métis avait donné quelque soulagement à ses membres torturés, en relâchant un peu les liens qui les comprimaient.

Quand le ciel se fut éclairci, les deux pirates firent halte sur le bord de la rivière dans un endroit où un bouquet de grands arbres s'élevait au milieu des hautes herbes. Les premières teintes du crépuscule commençaient à jeter une lueur vague, et l'un des Indiens profita de cet instant qui sépare le jour et la nuit pour se mettre en chasse à peu de distance du campement. C'était l'heure favorable

pour attendre à l'affût des daims ou des chevreuils qui descendent à la rivière.

Fabian fut laissé dans le canot dans un état de torpeur voisin de l'anéantissement, car la faim redoublait la souffrance qu'il éprouvait et les pensées tristes qui l'assiégeaient. Pendant ce temps le métis, son père et l'Indien qui était resté avec eux s'occupaient d'allumer un grand feu pour sécher leurs vêtements mouillés.

Le chasseur ne tarda pas à les rejoindre, apportant sur ses épaules un daim qu'il avait tué, et tandis qu'il en faisait rôtir les parties les plus grasses et les plus tendres pour leur repas du matin, les trois compagnons reprirent leur sommeil autour du feu. Quand le rôti fut cuit à point, les dormeurs s'éveillèrent et se mirent à manger. Le soleil était levé et brillait sur un ciel pur qui n'avait conservé aucune trace du terrible orage de la veille.

Le vieux renégat fut le premier à s'occuper du prisonnier avec une sollicitude qui trahissait la rancune féroce qu'il gardait des paroles de Fabian.

— Que pensera l'Oiseau-Noir, dit-il à Sang-Mêlé, quand vous lui livrez un captif à moitié mort de faim et de souffrances de tout genre ? Quelle figure, quelle contenance voulez-vous que ce jeune vagabond puisse faire au poteau, s'il n'a pas la force de se soutenir ?

— Il souffrira moins longtemps, répondit indifféremment le métis ; que m'importe !

— Eh ! il m'importe à moi ! s'écria le féroce Américain ; je veux qu'il souffre longtemps ; je veux voir sa chair frémir et son cœur s'affaiblir ; je veux l'entendre demander grâce et pouvoir lui dire à mon tour qu'il n'est qu'un lâche.

— Faites ce que vous voudrez et laissez-moi tranquille, reprit impatiemment le métis, dont l'amour peut-être en ce moment amollissait un peu l'âme impitoyable.

Main-Rouge prit en main un morceau de venaison et s'achemina vers le canot amarré à peu de distance du foyer.

— Le prisonnier a-t-il faim ? dit-il.

— Oui, répondit Fabian avec fermeté ; mais je ne mangerai pas, et d'ici à demain vous n'aurez plus que le cadavre de votre prisonnier à jeter à l'eau.

— Le prisonnier n'est qu'un faux brave, fit Main-Rouge désappointé.

— Et vous un lâche véritable. Taisez-vous ; votre voix est odieuse à mes oreilles comme l'odeur du putois à mes narines.

— Oh ! s'écria le renégat, je vous torturerai de mes propres mains, et je vous arracherai le démenti de vos paroles avec la chair de votre corps. Oui, le prisonnier n'est qu'un faux brave ; s'il était sûr de son courage, il mangerait pour conserver ses forces.

— Je vous ferai mentir, dit Fabian, je mangerai ; aussi bien, il y a maintenant sur mes traces deux chasseurs qui veulent que je vive ; mais je ne mangerai pas comme un chien à l'attache.

— Ah ! ah ! le prisonnier dicte ses conditions.

— Oui, reprit froidement Fabian ; je ne prendrai d'aliments que les bras libres de leurs mouvements.

— Bien. Il sera fait comme vous le désirez.

En disant ces mots, l'athlétique Main-Rouge enleva Fabian tout garrotté hors du canot, le coucha sur l'herbe, non loin du foyer, et fit descendre à ses jambes les liens de ses mains.

Le pauvre jeune homme, pour la première fois depuis douze heures, put voluptueusement étendre ses bras en liberté, après quoi, adossé au tronc d'un arbre, il accepta le morceau de venaison que lui présentait son bourreau.

Sang-Mêlé ne tarda pas à donner le signal du départ, et Fabian fut de nouveau transporté dans le canot sur les bras du vieux renégat ; ce qui explique comment, quand le lendemain, à pareille heure à peu près, les deux amis du prisonnier examinèrent les empreintes laissées autour du foyer et sur le bords de la rivière, ils ne trouvèrent pas celles de Fabian.

L'intention du métis était de ne continuer la navigation que jusqu'à la hauteur de l'Ile-aux-Buffles. Le bandit voulait s'assurer si la cache qui renfermait leur butin était demeurée intacte. Une fois cette vérification faite, son intérêt bien entendu exigeait qu'il continuât sa route par terre pendant la journée qui allait suivre, afin d'éviter les nombreux détours de la rivière, qui doubleraient presque la distance jusqu'à la Fourche-Rouge.

Le renégat et Sang-Mêlé prirent en main les avirons, et lorsqu'ils aperçurent de loin, au bout d'un assez court espace de temps, la configuration bien connue de l'Ile-aux-Buffles, ils dirigèrent l'embarcation de façon à en ranger les bords de très près.

Les deux bandits purent donc examiner en passant la petite clairière qui recélait le fruit de leurs rapines, et virent qu'elle était intacte et telle qu'ils l'avaient laissée trois jours auparavant. Certes, si quelqu'un eût prédit aux deux pirates des Prairies que vingt-quatre heures plus tard cette cache mystérieuse allait être éventée, mise à jour ; que les marchandises précieuses, les armes qu'elle contenait devaient, les unes être englouties dans le fleuve les autres enlevées et tournées contre eux par les deux chasseurs qu'ils supposaient livrés aux angoisses de la faim, ce prophète de malheur eût probablement reçu une balle dans le crâne ou un coup de couteau dans la gorge ; mais à coup sûr sa prédiction n'eût trouvé que des incrédules. Du moment que le métis se fut rassuré de l'intégrité de la cache, il gouverna vers la rive opposée. Un sentiment de défiance semblait l'avertir de ne pas traverser la passe couverte d'arbres où nous avons vu Rayon-Brûlant et ses alliés s'engager sous la voûte de feuillage ; et il aborda dans un endroit où d'épais taillis ou de hautes herbes lui permirent de cacher le canot d'écorce, qu'il abandonna.

Sang-Mêlé savait qu'il était arrivé sur le territoire de chasse des Lipanès, alliés de la tribu des Gilenos, à laquelle appartenait l'Oiseau-Noir, et qu'il pouvait voyager en toute sécurité depuis l'Ile-aux-Buffles jusqu'à la Fourche-Rouge. Il n'eut pas marché en effet quelques heures, qu'il rencontra

une dizaine de rôdeurs lipanès, qui ne demandèrent pas mieux que de se joindre à lui dès qu'ils surent qu'il s'agissait d'attaquer des chasseurs blancs et de leur enlever les chevaux qu'ils auraient pris.

Le parti des maraudeurs, maintenant au nombre de quatorze, campa jusqu'à la nuit pour reprendre sa marche à la faveur de la fraîcheur et des ténèbres.

Main-Rouge avait dégagé de leurs liens les jambes de Fabian, qui, les mains attachées derrière le dos, avait suivi, non sans peine, son farouche ravisseur. Fatigué du corps, mais non abattu d'esprit, le jeune prisonnier était assis sur l'herbe, à quelque distance du foyer de la halte, gardé à vue par deux Indiens qui ne le quittaient pas un seul moment, lorsque trois batteurs lipanès amenèrent un Indien qu'ils avaient surpris à quelque distance du campement.

L'Indien était un Comanche, et, en sa qualité de fils d'une race ennemie, il avait été jeté, entouré de liens, côte à côte avec Fabian. Il devait donner au jeune blanc le terrible exemple du supplice d'un prisonnier de guerre. Le Comanche savait quelques mots d'espagnol, et les deux captifs, dont l'un devait montrer à l'autre le chemin sanglant de la mort, purent échanger quelques dernières et suprêmes paroles. Fabian nomma les deux chasseurs de leur nom indien, l'Aigle et le Moqueur, dont il vanta le courage, la force, l'adresse et surtout le dévouement sans bornes à sa personne.

— Et comment ces chiens appellent-ils le jeune blanc qui va mourir après moi ? demanda l'Indien.

— Le jeune guerrier du Sud, le fils de l'Aigle des Montagnes-Neigneuses, répondit Fabian.

Sang-Mêlé vint interrompre le funèbre colloque. L'heure du Comanche avait sonné.

Celui-ci se leva et suivit le métis d'un pas ferme, en mêlant au chant de mort qu'il entonnait le nom et l'éloge de Rayon-Brûlant, qui devait le venger.

Ce nom fit changer le plan de Sang-Mêlé. Il avait promis à l'Oiseau-Noir de lui livrer le renégat apache, et l'occasion était favorable pour se donner envers le jeune Comanche un faux semblant de dévouement et de générosité.

— Mon frère, dit-il à l'Indien, est des guerriers de Rayon-Brûlant ; il est libre, parce que les amis du Comanche sont ceux de Sang-Mêlé.

Et il congédia le batteur d'estrade en lui disant :

— Sang-Mêlé et ses compagnons passeront la journée près de ce foyer ; allez, et dites au chef comanche qu'il y sera le bienvenu, qu'il y a ici pour lui de la venaison fumante et des cœurs qui s'épanouiront à sa vue.

L'artificieux métis savait bien que Rayon-Brûlant ne viendrait pas s'asseoir à son foyer ; mais il espérait du moins l'endormir par des paroles trompeuses et le décider à ne plus voir en lui qu'un ami prêt à le servir, sinon à se dévouer pour lui.

Le reste de la journée s'écoula et Rayon-Brûlant n'eut garde de venir en effet. Le soir, avant le coucher du soleil, le chef des maraudeurs lipanès insista pour que toute la troupe reprit le chemin de la rivière Rouge dans son canot de guerre. C'était

une pirogue creusée dans le tronc d'un cèdre, longue, mince et à fond plat. Elle pouvait facilement contenir vingt passagers et sa marche rapide devait compenser la longueur des détours du fleuve.

L'offre fut acceptée par les deux pirates du désert et Fabian les suivit le cœur plus léger, depuis qu'il savait qu'un ennemi de Sang-Mêlé l'avait vu, avait appris son nom, et qu'il retournait vers son chef sans être dupe des paroles de paix du métis. Si, comme il n'en doutait pas, Bois-Rosé et Pepe étaient à sa recherche, peut-être le hasard leur ferait-il rencontrer le guerrier comanche.

Le hasard le servit au delà de ses espérances, et ce fut ainsi que les deux chasseurs apprirent les dernières nouvelles qui le concernaient, et trouvèrent dans Rayon-Brûlant un allié sans lequel ils eussent probablement succombé dans ces dernières escarmouches.

Cependant, malgré la rapidité de sa marche, la pirogue indienne ne franchit pas aussi promptement qu'elle aurait dû le faire la distance qui la séparait de la Fourche-Rouge. L'un des maraudeurs lipanès portait avec lui une outre pleine de mescal, liqueur tirée de la racine de l'aloès, que distillent les Indiens qui de là ont pris le nom de Mescaleros. Des scènes de confusion et d'ivresse, en ralentissant la marche de l'embarcation, faillirent plus d'une fois ensanglanter le cours du voyage.

L'assoupissement ne tarda pas à succéder à l'ivresse furieuse, et pendant une partie de la nuit la pirogue, sous l'impulsion de ses rameurs lourds et engourdis, dévia mainte et mainte fois de sa route.

Ce ne fut qu'au soleil levant que la troupe de bandits put enfin gagner l'embranchement de la rivière Rouge, appelée par abréviation la Fourche-Rouge.

CHAPITRE XVII

LA FOURCHE-ROUGE

La vallée de la Fourche-Rouge présente un aspect imposant et sauvage. Une double chaîne de hautes montagnes la borde de deux côtés. Au nord, c'est la grande Cordillère avec ses dentelures bleues, ses pics élevés, dont les sommets aigus sont tantôt couronnés de nuages, tantôt ceints d'un diadème de neiges éblouissantes, que fondent, au retour de la belle saison, les brises chaudes qui s'élèvent du sein de la vallée. Au sud, l'œil parcourt une autre chaîne de montagnes plus basses, mais dont les flancs déchirés laissent voir des ravins béants et des rochers de granit dont la teinte bleuâtre adoucit à peine dans l'éloignement les âpres contours.

Dix lieues environ séparent ces deux *sierras* ; au milieu d'elles coulent, de l'ouest à l'est, deux bras de la rivière Rouge, l'un presque toujours desséché, l'autre baignant de ses flots de hautes herbes qui couvrent l'une de ses rives et semblent un océan houleux de verdure dont les vagues viennent se briser à la lisière de la vaste forêt du Lac-aux-Bisons.

L'espace compris entre les deux bras de la rivière est un terrain humide et marécageux, noyé presque partout, pendant la saison des pluies, par les débordements du bras principal.

Ici, des langunes vaseuses et profondes étalent leurs eaux dormantes sous une couche de plantes aquatiques aux larges feuilles ; là, de petites mares remplies d'une eau moins trouble et entourées d'épaisses saussaies, jettent quelques pâles reflets du soleil ; enfin, dans la partie plus sèche, des bois de cotonniers aux troncs serrés, aux rameaux entrelacés, présentent des massifs touffus où la hache de l'Indien ou du chasseur peut seule lui ouvrir un étroit passage.

L'homme n'apparaît que bien rarement dans cette vallée solitaire et silencieuse. Parfois seulement, sur le sommet des rochers de la sierra du sud, un trappeur montagnard, ses trappes et sa longue carabine sur l'épaule, se montre un instant pour reconnaître le cours du fleuve et jeter un coup d'œil sur les huttes des castors ; parfois aussi l'Indien, dans son canot d'écorce, glisse sans bruit sur la rivière en cherchant le trappeur ou la trace des bisons. A l'exception du vent qui souffle constamment dans les hautes herbes ou qui gémit dans les oseraies, peu de rumeurs troublent le calme de la vallée de la Fourche-Rouge. Ce n'est qu'à de longs intervalles qu'un arbre rongé par la dent du castor s'affaisse avec un craquement aigu, que les mugissements du bison s'y font entendre, ou que les oiseaux carnassiers, voguant sur le cadavre flottant d'un buffle charrié par les eaux, jettent dans le silence de la solitude un lugubre cri de joie pour célébrer leur dégoûtant festin.

Nous aimons à préciser les lieux pour n'y pas laisser le lecteur errer à l'aventure, et nous répéterons ce que nous avons dit en commençant cette dernière partie de notre récit, c'est-à-dire que, depuis la lisière de la forêt dont les ombrages épais cachent le Lac-aux-Bisons, jusqu'à la rive droite du fleuve, où vient d'aborder enfin la bande de maraudeurs indiens, et où celle de l'Oiseau-Noir ne va pas tarder à l'y rejoindre, il y a environ une lieue de distance, et que le terrain ne présente à la vue que de hautes herbes jaunâtres qu'agite incessamment la brise. Far delà s'étendent, depuis la rive gauche, les terrains marécageux dont nous venons de faire mention.

Les chasseurs et les trappeurs se racontent encore aujourd'hui les scènes sanglantes que vit s'accomplir la vallée de la Fourche-Rouge ; aussi avons-nous cru devoir en décrire minutieusement le théâtre.

Les mescal fumeux obscurcissait encore les yeux du vieux renégat américain lorsque la pirogue aborda dans une petite crique de la rivière. Sang-Mêlé, cette nuit-là, faisant trêve à ses habitudes d'intempérance, seul parmi ses compagnons, s'était abstenu de participer à la débauche nocturne, il avait senti que tout son sang-froid lui serait nécessaire pour réaliser ses projets de rapt et de pillage. Quand le père et le fils descendirent à terre, la colère du métis contre Main-Rouge grondait encore dans son

cœur, quoiqu'il ne se fût pas fait faute de l'avoir largement épanchée.

— Voyons, lui dit Sang-Mêlé d'un ton brusque, si vous êtes bon à autre chose qu'à vous enivrer d'eau de feu comme un nouvel engagé, repassez l'eau avec le prisonnier, que vous déposerez, jusqu'à mon retour, dans un de ces fourrés de cotonniers, en vous rappelant que vous en répondez à l'Oiseau-Noir.

— Ah ! oui, répondit Main-Rouge avec un sourire stupidement ironique, la colombe du Lac-aux-Bisons.

Un regard de colère de son fils empêcha l'Américain de continuer.

— J'accepte, ma foi, reprit-il ; car mes paupières sont lourdes comme les portières de cuir de ma hutte, et je dormirai près du prisonnier, en ayant soin d'ajouter une courroie de plus à celles dont je me suis complu à l'orner.

Conformément aux ordres du métis, la pirogue, au fond de laquelle on avait jeté Fabian pieds et poings liés, gagna le bord opposé de la rivière avec trois autres rameurs. Main-Rouge transporta, en chancelant un peu sur ses jambes, le jeune captif derrière un groupe épais d'arbres et d'arbustes, à quelques pas de la rive. Un des Indiens se coucha comme lui à côté de Fabian, et quand les deux autres maraudeurs traversèrent de nouveau le fleuve pour rejoindre le métis, il eût été impossible de deviner que trois hommes étaient cachés à l'ombre des cotonniers.

Cette précaution prise en cas d'événement, la pirogue fut échouée sur le rivage et transportée, non sans peine, par toute la troupe, au milieu des herbes, dont on la couvrit soigneusement, de manière à la cacher à tous les yeux.

Sang-Mêlé mit ensuite deux Indiens en sentinelle sur les bords de la rivière, à peu près en face de l'endroit où Fabian était resté sous la garde du renégat, puis il dispersa les autres de distance en distance dans la plaine, avec ordre de surveiller l'arrivée des alliés qu'il attendait. Il s'occupa ensuite de l'exécution du plan qu'il avait combiné.

Le métis commença par ôter les rubans rouges qui ornaient se cheveux ; puis il fit disparaître, en plongeant sa figure dans l'eau du fleuve, les peintures dont il l'avait enjolivée à la mode indienne ; il se dépouilla ensuite de sa chemise de drap écarlate et quitta ses guêtres de cuir ornées de grelots, ne gardant de son premier costume que ses mocassins brodés, pareils à ceux que portait le chasseur de bisons resté au bord du lac avec don Augustin. Enfin, ouvrant une petite valise qui contenait divers effets, il en tira des pantalons de toile brune et une veste d'indienne dont il se revêtit et prit un mouchoir à carreaux bleus et rouges, sous lequel il emprisonna sa longue chevelure flottante. Quand à l'exception du chapeau mexicain à larges bords, il eut à peu près emprunté le costume d'un blanc il jeta sa carabine sur son épaule, et se dirigea vers le Lac-aux-Bisons.

C'était le septième jour après son départ de ce même endroit, où dont Augustin venait à peine d'arriver lorsqu'il l'avait quitté, et Sang-Mêlé n'ignorait pas que les derniers préparatifs d'une chasse aux chevaux sauvages, ainsi que le temps nécessaire pour dompter par la faim et apprivoiser ceux qu'on venait d'enlever à leurs forêts, demandaient aux chasseurs une dizaine de jours environ.

En se dirigeant vers le lac autour duquel les Mexicains étaient campés, le métis était donc certain de les y trouver encore.

Aussi quand, après avoir traversé la plaine et marché quelques instants dans la forêt, les hennissements de chevaux et le bruit confus de voix humaines frappèrent ses oreilles, Sang-Mêlé n'éprouva-t-il qu'une joie fort vive, sans le moindre mélange d'étonnement.

Alors à sa marche prudent et tortueuse comme celle du chat sauvage, il fit succéder une allure plus franche. Sa carabine fut mise en bandoulière sur son épaule, et, peu soucieux de cacher sa venue, le métis avança d'un pas ferme, et en sifflant comme un chasseur désœuvré, vers l'endroit où le bruit se faisait entendre. Cependant, comme personne n'avait signalé son approche, quand il fut arrivé dans une éclaircie du bois qui lui permettait de tout voir sans être vu, il ne put résister au désir d'examiner ce qui se passait sous ses yeux.

Tout à coup un nuage de contrariété violente obscurcit la sombre physionomie du métis. Une demi-douzaine de chevaux sellés semblaient indiquer un prochain départ. Trois de ces chevaux, par la richesse de leurs harnachements, où étaient prodigués les ornements d'argent massif, le velours et les broderies d'or et de soie, annonçaient qu'ils étaient destinés aux maîtres. La figure du métis ne tarda pas cependant à se rasséréner. La tente de soie de dona Rosario et celle de l'hacendero étaient toujours debout ; les mules de charge paissaient tranquillement à quelque distance, et les cantines de voyage, les bâts et tous les bagages étaient rangés avec soin non loin des tentes.

Ce n'était donc probablement qu'une promenade dans les environs ou sur les bords de la rivière, peut-être quelque chasse au cerf, dont les blancs allaient prendre la direction.

Bientôt, en effet, à la voix de son père botté, éperonné et prêt à monter à cheval, Roserita apparut sur le seuil de sa petite tente couleur d'azur, plus céduisante mille fois que les souvenirs du métis ne la lui avaient retracée pendant la semaine qui venait de s'écouler. C'est qu'à la beauté et à la pureté de ses traits la jeune fille joignait encore cette rare et indescriptible harmonie dont la vue se délecte avec bonheur, mais dont la mémoire ne retrace jamais l'ensemble que d'une manière incomplète, semblable à ces parfums exquis qu'on savoure à longs traits, mais dont l'odorat, quand il n'en est plus frappé, ne peut retenir les délicates émanations. C'est cette beauté insaisissable qui éclate, qui rayonne de toute part, autour de certains visages, et que le pinceau ne peut reproduire parce qu'elle est toujours

nouvelle. Cette impuissance de pinceau à rendre ce charme magnétique explique pourquoi nous restons froids devant les portraits de certaines femmes célèbres par leur beauté : c'est que le peintre peut bien donner à la fleur son brillant coloris, sa forme, ses contours gracieux, mais il ne saurait, malgré son habileté, y joindre ce léger tressaillement sur sa tige, que lui imprime l'air dont elle reçoit la vie.

L'œil sauvage du métis, qui n'était accoutumé de voir que des beautés indiennes, étincella sous ses noirs sourcils et une joie satanique éclata sur ses traits bronzés : le hasard allait, lui livrer l'objet d'un désir effréné comme tous les désirs qu'allumait dans ses veines le sang indien de sa mère.

Sang-Mêlé résolut alors de ne pas se montrer. L'œil toujours fixé sur la jeune fille, il recula pas à pas sans se détourner, et quand, petit à petit, les buissons et le feuillage eurent intercepté presque complètement ses regards, il s'accroupit silencieusement sur le sol et resta immobile, à portée de la voix de ceux qu'il épiait.

— Don Francisco, disait Encinas à l'un des domestiques de l'hacendero, si vous voyez quelques traces fraîches de bisons sur les bords de l'Étang-des-Castors, vous me le direz au retour, et en revanche du spectacle d'une chasse aux chevaux sauvages que vous nous avez donné, mes camarades et moi nous vous rendrons celui d'une chasse au buffle, qui a bien aussi son mérite. Maintenant laissez-moi vous mettre sur la route que vous devez suivre pour sortir de la forêt.

Le sénateur, don Augustin et sa fille montaient à cheval au même instant, et, conduite par le robuste chasseur de bisons, la petite cavalcade, suivie de trois domestiques, s'engagea le long d'un sentier droit qui débouchait dans la plaine et serpentait à travers les hautes herbes.

Là, Encinas se sépara des cavaliers en leur souhaitant bonne promenade et en leur indiquant un gué pour traverser la rivière, et la route qui devait les conduire à l'Étang-des-Castors, dont la jeune fille désirait visiter les curieux travaux.

— Seigneur don Augustin, s'écria Francisco à l'hacendero après quelques moments de marche dans le sentier pratiqué par les buffles, il pourrait bien y avoir là-bas un bison ou un cheval sauvage. On voit les herbes s'agiter comme sous le poitrail d'un de ces animaux.

En effet, à quelque distance de la cavalcade, une ligne onduleuse courait à travers les hautes tiges comme si un cheval ou un bison les eût courbées en s'enfuyant.

L'animal, si c'en était un, devait couper à angle droit le chemin que suivait la cavalcade ; car la ligne qu'il traçait dans l'herbe décrivit un demi-cercle en avant des chevaux, et ce cercle se rapprochait du sentier. Tout à coup, le sillon mobile qui se creusait au sommet des herbes s'effaça, et l'on ne vit plus que leurs moelleuses et régulières ondulations sous le souffle du vent.

— C'est quelque daim effarouché par notre présence, dit l'hacendero ; car ces herbes ne sont pas

assez hautes pour cacher tout à fait les bords d'un cheval sauvage ou d'un bison.

La cavalcade passa outre, et ce ne fut que longtemps après ce petit incident qu'un nouveau sillon s'ouvrit encore au sommet des herbes, dans la direction de l'endroit où étaient embusqués les Indiens placés en sentinelle par le métis. Les serviteurs de don Augustin étaient trop éloignés maintenant pour distinguer Sang-Mêlé, dont la haute taille s'était redressée, et qui montrait parfois le mouchoir dont sa tête était couverte.

La cavalcade marchait doucement, comme il arrive toujours au matin, quand le cœur semble s'épanouir au souffle d'une brise chargée de tous les parfums de la vie, qu'il savoure avec délices au milieu du désert. Le lever et le coucher du soleil sont les heures de douces pensées, plus riantes le matin, plus sérieuses le soir ; les premières aiment à sourire à l'avenir, les secondes sourient plus volontiers au passé. Dans la jeunesse, ces rêveries ont une douceur égale : car à peine la jeunesse a-t-elle un passé ; puis, elle a un si long avenir devant elle !

Rosarita était sous le charme de ces douces impressions. Son passé, à elle, avait vingt jours à peine. Aussi, à ce moment, entre un passé si près d'elle et un avenir si large, elle n'hésitait guère, et, tout en laissant aller son cheval au pas, elle se plaisait à prévoir le moment où Fabian reviendrait à l'hacienda, aussi épris, plus clairvoyant peut-être que jadis.

Pendant que la jeune fille caressait avec ivresse ses rêves de bonheur. Fabian était à une courte distance d'elle, garrotté, prêt à mourir d'une horrible mort, un affreux danger la menaçait elle-même, et Rosarita, dans son heureuse ignorance, continuait à sourire à ses pensées.

Au moment où la petite caravane déboucha enfin du sentier dans la plaine, on aperçut la rivière, dont les eaux larges et profondes firent craindre aux voyageurs qu'Encinas ne se fût trompé en annonçant qu'à quelque distance de là se trouvait un gué. Comme don Augustin et le sénateur se consultaient à ce sujet, le premier s'écria :

— Dieu me pardonne, ces bords que je croyais si déserts sont habités ; j'aperçois un homme là-bas.

— Un blanc comme nous ? dit Rosarita, que la voix de son père venait de faire tressaillir en l'arrachant à ses pensées. Dieu soit loué !

— C'est un blanc, si l'on doit s'en rapporter à son costume, répondit le sénateur.

Don Augustin, sans défiance, donna l'ordre à Francisco d'aller interroger cet homme sur l'existence du gué ; sans défiance, avons-nous dit, car comment aurait pu en exciter un personnage isolé comme celui-là, pacifiquement occupé, sur les bords d'une rivière déserte, à faire des ricochets sur l'eau.

Quand le domestique arriva près de lui, sans que l'homme en question, la tête couverte d'un mouchoir à carreaux, eût semblé s'apercevoir de sa présence ni suspendu son amusement, il l'interrogea. Ce qu'il répondit n'arriva pas jusqu'aux oreilles des maîtres

attentifs. Ils virent seulement l'inconnu s'avancer vers eux les bras ballants, la démarche gauche et l'œil voilé d'apathie.

— Pardon, seigneur, dit-il en s'adressant à don Augustin avec un accent anglais fortement prononcé, mais un trappeur isolé doit savoir à qui il s'adresse dans ces déserts. Vous demandez, dites-vous, le gué de la rivière Rouge ?

— Oui, mon ami, reprit l'hacendero en examinant d'un œil scrutateur l'étrange expression de la figure de l'inconnu.

Mais celui-ci ne perdit rien, sous le regard défiant de don Augustin, de son air de bonhomie indolente.

— Serait-ce pour aller à l'Étang-des-Castors ? dit-il.

— Précisément, reprit le sénateur ; cette jeune dame désire voir ce curieux spectacle.

— Hum ! murmura l'inconnu, j'y ai tendu mes trappes ; les trappes d'un pauvre chasseur, c'est sa vie et sa fortune ; mais, à tout prendre, ajouta-t-il, si Vos Seigneuries ne veulent que voir simplement, je les y conduirai, à une condition.

L'hacendero continuait à regarder fixement le trappeur américain, dont la figure ne lui semblait pas inconnue.

— Vous n'avez jamais vu de trappeur, sans doute dit le chasseur de castors avec un rire bruyant et de bonne humeur, et voilà pourquoi vous me regardez avec tant d'attention. Quant à l'Étang-des-Castors, si vous me promettez de ne faire que voir sans tirer un coup de fusil, je vous y conduirai. Le gué est de ce côté, sur la gauche.

— Sur la gauche ? interrompit don Augustin ; on nous l'avait indiqué du côté opposé.

— Quelque hableur, sans doute, comme il y en a tant, qui s'imaginent connaître les lieux qu'ils n'ont pas vus, mieux que ceux qui les fréquentent. Du reste, si Votre Seigneurie veut essayer de découvrir un autre gué que le seul qui existe, libre à elle . . . Je suis votre serviteur.

Et l'inconnu, avec une complète insouciance, reprit son innocente distraction des ricochets sur la surface du fleuve, sans plus s'occuper des cavaliers.

— Encinas se sera trompé, dit le sénateur à don Augustin. Holà ! mon ami, cria-t-il au trappeur sur un geste de l'hacendero, nous nous rendons à votre avis et nous vous suivons.

— Vous faites bien, s'écria l'inconnu en suivant attentivement de l'œil le quatrième bond que faisait sur l'eau la dernière pierre qu'il venait de lancer. Je suis à vous. Par ici, reprit-il quand la pierre lancée par son bras vigoureux se fût enfoncée en sifflant dans le fleuve.

Le trappeur reprit alors sa démarche gauche, quoique rapide, et remonta le cours de la rivière, au lieu de le descendre comme l'avait recommandé le chasseur de bisons dans ses instructions. Les voyageurs le suivirent.

— N'avons-nous pas vu cette figure quelque part ? dit l'hacendero à voix basse au sénateur ; je cherche en vain à me la rappeler . . .

— Où voulez-vous avoir vu ce rustre ? reprit Tragaduros du même ton ; c'est un de ces chasseurs moitié barbares, comme ceux que j'ai rencontrés un soir à la Poza.

— Vous en direz ce que vous voudrez, il y a sur ce visage comme un masque qui en déguise la véritable expression, je le parierais. A tout prendre qu'importe !

Les promeneurs suivirent le trappeur en silence pendant quelques centaines de pas, non pourtant sans qu'ils s'étonnassent de la distance qui semblait séparer le gué du sentier qu'ils venaient de quitter. Rosarita ne disait rien ; elle continuait ses rêveries commencées, que berçaient doucement le murmure des roseaux du fleuve, le cri des courlis pêchant dans les marais, et toutes ces voix matinales qui se font entendre le long des grands cours d'eau.

Le trappeur sembla vouloir charmer l'impatience des voyageurs qu'il guidait, et, pour la première fois depuis quelques instants, il rompit le silence.

— Ah ! c'est un industrieux animal que le castor, dit-il, et souvent, dans la vie de solitude et de dangers que mène un pauvre trappeur, j'ai passé de longs et tristes moments à les observer. Plus d'une fois, dans le calme des déserts, le bruit de leurs queues battant leurs petites constructions de pieux et d'argile m'a rappelé le son du battoir des lavandières des bords de l'Illinois, et j'ai poussé bien des soupirs en pensant à mon pays lointain.

— Vous êtes loin de votre pays ? dit Rosarita que l'accent du trappeur avait émue dans l'un de ces moments où le cœur s'ouvre si facilement à la compassion.

— Je suis de l'Illinois, madame, répondit le trappeur d'un ton grave ; et il reprit sa marche. Tenez, écoutez-les, continua-t-il après un nouveau silence ; entendez-vous les bruits dont je vous parlais ?

Les voyageurs purent entendre, en effet, des rumeurs éloignées, semblables à celles des battoirs sur le linge mouillé.

— Mais, poursuivit le trappeur, après avoir écouté lui-même avec attention, quand les castors travaillent ainsi, ils ne songent pas à se distraire et à mordre à mes trappes ; je vais les effrayer un peu pour les troubler.

En parlant ainsi, le trappeur tira de sa poitrine, à peu de distance l'une de l'autre, trois notes graves, sonores, et qui firent tressaillir involontairement ses auditeurs. On eût dit les sons éclatants et rauques à la fois que le lion d'Amérique jette aux solitudes.

Tous les bruits lointains, la voix même des oiseaux de marais cessèrent de se faire entendre.

Le trappeur sourit de l'étonnement des cavaliers, puis il s'arrêta.

— Nous sommes au gué, dit-il ; voilà la Fourche-Rouge.

Ils étaient arrivés à l'angle aigu que forment les deux bras de la rivière en se séparant. A la gauche des voyageurs qui longeaient le fleuve, les herbes, plus hautes et plus drues, leur cachaient la plaine ;

à leur droite, un massif de saules s'élevait sur la rive opposée.

— La rivière me paraît bien profonde pour être guéable en cet endroit, observa don Augustin.

— Ses eaux sont troublées, et l'on ne voit pas le fond, répondit le trappeur avec assurance. Comme il ne serait pas juste, reprit-il, que, pour être agréable à Vos Seigneuries, je fusse obligé d'entrer dans l'eau jusqu'à mi-jambe, je demanderai à l'un de vous la permission de monter en croupe, et je vous montrerai le chemin, quoique un trappeur soit un assez triste cavalier.

Francisco proposa de prendre le guide derrière lui. L'Américain accepta et se hissa, non sans de grands efforts, sur la croupe du cheval, et quand il fut assis :

— Poussez votre bête droit devant vous, dit-il.

Mais, soit que le cheval eût peur, soit que les talons du trappeur chatouillassent désagréablement ses flancs, il refusa d'avancer en regimbant. Alors le trappeur passa son bras gauche sous celui de Francisco, et il prit la bride en main. L'animal continua de refuser.

— Mettez votre monture à côté de la nôtre, dit l'Américain à un des autres domestiques ; en marchant de front, les deux bêtes s'encourageront mutuellement.

Le domestique obéit, et, comme l'avait assuré le trappeur, les deux chevaux entrèrent dans la rivière.

Tout à coup, derrière les cavaliers, des rugissements, semblables à ceux qu'avait poussés le trappeur pour effrayer les castors, se firent entendre au milieu des arbres. La stupéfaction causée par cet accident inattendu se changea rapidement en une terreur profonde.

Le métis, qui, nous n'avons pas besoin de le dire, était le faux trappeur, répondit par un rugissement semblable, et son couteau se plongea jusqu'au manche dans le dos du malheureux Francisco, que la main de fer de Sang-Mélé arracha de la selle, où il s'affermait lui-même, tandis que le domestique tombait à l'eau la tête la première.

Le métis jeta par derrière lui sa carabine dans les hautes herbes de la rive ; d'une main il saisit la bride du cheval à côté du sien, le fit cabrer, et, au moment où le second domestique vidait les arçons, le bras du métis le frappa à mort et le fit rouler près de son camarade.

Tout cela s'était si rapidement exécuté, que le sénateur et l'hacendero n'avaient pas eu le temps de se mettre sur la défensive, et déjà les huit Indiens, avertis par le signal de Sang-Mélé, s'étaient précipités sur eux, les avaient jetés à bas de cheval et emportés dans les hautes herbes qui couvraient la rive.

Le troisième domestique seul, à l'aspect des sauvages maîtres du bord du fleuve, avait poussé son cheval au milieu du courant qui l'entraînait, car le gué était bien loin de là, lorsqu'à la voix du métis, un coup de feu sorti des buissons de la rive opposée le culbuta dans la rivière.

Quant à Rosarita, au moment où un Indien se jetait à la nage pour s'emparer du cheval sans cavalier, la malheureuse enfant, plus pâle que la fleur des nymphéas du Lac-aux-Bisons, l'œil hagard, la bouche entr'ouverte comme celle d'une statue d'albâtre, sans qu'aucun cri pût s'échapper de son sein oppressé, tomba de cheval, entraînée dans les bras du faux trappeur.

Elle n'eut pour la première fois, au milieu de ces terribles événements, la conscience du sort qui lui était réservé, qu'à l'aspect des yeux enflammés du métis, qu'à l'odieux contact des bras qui se refermèrent avidement sur elle. Alors elle poussa un cri déchirant et ferma les yeux presque évanouie.

Cependant, au milieu de cette rapide transition entre la vie et l'insensibilité, elle crut entendre un autre cri d'angoisse ; l'air lui apporta comme les dernières syllabes de son nom. Cette voix n'était pas celle de son père ; c'était le son d'une voix bien connue et surtout bien chère, qui retentit à ses oreilles, l'espace d'une seconde, comme l'écho d'un monde lointain.

— Merci, mon Dieu, murmura-t-elle au plus profond de son cœur avec la rapidité de la pensée ; vous avez voulu que ce fût sa voix que j'entendisse la dernière en ce monde...

L'insensibilité complète du corps éteignit bientôt jusqu'à la pensée chez Rosarita.

Le cri, en effet, avait été jeté de l'autre côté du fleuve, où le vieux renégat et un Indien gardaient à vue le malheureux Fabian.

CHAPITRE XVIII

UN MOMENT CRITIQUE

Étroitement garrottés comme Fabian, qui n'était séparé d'eux que par la largeur du fleuve, les deux captifs étaient à peine transportés au milieu des herbes touffues où le métis venait de déposer près de son père Rosarita, toujours évanouie, qu'un des Indiens signala en amont du fleuve un large nuage de poussière.

Les chevelures flottantes suspendues aux fers des lances, les manteaux de peau de buffle agités en l'air au milieu de ce nuage que perçaient de temps à autres les rayons de soleil, le hennissement des chevaux que le vent apportait, tout indiquait la venue de l'Oiseau-Noir et de sa troupe.

Au milieu du dais de poussière qui les couvrait des cavaliers bondissaient en faisant de sauvages évolutions et en poussant des cris aigus ; les couleurs éclatantes dont étaient peints les visages de ces chevaliers errants et pillards du désert, les ornements fantastiques dont ils étaient chargés, leurs haches qui luisaient aux rayons du soleil, leurs boucliers frappés en cadence, donnaient à cette troupe désordonnée un aspect hideux et terrible à la fois.

Les cris : L'Oiseau-Noir, Main-Rouge, Sang-Mêlé ! s'élevèrent bientôt des deux côtés, et en un clin d'œil les alliés du métis, comme s'ils eussent

voulu exécuter une charge furieuse, s'élançèrent au galop en poussant des hurlements sataniques ; puis l'escadron s'ouvrit, traça à toute course un cercle rapide autour de Sang-Mêlé et de ses Indiens et en un instant chaque cheval se trouva subitement arrêté, immobile sur ses jarrets frémissants.

Un silence profond avait succédé au tumulte. Encore revêtu de son costume d'emprunt, le métis attendait, debout et sans faire un pas, la venue du chef. Celui-ci, quoique le visage contracté par la souffrance de sa blessure récente, était droit et ferme sur son cheval. Il s'avança vers le métis, qu'il n'hésita pas à reconnaître malgré son déguisement, et d'un air de tranquille et hautaine majesté, il tendait la main au fils de Main-Rouge.

— L'Indien fils d'un blanc attendait son allié, dit ce dernier.

— N'est-ce pas aujourd'hui le troisième soleil ? reprit l'Oiseau-Noir. El-Mestizo a mis son temps à profit, ajouta-t-il en montrant du doigt les captifs.

— Ce ne sont pas les seuls ; il y a là-bas un des blancs, le fils de l'Aigle des Montagnes-Neigieuses.

— Et le Moqueur, et l'Aigle, que sont-ils devenus ? J'avais confié à mon frère onze guerriers : qu'en a-t-il fait ? demanda le chef indien d'un accent sévère, après qu'il eut réprimé le premier mouvement de joie que lui fit éprouver la capture de Fabian.

— Neuf sont morts, répondit le métis. Mais pourquoi le chef fronce-t-il le sourcil ? Il a assiégé pendant un jour et une nuit les trois blancs dans l'îlot du Rio-Gila ; qu'a-t-il fait de ses guerriers, que les poissons de la rivière ont dévorés ? Le bras de l'Oiseau-Noir est paralysé pour bien longtemps. El-Mestizo, en douze heures, a pris le jeune guerrier du Sud ; il a désarmé l'Aigle et le Moqueur, dont les buffles, les daims et les enfants indiens se rient à présent.

— L'Aigle et le Moqueur sont sur nos traces ; ils ont de nouvelles armes, et ils ont semé leur chemin de nouveaux cadavres de nos guerriers.

Alors le chef sauvage raconta au métis ce qu'il ignorait, les combats qu'il avait soutenus depuis son départ du camp mexicain, et ce récit arracha au métis plus d'un grincement de dents.

Cependant l'Oiseau-Noir et Sang-Mêlé, sous l'impression de sentiments de mécontentement mutuel, gardèrent le silence quand le récit fut achevé. Peut-être cette conférence se fût-elle envenimée promptement sans l'arrivée de six autres guerriers : c'étaient les débris de la troupe de l'Antilope, échappés au carnage de la Passe-Étroite, où le coureur lui-même avait laissé la vie.

Alors toute la fureur des Indiens se tourna contre Fabian : c'était l'issue naturelle qu'elle devait trouver.

— Où est le fils de l'Aigle ? s'écria l'Oiseau-Noir.

— Là-bas, reprit le métis en désignant le massif sur l'autre bord, où Main-Rouge gardait son prisonnier.

— Qu'il meure ! dit le chef.

Des hurlements de joie accueillirent cette brève et terrible sentence.

Quand ils eurent cessé, le métis reprit la parole :

— Rayon-Brûlant, dit-il, est aussi sur nos traces ; c'est la fille blanche que voici qui l'attire près du Lac-aux-Bisons. Mais il ne la retrouvera plus ; El-Mestizo l'emmène à sa hutte, pendant que l'Oiseau-Noir va s'emparer de plus de cent chevaux que les blancs ont enfermés dans l'estacade. El-Mestizo abandonne sa part au chef des Apaches ; la Colombe-du-Lac est plus précieuse pour lui que tous les chevaux sauvages des Prairies.

La tranquille impudence qui naissait chez le métis de la conscience de sa force, de son adresse et de son indomptable audace, et avec laquelle il se dégageait de sa promesse envers l'Oiseau-Noir quand celui-ci cessait de pouvoir lui être utile, fit éprouver au chef indien un mouvement de fureur. Il sentit toutefois que sa blessure à l'épaule le privait d'une partie de ses ressources, et que d'ailleurs, dans cette circonstance, la carabine de Main-Rouge et celle de Sang-Mêlé étaient de puissants auxiliaires. Comme jadis les rois qui, pressés par le danger, se trouvaient dans l'obligation de transiger avec de redoutables vassaux, l'Oiseau-Noir dissimula sa colère.

— El-Mestizo, dit-il, est si pressé de nous quitter, qu'il oublie une chose importante. Aurait-il peur du guerrier qui doit venir auprès du Lac-aux-Bisons, pour qu'il ne se rappelle plus qu'il a promis de livrer entre mes mains celui que les Comanches appellent Rayon-Brûlant ?

Ces derniers mots du chef indien suspendirent tout à coup les préparatifs du départ du métis, qui se disposait à s'éloigner avec ses prisonniers.

— C'est bien ; El-Mestizo restera, parce qu'il n'a peur de rien, pas même des rayons brûlants du Grand-Esprit, reprit fièrement le métis en faisant allusion au nom de celui qu'on l'accusait de redouter et qu'il avait promis de livrer.

La troupe de l'Oiseau-Noir, malgré les pertes successives qu'elle avait éprouvée dans le trajet jusqu'à la Fourche-Rouge, se composait encore d'une quarantaine de cavaliers. Dix Indiens accompagnaient les deux pirates du désert ; six autres venaient de se joindre encore à ces cinquante guerriers. Les Apaches se trouvaient donc en nombre suffisant pour attaquer avec avantage les vaqueros, qu'ils supposaient sans défiance, dût le chef comanche amener à temps les combattants qu'il conduisait.

Telle avait été la rapidité de la marche des cavaliers indiens, car il n'y avait plus un seul piéton avec eux, qu'il était presque certain que les chasseurs et leur alliés ne seraient pas rendus au Lac-aux-Bisons avant la nuit, ou le coucher du soleil au plus tôt. Les guerriers du désert ont l'imprévoyance des enfants, dont ils ont les fougueux caprices. Il y avait pour eux un spectacle plus attrayant que le pillage des chevaux, c'était le supplice d'un blanc.

Les deux prisonniers, l'hacendero et le sénateur, étaient la propriété exclusive de Sang-Mêlé, qui fondait sur leur rachat l'espoir d'une riche proie ; leur vie était sacrée, et c'était celle du malheureux

Fabian qui devait faire les frais du cruel divertissement que se promettaient les Indiens.

Il fut résolu qu'on l'offrirait comme une victime propitiatoire avant le combat.

Tandis que les haches des Indiens ébranchaient un jeune saule à quelque distance de là pour convertir son tronc en un poteau de supplice, Rosarita avait recouvré l'usage de ses sens. Mais à la vue de son père et du sénateur garrottés, à l'aspect des yeux étincelants du métis qui se fixaient sur elle avec une impudique ardeur, la malheureuse enfant, malgré la voix de son père qui essayait de la consoler en joignant à ses encouragements des malédictions à ses bourreaux, ne put empêcher qu'une seconde défaillance succédât à la première.

— Paix, l'ami ! dit froidement le métis à don Augustin ; soyez sans crainte pour votre vie : quelques sacs de piastres, une centaine de chevaux vous rachèteront de mes mains. Quant à la Colombe-du-Lac, elle sera d'abord la femme d'un brave guerrier ; puis, plus tard, nous verrons à fixer le prix de rançon. J'ai ouï dire que les femmes blanches sont si rebelles d'ordinaire aux volontés de leurs maris, qu'on est bien aise de s'en défaire après un certain temps ; même pour rien.

Puis, sans daigner faire plus attention aux malédictions de l'impétueux don Augustin qu'aux supplications du sénateur, le métis contempla d'un œil indifférent les apprêts du supplice de Fabian.

Comme quelques jours auparavant, lorsque don Antonio de Mediana, dont les minutes étaient comptées, voyait l'ombre projeté par le poignard de Fabian décroître petit à petit, ainsi aujourd'hui chaque progrès que le soleil faisait vers l'occident marquait un moment de moins dans l'existence de Fabian. Dieu devait-il appliquer au juge du seigneur espagnol la peine du talion dans toute sa rigueur ? On pouvait le craindre ; car dans les courts instants de silence, nulle rumeur lointaine ne se mêlait aux soupirs des roseaux du fleuve ; aucun nuage de poussière à l'horizon, aucun bruit d'avirons battant l'eau sous les efforts de ses amis, n'annonçaient leur venue. Quelques moments de plus, et ceux qui depuis deux jours et deux nuits suivaient sa trace n'allaient plus avoir qu'à venger sa mort.

Une poignée d'herbes sèches avait enflammé quelques branches mortes du saule ; des fascines apportées par les Indiens avaient achevé d'allumer les brasiers. Les terribles préparatifs du supplice étaient terminés ; à l'horizon, toujours même silence, toujours même immobilité, hors le courlis qui errait en volant à tire-d'aile au-dessus des lagunes, hors le retentissement lointain de l'eau fouettée par les castors plongeant dans leurs marais éloignés.

— Le moment est-il venu maintenant ? demanda le métis à l'Oiseau-Noir.

— Mes guerriers n'attendent plus que le captif répondit le chef indien.

— Il sera fait selon les volontés de mon frère.

Le métis donna l'ordre de remettre la pirogue à l'eau pour aller chercher Fabian et ramener ses deux gardiens.

— Ah ! c'est ma foi bien heureux, s'écria de l'autre côté de la rivière, où il avait vu les apprêts du spectacle indien, le vieux Main-Rouge en montrant sa haute taille au-dessus des buissons ; ce rôle de chien de garde commençait à me fatiguer horriblement.

Le renégat, en disant ces mots avec un bâillement d'ennui, étirait ses membres décharnés.

— Allons, mon brave, reprit-il en se baissant, vous devez être aussi las que moi de toutes ces longueurs, de par tous les diables de l'enfer !

Un instant après, on vit le corps de Fabian, soulevé dans les bras robustes de l'Américain, se dresser à son tour au-dessus du feuillage.

— Tenez-vous bien là . . . C'est cela, dit l'impitoyable vieillard, tandis que le prisonnier, dont les liens engourdissaient les membres, faisait un effort pour maintenir son équilibre et se tenir droit et ferme, comme un guerrier jaloux d'attendre debout le moment suprême. Maintenant, continua le vieux pirate, si vous voulez chanter quelque chose pour vous distraire, libre à vous.

La pâle figure de Fabian, dont l'œil brillait encore, sans que l'approche d'une mort affreuse en eût éteint l'éclat, ne se montra qu'un instant. Chancelant sur ses jambes gonflées, privé du secours de ses bras, le corps du prisonnier s'affaissa et retomba derrière les buissons.

— Déliez-moi les bras, dit-il à Main-Rouge d'une voix ferme ; qu'avez-vous à craindre ?

— Pas grand'chose ; qu'à cela ne tienne, car tout à l'heure on ne vous en coupera pas un morceau de moins du corps.

Le renégat trancha le nœud des courroies qui maintenaient ses bras, et Fabian put se relever et se tenir debout.

Un dernier espoir de salut ou plutôt une dernière pensée d'amour semblait l'agiter ; car ses yeux ne jetèrent qu'un simple regard à l'horizon pour interroger le désert, toujours silencieux au loin, et ils concentrèrent bientôt toute leur attention sur le bord opposé, d'où le cri d'angoisse auquel il avait répondu était venu frapper ses oreilles.

Mais les herbes épaisses dérobaient à sa vue le groupe des trois prisonniers, parmi lesquels le sénateur et l'hacendero se demandaient en frémissant quel pouvait être le malheureux blanc dont le supplic s'apprêtait.

Enfin la pirogue était à flot, deux Indiens y disposaient leurs avirons, quand une voix retentissante comme une clameur, terrible comme celle d'Achille sortant de sa tente pour venger la mort de Patrocle frappa subitement l'air et fut répétée par l'écho.

Cette voix s'était élevée du côté de l'Étang-aux-Castors ; les Indiens ne purent l'entendre sans tressaillir, et Fabian sentit instinctivement que c'était une voix amie. L'air vibrait encore sous son puissant éclat, quand, échappé des vastes poumons du coureur des bois, un nouveau cri, plus éclatant dix fois que le premier, lui succéda, et que la voix du carabinier fit à son tour hurler les échos.

Ces deux bouches amies venaient de leur jeter le nom de Fabian, comme une barrière entre la mort et lui, et Fabian y répondit sans trembler.

— Chien ! s'écria Main-Rouge en levant son couteau pour le frapper.

Fabian arrêta les bras du renégat, et une courte lutte, dont la vigueur extraordinaire de l'Américain n'eût pas rendu l'issue douteuse, s'engageait entre le captif et le féroce gardien, lorsque, aux cris de Bois-Rosé, de l'Espagnol et de Rayon-Brûlant, partis de trois côtés opposés, se mêlèrent des hurlements qui éclatèrent de toutes parts, du nord, du sud et de l'est. Les aboiements furieux d'un dogue résonnaient au milieu de tout ce tumulte, comme les rugissements d'un lion enchaîné.

Dans un des efforts faits par Fabian pour éloigner de sa poitrine le couteau de Main-Rouge, le jeune homme, mal assuré sur ses jambes, que paralysaient les liens qui les serraient, tomba rudement à terre. Cette chute lui sauva la vie pour le moment.

Au milieu du fracas toujours croissant dont cette vallée naguère si calme était le théâtre, le vieux renégat se souvint tout à coup que la vie du prisonnier n'appartenait qu'à l'Oiseau-Noir, et il essaya de distinguer quel était l'ennemi qui s'avancait. Le rideau de verdure jaunâtre étendu devant ses yeux l'en empêcha.

Tout ce qu'il put voir fut cinq cavaliers indiens, probablement les plus alertes à se mettre en selle, dont les têtes surpassaient les hautes herbes ; au milieu de celles-ci et dans le lointain, une large et rapide ondulation, semblable à celle qui aurait été produite par le passage d'un troupeau de buffles, fixait son attention. En même temps cinq coups de fusil se croisèrent, les uns de gauche et les autres de droite, derrière la troupe des Apaches, et couchèrent par terre les cinq guerriers.

Le vieux renégat vit alors un véritable sauve-qui-peut sur la rive opposée. Armé de sa carabine et proférant d'atroces malédictions, il cherchait vainement un des ennemis qu'il pût viser ; mais les herbes les dérobaient tous à sa vue.

Quelques Indiens, trop éloignés de leurs chevaux pour essayer de courir jusqu'à l'endroit où ils étaient attachés, s'élançèrent dans la pirogue, et malgré les cris de Main-Rouge, en dépit des malédictions et des ordres de Sang-Mêlé, firent force de rames sur l'autre rive.

La plus grande partie des autres Apaches, après être remontés sur leurs chevaux, les poussèrent impétueusement dans le fleuve ; car une épaisse fumée s'élevait de la plaine derrière eux, et déjà de longs jets de flamme commençaient à dévorer les hautes herbes. La terreur avait gagné les guerriers indiens plus rapidement que l'incendie ne se propageait dans la plaine. Plusieurs d'entre eux, restés à pied, s'élançèrent à la nage.

— Guerriers timides au cœur de femme, lâches ! hurlait Sang-Mêlé avec rage, essayant en vain d'empêcher les Indiens de fuir. Mais la fumée que poussait le vent, le craquement des herbes qui s'enflammaient, et par-dessus tout la terreur panique

produite par la brusque attaque d'ennemis invisibles, rendaient inutiles tous les efforts du métis.

Il avait d'ailleurs une proie précieuse à mettre en sûreté ; cessant donc de vaines tentatives, il saisit par la bride un des chevaux dont le cavalier venait d'être démonté, et bondit vers Rosarita au moment où elle rouvrait enfin les yeux. Le retentissement des armes à feu avait dissipé son évanouissement, et le premier objet qui s'offrit à sa vue fut encore le terrible Sang-Mêlé, dont la rage qui l'animait rendait l'aspect plus effrayant encore.

En vain voulut-elle fuir ; le métis saisit son bras, et, malgré ses cris, malgré ceux de son père et du sénateur, immobiles dans leurs liens, Sang-Mêlé l'enleva, la jeta en travers de sa selle, et s'élança en croupe derrière elle. Un instant après son cheval fendait du poitrail l'eau du fleuve, qui bouillonnait sous ceux de quarante autres chevaux.

Les diverses scènes que nous venons de décrire avaient été si rapides, que personne parmi les assaillants n'avait pu prévenir ce dernier épisode. Un nuage de fumée leur dérobaient l'ennemi qu'ils cherchaient à atteindre ; de ce nuage de fumée noire sortaient des voix confuses.

— Par ici, Bois-Rosé, s'écria la voix tonnante de Pepe. J'entends hurler ce chien de métis. Où es-tu, vipère rouge et blanche ?

— A l'aide ! au nom de tous les saints ! s'écriaient à la fois le sénateur et l'hacendero en se débattant dans leurs liens et étouffant sous de longues et noires ondulations de fumée qui se rabattaient sur eux.

— Wilson ! dit une voix.

— Sir ! répondit une autre voix.

Et la fumée s'élevait en tourbillons épais, et les herbes de la plaine pétillaient sous les flammes qui s'élançaient de tous côtés. Dans la terrible confusion qui régnait chez les assaillants comme chez les fuyards, on eût oublié le sénateur et don Augustin malgré leurs cris, si la voix de sir Frederick ne se fût fait entendre.

— Wilson ! s'écria l'Anglais, cessez de vous occuper de ma personne ; il y a là, quelque part, non loin d'ici du moins, deux malheureux qui courent un grand danger. Les entendez-vous ? Eh bien ! supposez que ce soit moi.

En même temps, l'Anglais et l'Américain, faisant un large détour pour éviter les flammes de l'incendie s'élançaient vers l'endroit où retentissaient les cris et les appels des malheureux captifs. Il était temps ; car déjà une chaleur brûlante avait atteint don Augustin et son compagnon d'infortune, quand les deux sauveurs vinrent trancher leurs liens. A peine libre, le malheureux père se précipita vers les bords du fleuve.

Un instant il ne vit qu'une masse confuse de chevaux et de cavaliers luttant contre la rapidité du courant, des têtes d'hommes et d'animaux hurlant, hennissant, se gênant mutuellement dans leurs évolutions précipitées, les uns essayant de passer avant les autres, quelques-uns entraînés au milieu du fleuve, et d'autres enfin prenant terre

sur la rive. Parmi ces derniers, le métis, chargé de son précieux fardeau, apparut un instant ; don Augustin entrevit le pan de la robe flottante de Rosarita ; mais le ravisseur qui l'emportait disparut subitement derrière les cotonniers.

Au moment où l'hacendero poussait un cri de rage et de douleur quand il eut perdu de vue sa fille bien-aimée, il se sentit jeté à terre par l'étreinte d'une main puissante. Don Augustin ne s'était pas encore rendu compte de cette nouvelle attaque, qu'une balle passa à quelques pouces au-dessus de lui avec un sifflement aigu.

— Vous l'avez échappé belle ! dit flegmatiquement une voix à côté de l'hacendero.

C'était Wilson qui avait rampé derrière lui et l'avait violemment culbuté, précisément à l'instant où Main-Rouge l'ajustait sans qu'il s'en aperçut.

— Tenez, reprit l'Américain, voyez-vous le coquin qui s'enfuit, honteux d'avoir manqué son coup ? Ah ! si j'avais eu le temps de recharger ma carabine ! mais je n'ai pensé qu'à vous empêcher d'être brûlé vif et d'avoir ensuite le crâne brisé.

Pendant ce temps, le dernier cavalier indien prenait terre sur la rive, et Main-Rouge disparaissait de la scène ; il n'était pas seul. Les deux surveillants de Fabian entraînaient le malheureux jeune homme avec eux, malgré ses efforts, et le vieux renégat leur prêtait l'aide de sa force irrésistible.

— Espérez en Dieu, dit la voix grave de sir Frederick, qui s'avançait à son tour sur la rive du fleuve, où l'incendie, malgré la chaleur brûlante qu'il répandait devant lui, venait expirer sur un terrain humide et nu. Il y a là-bas quelqu'un qui veille sur votre fille. Nous cernons ces bandits de tous côtés, et pas un d'eux n'échappera.

En disant ces mots, l'Anglais montrait à don Augustin, sur la rive où il se trouvait, une vingtaine de ses vaqueros à cheval et échelonnés le long du fleuve. A cet aspect, l'espoir se fit jour pour la première fois dans le cœur de l'hacendero.

— Voyez plus loin encore, continua sir Frederick, les fidèles et vaillants auxiliaires.

Et il indiquait à deux cents pas de lui, en amont du fleuve, tous deux à cheval et côte à côte, Diaz et Pepe qui fendaient le courant et gagnaient la rive opposée, et à la même distance en aval, dans un canot dont l'hacendero vit avec surprise l'étrange construction, cinq hommes, parmi lesquels deux athlétiques rameurs qui se courbaient sur leurs avirons, pendant qu'un dogue furieux hurlait près d'eux.

L'hacendero reconnut les quatre chasseurs de bisons ; quant au cinquième, celui en comparaison duquel le robuste Encinas ne paraissait qu'un homme de taille ordinaire, don Augustin ne le connaissait pas.

— C'est Bois-Rosé, dit sir Frederick, le coureur des bois du Bas-Canada, qui, comme vous, don Augustin, s'est vu enlever un fils, l'espoir et l'amour de sa vie. Il y a encore par là-bas, du côté de l'Étang-des-Castors, un jeune et brave guerrier comanche,

leur allié ; et tout ce qu'il est donné à l'homme de faire, ces hommes le feront.

Le coureur des bois et le chasseur espagnol s'aperçurent réciproquement en même temps, malgré la distance qui les séparait l'un de l'autre, et se firent un signe éloquent et silencieux de la main, comme des gens qui n'ont pas besoin d'échanger des paroles pour se deviner.

— Ah ! celui qui sauvera ma fille sera riche pour le restant de ses jours ! s'écria l'hacendero d'une voix tonnante pour les exciter.

Le riche don Augustin ignorait que, dans chacun de ces groupes d'hommes déterminés qui, obéissant à la même pensée, traversaient le fleuve au même moment, il y en avait un qui avait dédaigné des trésors auprès desquels son opulence n'était presque qu'une humble médiocrité.

Et, comme l'hacendero répétait de nouveau à haute voix sa promesse d'enrichir à jamais celui qui lui rendrait dona Rosarita, les deux chasseurs échangèrent encore un regard et un autre signal de la main. Pepe excita l'ardeur de son cheval, qui nageait vaillamment sous son cavalier, et Bois-Rosé donna au canot une impulsion plus rapide. L'hacendero pensa que c'était pour gagner la récompense promise, et Dieu sait quelle était son erreur.

Une fusillade qui éclata tout à coup dans la direction de l'Étang-des-Castors prouva que de son côté Rayon-Brûlant et Gayferos n'étaient pas oisifs.

La voix du jeune chef indien arrivait jusqu'à la rive que gardaient Wilson et sir Frederick. Diaz, Pepe, Bois-Rosé, Encinas, qui, de leur côté, l'entendaient également, jetèrent à leur tour un formidable cri pour apprendre au brave guerrier comanche qu'ils venaient se joindre à lui.

Bientôt, don Augustin les vit prendre terre pour s'élançer avec impétuosité à travers les saules et les cotonniers qui couvraient presque en entier les terrains marécageux où les Indiens allaient se retrancher.

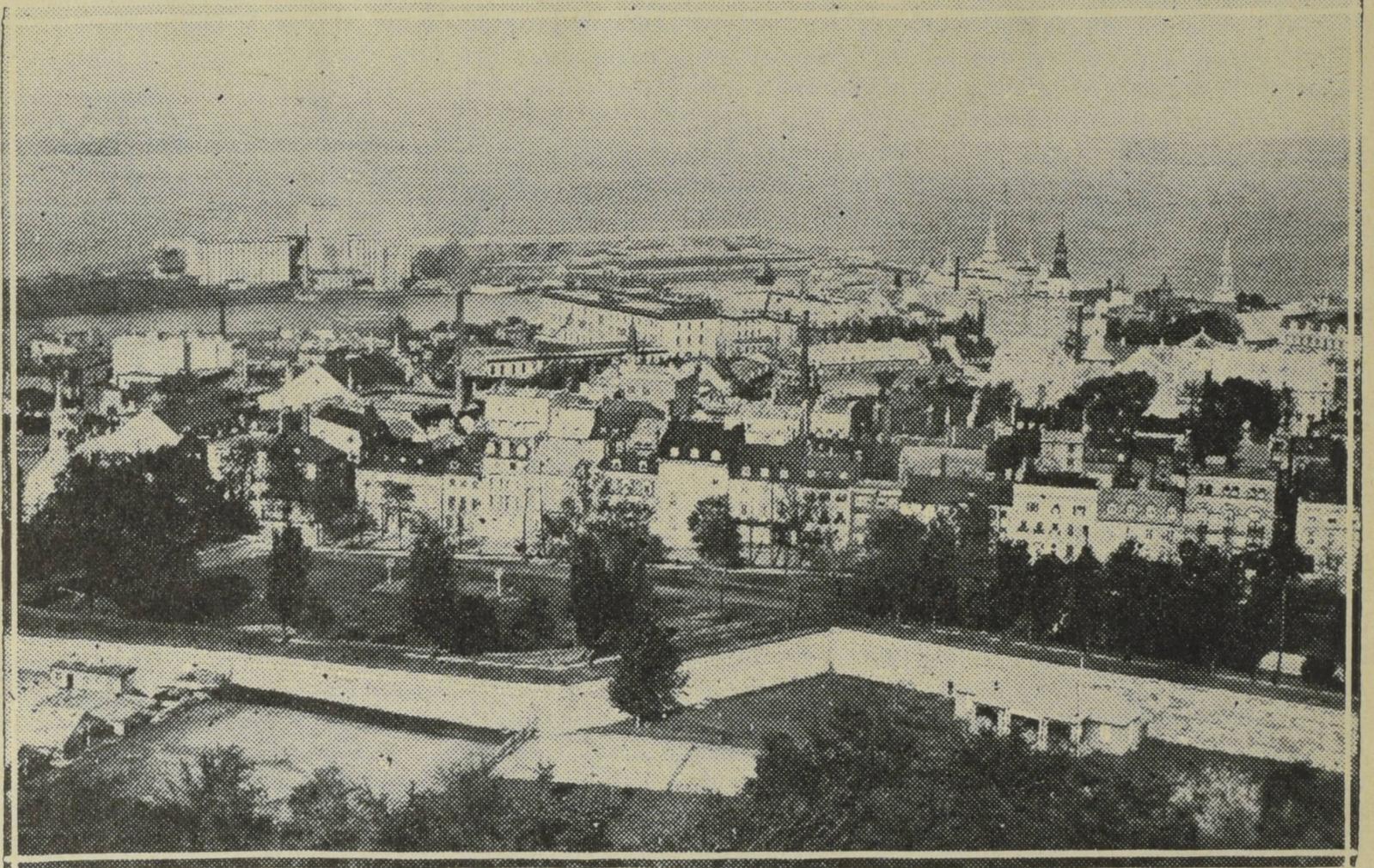
Ils avaient à défendre de trop chers intérêts pour que rien pût les arrêter dans leur course.

Quand ils eurent disparu, les aboiements du dogue d'Encinas, en devenant plus lointains, annoncèrent que les braves aventuriers ne laissaient pas que d'avancer, malgré les difficultés du terrain et les dangers que recélaient d'impénétrables fourrés.

(à suivre)

Ayez toujours pour richesse la confiance en Dieu, pour force la croix, pour asile la divine Eucharistie, et Dieu sera votre tout.

Bx Père EYMARD.



LE PORT DE QUÉBEC—Vue prise de la tour du Parlement